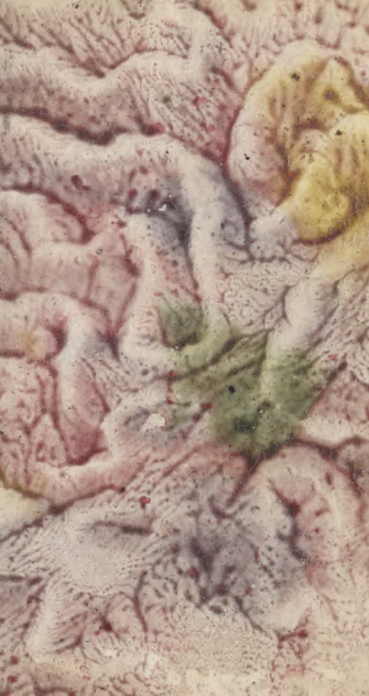








File.
allow. o. att.

ABS. 1. 80. 373



L'HISTOIRE

D U R E G N E

D E L' E M P E R E U R

C H A R L E S - Q U I N T .

L'HISTOIRE

DU REGNE

DE L'EMPEREUR

CHARLES-QUINT,

Précédée d'un Tableau des progrès de la Société en Europe, depuis la destruction de l'Empire Romain jusqu'au commencement du seizieme Siecle.

Par M. ROBERTSON, Docteur en Théologie, Principal de l'Université d'Edimbourg, & Historiographe de Sa Majesté Britannique pour l'Ecosse.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME QUATRIEME.



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL.
ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

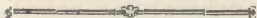
M. DCC. LXXXIII.



L'HISTOIRE

D U R E G N E

DE L'EMPEREUR CHARLES - QUINT.



L I V R E I V.

LES Italiens ne doutoient pas que la défaite des François, chassés à la fois du Milanès & des Etats de la République de Gênes, ne terminât la guerre entre l'Empereur & le Roi de France; & comme ils ne voyoient plus de Puissance capable de résister à l'Empereur en Italie, ils commencerent à craindre l'accroissement de

Tome IV.

A

1524.

Vues des
Etats Ita-
liens sur les
affaires de
Charles &
de Fran-
çois.

1524.

ses forces, & à former des vœux ardens pour le rétablissement de la paix. Contents d'avoir procuré à Sforce la restitution de ses Etats héréditaires, objet qui avoit été le principal motif de leur alliance avec Charles, ils ne dissimulerent plus l'intention où ils étoient de ne pas contribuer plus long-temps à augmenter la supériorité qu'il avoit sur son rival, & qui commençoit à exciter leur jalousie. Le Pape sur-tout, qui, par la timidité naturelle de son caractère, se méfioit le plus de l'ambition de Charles, chercha par le ministère de ses Ambassadeurs & par ses remontrances, à lui inspirer des sentiments de modération, & à le disposer à la paix.

Charles se détermine à attaquer la France.

Mais l'Empereur enivré de ses succès, excité par Bourbon qui ne cherchoit que l'occasion de se venger, & violemment entraîné par sa propre ambition, méprisa les avis de Clément, & déclara que sa résolution étoit prise, qu'il alloit faire passer les Alpes à son armée & attaquer la Provence, celle des Provinces de France où son rival craignoit le moins une at-

taque, & où il étoit le moins préparé à la soutenir. Ceux de ses Ministres qui avoient le plus d'expérience, cherchèrent à le dissuader de cette entreprise, en lui représentant la foiblesse de son armée & l'épuisement de son trésor : mais il comptoit sur le secours du Roi d'Angleterre ; & d'ailleurs, Bourbon, plein de cette confiance & de cette présomption naturelle aux exilés, lui promettoit qu'un corps nombreux de ses partisans se joindroit aux troupes impériales, dès l'instant qu'elles entre-roient en France. Charles, séduit par ces espérances, persista obstinément dans son dessein. Henri se chargea de fournir dix mille ducats pour subvenir aux fraix de l'expédition pendant le premier mois, après lequel il se réservoit le choix ou de continuer de payer la même somme tous les mois, ou d'entrer en Picardie avant la fin de Juillet avec une puissante armée. L'Empereur s'engagea de son côté à attaquer la Guyenne en même-temps avec un corps de troupes considérable ; & si ces entreprises réussissoient, Bourbon devoit re-

trer dans les terres qu'il avoit perdues, & de plus, être mis en possession de la Provence avec le titre de Roi, en faisant hommage de ses nouveaux Etats à Henri, comme au Souverain légitime de la France.

De toutes les parties de ce plan si vaste & si extravagant, l'invasion de la Provence fut la seule exécutée. Charles ne diminua rien de son ardeur pour cette entreprise, malgré les scrupules de Bourbon, qui, par une délicatesse qu'on ne devoit pas attendre du rôle qu'il avoit pris, refusa positivement de reconnoître les droits de Henri à la Couronne de France, & par-là affranchit ce Monarque de tous les engagements qu'il avoit contractés. L'armée que l'Empereur employa pour cette expédition, ne montoit qu'à dix-huit mille hommes, dont il donna le commandement au Marquis de Pescaire, en lui ordonnant d'avoir, dans toutes ses opérations, la plus grande déférence pour les avis de Bourbon. Pescaire passa les Alpes sans trouver de résistance; il entra dans la Provence, & alla mettre le siege devant Mar-

feille. Bourbon vouloit qu'on marchât droit à Lyon, parce que ses terres étoient dans le voisinage de cette ville, & que, par cette raison, son crédit y feroit plus efficace & plus étendu; mais l'Empereur étoit si jaloux de la possession d'un port qui lui assureroit dans tous les temps une entrée facile dans la France, que son autorité prévalut pour cette fois sur l'avis de Bourbon; & détermina Pescaire à regarder la réduction de Marseille comme son objet principal (a). François qui prévint bien le dessein de l'Empereur, mais qui n'étoit pas en état de le prévenir, s'attacha à prendre les mesures les plus propres à le faire échouer. Il ravagea le pays adjacent, afin d'ôter aux ennemis les moyens d'y subsister; il rasa les fauxbourgs de la ville, ajouta de nouvelles fortifications aux anciennes, & jeta dans la place une forte garnison commandée par des officiers braves & expérimentés. Neuf mille habitants, à qui

1524.
Les Impériaux entrent en Provence.

Le 19 Août.

Sages mesures de François.

(a) Guich. l. 15, 273, &c. *Mém. de du Bellay*, p. 80.

1524.

17 Septem-
bre.Les Impé-
riaux forcés
de lever le
siège,

la crainte de tomber sous le joug Es-
pagnol fit mépriser le danger , se joi-
gnirent à la garnison , & s'armèrent
pour défendre la place. Leur bra-
voure & leur habileté réunies triom-
phèrent de toute la science militaire
de Pescaire & de l'activité du res-
sentiment de Bourbon. Pendant ce
temps-là , François eut tout le loisir
d'assembler une armée nombreuse sous
les murs d'Avignon; & lorsqu'il avan-
ça vers Marseille , les Impériaux déjà
épuisés par les fatigues d'un siège de
quarante jours , affoiblis par les ma-
ladies , & près de manquer de pro-
visions , se retirèrent avec précipita-
tion vers l'Italie (a).

Si pendant ces opérations de l'ar-
mée de Provence , Charles & Henri
eussent attaqué la France de la ma-
nière qu'ils l'avoient projeté , ce
Royaume eût couru le plus grand
danger. Mais dans cette occasion ,
comme dans beaucoup d'autres , l'Em-
pereur trouva que ses revenus n'é-

(a) Guich. l. 15 , 277. Ulloa , *vita del Carlo V* , 93.

toient pas proportionnés à la grandeur de sa puissance & à l'activité de son ambition ; & le défaut d'argent le força , quoiqu'à regret , de retrécir son plan , & d'en laisser toujours la moitié sans exécution. Henri , blessé du refus qu'avoit fait Bourbon de reconnoître ses droits à la Couronne de France , allarmé par les mouvements des Ecoissois , qui , à la sollicitation du Roi de France , s'étoient déterminés à marcher vers les frontieres de l'Angleterre , & n'étant plus excité par son Ministre Wolsey , qui s'étoit extrêmement refroidi sur les intérêts de l'Empereur , ne prit aucunes mesures pour seconder cette même entreprise , qu'il avoit d'abord adoptée avec toute l'ardeur que lui inspiroit toujours un projet nouveau (a).

Si le Roi de France se fût contenté d'avoir préservé ses sujets des suites de cette invasion formidable , & d'avoir montré à l'Europe combien la force intérieure de ses Etats lui

François
ébloui par
ce succès.

(a) Fiddes , *life of Wolsey* , append. n^o. 70 , 71 , 72.

1524.

fournissoit de ressources pour repousser les attaques d'un ennemi étranger, secondé même des talents & des efforts d'un sujet puissant & rebelle, il eût encore, malgré la perte du Milanès, fini la campagne avec honneur. Mais ce Prince, qui avoit plutôt le courage d'un soldat que celui d'un général, qui étoit entraîné par son ambition, & que son caractère portoit plus à la témérité qu'à la prudence, se laissoit trop aisément éblouir par le succès, & séduire par toute entreprise qui demandoit de l'audace & qui présentoit de grands dangers. L'état où étoient alors ses affaires, lui offroit naturellement une

Il prend la résolution d'envahir le Milanès.

entreprise de ce genre. Il se trouvoit à la tête d'une des armées les plus puissantes & les mieux entretenues que jamais la France eût mises sur pied; il ne put se résoudre à la congédier sans avoir tiré quelque avantage de ses forces. L'armée impériale avoit été obligée de se retirer; les fatigues l'avoient presque ruinée; le mauvais succès l'avoit découragée; le Milanès étoit sans défense; il n'étoit pas impossible de s'y rendre avant

que Pescaire pût y arriver avec les débris de son armée ; ou si la crainte avoit rendu sa retraite plus prompte , il n'étoit pas en état de tenir contre des troupes fraîches & nombreuses ; & dès-lors Milan étoit obligé de se soumettre sans résistance , comme elle avoit fait plusieurs fois , à quiconque auroit la hardiesse de l'attaquer. Ces conjectures étoient par elles-mêmes assez plausibles : elles parurent décisives au bouillant François. En vain les plus sages de ses ministres & de ses généraux lui représenterent le danger de se mettre en campagne dans une saison si avancée , avec une armée composée en grande partie de Suisses & d'Allemands , aux caprices desquels il seroit obligé de se prêter dans toutes ses opérations , sans avoir d'autre sûreté que leur fidélité. En vain Louise de Savoie se hâtoit à grandes journées d'arriver en Provence pour employer tout son crédit à le détourner d'une entreprise si téméraire. François méprisa les représentations de ses sujets ; & afin de s'épargner le désagrément d'une entrevue avec sa mere , dont il étoit

1524.

bien résolu de rejeter les conseils ; il se mit en marche avant qu'elle arrivât : mais pour réparer en quelque sorte ce manque d'égard , il la nomma régente du Royaume pendant son absence. Bonnivet ne contribua pas peu , par ses conseils , à affermir François dans la résolution qu'il avoit prise. Ce favori , qui avoit tous les défauts de son maître , étoit porté par l'impétuosité naturelle de son caractère à appuyer fortement cette entreprise ; il étoit impatient d'ailleurs de revoir une Dame de Milan , dont il avoit été violemment épris dans sa dernière campagne ; & l'on prétend que , par les récits séduisants qu'il faisoit à François de la beauté & des agréments de sa maîtresse , il avoit enflammé l'ame de ce Prince , toujours ouvert aux impressions de l'amour , & lui avoit inspiré le même desir de la voir (a).

Il nomme
sa mere ré-
gente pen-
dant son ab-
sence.

Opérations
de la guerre
dans le Mi-
lanès.

Les François passèrent les Alpes au Mont-Cénis ; & comme le succès dépendoit de leur diligence , ils mar-

(a) *Œuv. de Brant.* tom. 6 253.

cherent à grandes journées. Pescaire, qui avoit été obligé de prendre un chemin plus long & plus difficile par Monaco & par Final, fut bientôt informé de leur dessein; convaincu qu'il n'y avoit que la présence de ses troupes qui pût sauver le Milanès, il marcha avec tant de célérité, qu'il atteignit d'Albe le même jour que l'armée Françoisse arrivoit à Verceil. François, instruit par la faute qu'avoit faite Bonnivet dans la première campagne, marcha droit à Milan. L'approche inattendue d'un ennemi si puissant jeta la ville dans un si grand trouble & dans une si grande consternation, que Pescaire, qui étoit entré dans la ville avec les meilleures troupes, sentit l'impossibilité de la défendre avec succès; & après avoir jetté une garnison dans la citadelle, il sortit par une porte, tandis que les François entrèrent par l'autre (a).

(a) *Mém. de du Bellay*, p. 81. Guich.
l. 15, 278.

1524.
Embarras
des Impé-
riaux.

La célérité de la marche du Roi de France déconcerta tous les plans de défense que les Impériaux avoient formés. Jamais généraux n'avoient eu à résister à une invasion si formidable & dans des circonstances si défavorables. Charles possédoit des Etats beaucoup plus étendus qu'aucun autre Prince de l'Europe, & il n'avoit alors d'autre armée à soudoyer que celle de Lombardie, qui ne montoit pas à seize mille hommes; mais son autorité étoit si limitée dans ses différents Royaumes, & ses sujets, qu'il ne pouvoit imposer à aucunes taxes sans leur consentement, montroient tant de répugnance à se charger d'impositions nouvelles ou extraordinaires, que sa petite armée se trouva tout à la fois sans paye, sans munitions, sans vivres & sans habits. Dans ces circonstances, il falloit toute la sagesse de Lannoy, toute l'intrépidité de Pescaire, & la haine implacable de Bourbon, pour empêcher les troupes impériales de se livrer au désespoir, & pour leur inspirer la volonté & le courage de tenter les ressources qui leur restoient encore pour

se tirer d'un si grand danger. Ce fut aux efforts de leur génie & à l'activité de leur zèle, plutôt qu'à ses propres forces, que l'Empereur dut la conservation de ses Etats d'Italie (a). Lannoy, en engageant les revenus de Naples, se procura quelque argent, qui fut aussi-tôt employé à pourvoir aux plus pressants besoins des troupes. Pescaire, qui étoit chéri & presque adoré des troupes Espagnoles, les exhorta à montrer à l'Europe, en s'engageant à servir l'Empereur dans cette situation périlleuse sans demander leur solde, qu'ils étoient animés par des sentiments d'honneur, bien supérieurs à ceux d'une troupe mercenaire; & ces braves soldats acceptèrent la proposition avec une générosité sans exemple (b). Bourbon, de son côté, mit ses bijoux en gage pour une somme con-

(a) Guich. l. 15, 280.

(b) Jovii, *vita Davali*, t. 5, p. 386. Sandov. vol. 1, 621. Ulloa, *vita del Carl. V*, t. 5, p. 94, &c. *Vie de l'Emp. Ch. V*, par Vera y Zuniga, p. 36.

1524.

François
assiége Pa-
vie.28 Octo-
bre.

fidérable, & partit aussi-tôt pour l'Allemagne où il avoit beaucoup de crédit, afin d'accélérer, par sa présence, la levée d'un corps de troupes pour le service de l'Empereur (a).

François commit une faute irréparable, en donnant aux Généraux de l'Empereur le temps de profiter de toutes ces opérations. Au-lieu de poursuivre l'ennemi qui se retiroit vers Lodi sur l'Adda, poste qui ne pouvoit tenir, & que Pescaire étoit résolu d'abandonner à son approche, il donna la préférence à l'avis de Bonnivet, quoique contraire à celui des autres Généraux, & alla mettre le siège devant Pavie, ville située sur le Tesin; c'étoit à la vérité une place importante, & dont la possession lui auroit ouvert toute la fertile contrée qui borde la rivière: mais elle étoit bien fortifiée; il étoit dangereux d'entreprendre un siège difficile dans une saison si avancée; & les Généraux de l'Empire, qui sen-

(a) *Mém. de du Bellay*, p. 83.

toient l'importance de conserver cette place , y avoient jetté une garnison de six mille vieux soldats sous les ordres d'Antoine de Leve , officier d'un rang distingué , d'une grande expérience , d'un courage aussi patient qu'actif , fertile en ressources , jaloux de se signaler , accoutumé depuis longtemps à obéir comme à commander , & par conséquent capable de tout souffrir & tout tenter pour réussir.

François pressoit le siege avec une vigueur égale à la témérité qui l'avoit porté à l'entreprendre. Pendant trois mois , toute la science que pouvoient avoir les ingénieurs de ce siècle , tout ce que peut faire la valeur des soldats , fut mis en usage pour réduire la place. Lannoy & Pescaire , hors d'état de traverser ses opérations , étoient obligés de rester dans une si honteuse inaction , qu'on répandit à Rome une pasquinade , dans laquelle on offroit une récompense à quiconque pourroit découvrir l'armée des Impériaux , qui s'étoit perdue au mois d'Octobre dans les montagnes qui séparent la France de la

Il pousse ce
siege avec
vigueur.

1524.

Lombardie , fans qu'on en eût eu depuis aucunes nouvelles (a).

Belle défense des assiégés.

Leve , qui connoissoit tout l'embarras où se trouvoient ses compatriotes , & l'impuissance où ils étoient de tenir tête en rase campagne à une armée aussi puissante que celle des assiégeants , sentit que sa sûreté dépendoit uniquement de sa vigilance & de sa valeur. Il donna de l'une & de l'autre , des preuves extraordinaires & proportionnées à l'importance de la place dont la défense lui étoit confiée. Il retardoit les approches des François par des sorties fréquentes & vigoureuses. Derrière les brèches que faisoit leur artillerie , il élevoit de nouveaux ouvrages dont la force paroissoit égale à celle des premières fortifications. Il repoussoit les assiégeants dans tous leurs assauts ; & l'exemple qu'il donnoit encouragea non-seulement la garnison , mais les habitants même à soutenir , sans murmurer , les fatigues les plus excessives , & à affronter les plus grands

(a) Sandov. 1. 608.

périls. La rigueur de la saison vint seconder ses efforts, pour retarder les progrès des assiégeants. François essaya de se rendre maître de la ville, en détournant le cours du Tefin, qui la défendoit d'un côté; mais une inondation subite de la rivière détruisit en un jour, l'ouvrage de plusieurs semaines, & entraîna toutes les levées que son armée avoit faites après des travaux immenses & des dépenses énormes (a).

Malgré la lenteur des progrès du siège, & la gloire dont se couvroit Leve par sa belle défense, on ne doutoit pas que la ville ne fût à la fin obligée de se rendre. Le Pape, qui regardoit déjà l'armée Françoisise comme dominante en Italie, se hâta de rompre les engagements qu'il avoit contractés avec l'Empereur, dont les projets excitoient sa jalousie, & de se lier d'amitié avec François. Comme la timide circonspection de son caractère le rendoit incapable de sui-

Le Pape
conclut un
traité de
neutralité.

(a) Guich. l. 15, 280. Ulloa, *vita del Carlo V*, p. 95.

1524.

vre le plan hardi qu'avoit formé Léon X, de délivrer l'Italie du joug des Princes rivaux, il revint au projet plus simple & plus facile d'employer la puissance de l'un à balancer & à renverser celle de l'autre. Dans ces dispositions, il ne dissimula point la joie qu'il avoit de voir le Roi de France recouvrer Milan, dans l'espérance que la crainte d'un si puissant voisin mettroit un frein à l'ambition de l'Empereur, qu'aucune Puissance d'Italie n'étoit alors en état de contenir. Il s'occupa avec beaucoup d'ardeur à procurer une paix qui assurât à François la possession de ses nouvelles conquêtes : mais Charles, toujours inébranlable dans la poursuite de ses projets, rejeta avec dédain sa proposition, & se plaignit amèrement du Pape, qui l'avoit lui-même engagé à envahir le Milanès, lorsqu'il n'étoit encore que le Cardinal de Médicis. Sur son refus, Clément conclut aussi-tôt avec le Roi de France un traité de neutralité, où la République de Florence fut comprise (a).

(a) Guich. l. 15, 185.

Par ce traité , François enleva à l'Empereur deux de ses plus puissants alliés , en même-temps qu'il s'affuroit un passage pour ses troupes par leurs Etats ; ces avantages lui inspirèrent l'idée d'attaquer le Royaume de Naples , & lui firent espérer qu'il s'empareroit aisément d'un pays abandonné & entièrement sans défense ; ou qu'au moins cette invasion imprévue obligeroit le vice-Roi à rappeler du Milanès une partie de l'armée impériale. Dans cette vue , il y envoya six mille hommes sous le commandement de Jean de Stuard , Duc d'Albanie ; mais Pescaire prévoyant bien que le succès de cette diversion dépendroit entièrement du succès des armées qui étoient dans le Milanès , engagea Lannoy à ne faire aucune attention à ces mouvements , & à tourner (a) tous ses efforts contre le Roi de France , qui , en détachant de son armée un corps si considérable , s'étoit affoibli mal-à-propos , & justifioit encore le reproche qu'on lui a

1524.
François
envahit
Naples.

(a) *Id. ibid.*

1524.

toujours fait de s'engager témérairement dans des projets chimériques & extravagants.

Efforts de
Pefcaire &
de Bourbon.

Cependant la garnifon de Pavie étoit réduite aux dernières extrémités ; les munitions & les vivres commençoient à lui manquer ; les Allemands , qui en compofoient la plus grande partie , n'ayant reçu aucune paye depuis fept mois entiers (a), menacerent de livrer la ville aux ennemis ; & Leve , avec toute fon adrefse & fon autorité , eut bien de la peine à les empêcher de fe révolter. Les Généraux de l'Empire , qui connoiffoient tout l'embarras de fa fituation , sentirent la néceffité de marcher fans délai à fon fecours : c'eft ce qu'ils pouvoient faire alors. Douze mille Allemands que le zele & l'activité de Bourbon avoient fait marcher avec une célérité extraordinaire , étoient entrés en Lombardie fous fes ordres ; & en fe joignant à l'armée impériale , l'avoient rendue prefque égale en nombre à l'armée Françoisé , confidé-

(b) Gold. *Polit. imperial.* 875. ,

blement diminuée par l'absence du corps du Duc d'Albanie , & affoiblie encore par les fatigues d'un long siege , & par la rigueur de la saison. Mais plus le nombre des Impériaux augmentoit , plus ils sentoient la disette d'argent ; loin d'avoir assez de fonds pour fournir à une armée si nombreuse , ils avoient à peine de quoi payer les fraix du transport de l'artillerie , des munitions & des vivres. L'habileté des Généraux suppléa à tout. Par leur propre exemple , & par les magnifique promesses qu'ils firent au nom de l'Empereur , ils vinrent à bout de déterminer les troupes des différentes nations qui composoient leur armée , à se mettre en marche sans recevoir de solde : ils s'engagerent à les mener droit à l'ennemi , & les flatterent de l'espoir d'une victoire certaine qui leur offroit , dans les riches dépouilles de l'armée François , une ample récompense de tous leur services. Les soldats sentirent qu'en quittant l'armée , ils perdoient les arrérages considérables qui leur étoient dus ; & empressés de s'emparer des trésors qu'on leur promet-

1524.

Ils vont at-
taquer les
François.
Le 3 Fev.

toit, ils demanderent la bataille avec toute l'impatience d'aventuriers qui ne combattent que pour le butin (a).

Les Généraux de l'Empereur ne s'exposèrent pas à laisser refroidir l'ardeur de leurs troupes, & marcherent aussi-tôt vers le camp des François. A la premiere nouvelle de leur approche, François assembla un conseil de guerre pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire. Ses officiers les plus expérimentés étoient d'avis qu'il se retirât, & qu'il évitât une bataille contre un ennemi qui ne la cherchoit que par désespoir. Ils observoient que les Généraux de l'armée impériale seroient dans quelques semaines obligés de licencier des troupes qu'ils ne pouvoient payer, & qu'ils ne contenoient que par l'espérance prochaine du pillage; ou bien que les soldats irrités de ne pas voir l'effet des promesses auxquelles ils s'étoient fiés, exciteroient quelque soulèvement qui

(a) Eryci Peuteani, *hist. Cisalpinæ*, ap. *Garvii thes. antiquit. Ital.* 3, p. 1170, 1179.

ne laisseroit à leurs chefs que le loisir de songer à leur propre sûreté. Enfin, ils conseilloyent à leur Souverain de se retrancher dans quelque poste bien fortifié, & d'y attendre tranquillement l'arrivée des troupes fraîches qui devoient venir de France & de Suisse, parce qu'alors il pourroit sans danger & sans effusion de sang, s'emparer de tout le Milanès avant la fin du printemps; mais Bonivet se trouva d'un avis contraire: ce fut sa destinée de donner pendant toute la campagne des conseils funestes à la France. Il représenta la honte dont se couvriroit le Roi, s'il abandonnoit un siege qu'il avoit continué si long-temps, ou s'il fuyoit devant un ennemi dont les troupes étoient moins nombreuses que les siennes; il insista sur la nécessité d'accepter la bataille, plutôt que d'abandonner une entreprise dont le succès décideroit de la renommée & de la gloire de son maître. Malheureusement, François poussoit les idées de l'honneur à un excès de délicatesse un peu romanesque. Comme il avoit souvent répété qu'il prendroit Pavie, ou qu'il

1525.

périroit au pied de ses murs, il se crut engagé à soutenir cette résolution ; & plutôt que de manquer à ce vain point d'honneur, il sacrifia tous les avantages que lui assuroit une retraite prudente, & prit le parti d'attendre les Impériaux sous les murs de Pavie (a).

Bataille de
Pavie.

24 Fév.

Les Généraux ennemis trouverent les François si bien fortifiés dans leur camp, que, malgré toutes les raisons qu'ils avoient pour attaquer sans délai, ils balancerent long-temps : mais l'extrémité où les assiégés étoient réduits, & les murmures de leurs soldats les obligerent à courir le hasard d'une bataille. Jamais deux armées n'engagerent une action avec plus de fureur ; jamais on ne sentit plus vivement des deux côtés les conséquences de la victoire ou de la défaite ; jamais les combattants ne furent plus animés par l'émulation, par l'antipathie nationale, par le ressentiment mutuel, & par toutes les passions

(a) Guich. l. 15, 291.

passions qui peuvent porter la bravoure jusqu'à son plus haut degré. D'un côté, un jeune Monarque plein de valeur, secondé d'une Noblesse généreuse, & suivi de sujets dont l'impétuosité naturelle s'accroissoit encore par l'indignation que leur inspiroit la résistance, combattoient pour la victoire & pour l'honneur. De l'autre, des troupes mieux disciplinées, conduite par des Généraux plus habiles, combattoient par nécessité, avec un courage exalté par le désespoir. Les Impériaux ne purent cependant résister au premier effort de la valeur françoise, & leurs plus fermes bataillons commencèrent à plier; mais la fortune changea bientôt de face. Les Suisses qui servoient dans l'armée de France, oubliant la réputation que leur nation s'étoit acquise par sa fidélité & par sa bravoure, abandonnerent lâchement leur poste. De Leve fit une sortie avec sa garnison; & dans le fort du combat, attaqua l'arrière-garde des François avec tant de furie, qu'il la mit en désordre; Pescaire tombant en même-temps sur la cavalerie Fran-

1525.

Déroute de
l'armée
Françoise.

çoise avec sa cavalerie Allemande, qu'il avoit habilement entremêlée d'un grand nombre de fantassins Espagnols, armés de pesants mousquets dont on se servoit alors, rompit ce corps formidable par une nouvelle méthode d'attaque à laquelle les François ne s'attendoient point. La déroute devint générale; il n'y avoit presque plus de résistance, qu'à l'endroit où étoit le Roi; & il ne combattoit plus pour l'honneur ou pour la victoire, mais pour sa propre sûreté. Affoibli par plusieurs blessures qu'il avoit déjà reçues, & jetté à bas de son cheval qui avoit été tué sous lui, il se défendoit encore à pied avec un courage héroïque. Plusieurs de ses plus braves officiers s'étoient rassemblés autour de lui; & faisant des efforts incroyables pour sauver la vie de leur Roi aux dépens de la leur, ils tomboient successivement à ses pieds. De ce nombre fut Bonnivet, l'auteur de cette grande calamité, & le seul dont la mort ne fut point regrettée. Le Roi, épuisé de fatigue, ne pouvant plus se défendre, se trouva presque seul, ex-

posé à toute la fureur de quelques soldats Espagnols, qu'irritoit la résistance obstinée de ce guerrier, dont le rang leur étoit inconnu. Dans ce moment arriva Pompérant, Gentilhomme François, qui étoit entré avec Bourbon au service de l'Empereur, & qui se plaçant à côté du Monarque contre lequel il s'étoit révolté, le protégea contre la violence des soldats, en le conjurant en même-temps de se rendre au Duc de Bourbon qui n'étoit pas éloigné. Malgré le danger pressant qui environnoit François de toutes parts, il rejetta avec indignation l'idée d'une action qui auroit été un objet de triomphe pour un sujet rebelle; mais ayant apperçu Lannoy qui, par hasard, se trouva près de lui, il l'appella, & lui rendit son épée. Lannoy se prosternant pour baiser la main du Roi, reçut son épée, avec un profond respect; & tirant la sienne, il la lui présenta, en lui disant qu'il ne convenoit pas à un si grand Monarque de rester désarmé en présence d'un sujet de l'Empereur (a).

1525.

François
fait prison-
nier.

(a) Guich. l. 15, 292. *Œuv. de Brant.*

1525.

Dix mille hommes perdirent la vie dans cette bataille, l'une des plus fatales que la France eût jamais essuyées. Il y périt la plus grande partie de la Noblesse François, qui avoit préféré la mort à une fuite honteuse. Il y eut aussi un grand nombre de prisonniers; & le plus illustre d'entr'eux, après François, étoit Henri d'Albret, cet infortuné Roi de Navarre. Un petit corps de l'arrière-garde s'échappa sous la conduite du Duc d'Alençon. A la nouvelle de cette défaite, la foible garnison de Milan se retira par une autre route, avant même d'être poursuivie; & quinze jours après la bataille, il ne restoit pas un seul François en Italie.

Lannoy traitoit François avec toutes les marques d'honneur dues à son rang & à son caractère; mais il le gardoit en même-temps avec l'attention la plus exacte. Non-seulement

VI, 355. *Mém. de du Bellay*, p. 90 Sandov. *hist.* 1, 638, &c. P. Mart. *Ep.* 805, 810. Ruscelli, *lett. de principi*, 11, p. 70. Ulloa, *vita del Carl. V.*

il prenoit toutes les mesures nécessaires pour lui ôter tout moyen de s'échapper ; il craignoit encore que ses propres soldats ne se faussent de la personne du Roi, & ne le gardassent comme un gage de ce qui leur étoit dû. Pour prévenir ces deux dangers, dès le lendemain de la bataille, il conduisit François au château de Pizzighitone, près de Crémone, & le mit sous la garde de Dom Ferdinand Alarçon, Général de l'infanterie Espagnole, qui, au plus grand courage & aux sentiments d'honneur les plus délicats, joignoit cette vigilance sévère & scrupuleuse qu'exigeoit un si précieux dépôt.

Cependant François qui jugeoit de l'ame de Charles par la sienne, desiroit impatiemment qu'il fût informé de sa situation, ne doutant pas que, par générosité ou par une noble compassion, l'Empereur ne lui rendît bientôt la liberté. Les Généraux de l'Empereur n'étoient pas moins impatients d'envoyer à leur maître des nouvelles de la grande victoire qu'ils venoient de rempor-

1525.

ter, & de recevoir ses ordres sur la conduite qu'ils devoient tenir.

Comme, dans cette saison, la voie la plus prompte & la plus sûre pour porter des nouvelles en Espagne, étoit par terre, François donna au Commandeur Pennalosa, qui étoit chargé des dépêches de Lannoy, un passe-port pour traverser la France.

Effets de
cette vic-
toire sur
Charles.

10 Mars.

Charles reçut la nouvelle inattendue du succès signalé qui venoit de couronner ses armes, avec une modération qui lui eût fait plus d'honneur que la plus grande victoire, si elle eût été sincère. Sans proférer un seul mot qui décelât ni un sentiment d'orgueil, ni une joie immodérée, il alla sur le champ à sa chapelle; & après avoir employé une heure entière à rendre aux Ciel ses actions de grâces, il revint à sa chambre d'audience qu'il trouva remplie de Grands d'Espagne & d'Ambassadeurs étrangers, assemblés pour le complimenter. Il reçut leurs compliments d'un air modeste; il plaignit l'infortune du Roi prisonnier, & le cita comme un exemple frappant des revers auxquels

font exposés les plus puissants Monarques ; il défendit toutes réjouissances publiques , comme indécentes dans une guerre entre Chrétiens , & dit qu'il falloit les réserver pour la première victoire qu'il auroit le bonheur de remporter sur les infideles ; il parut enfin ne s'applaudir de l'avantage qu'il avoit obtenu , que parce qu'il se trouveroit par-là en état de rendre la paix à la Chrétienté (a).

Cependant Charles formoit déjà au fond de son cœur des projets qui s'accordoient mal avec les dehors de cette modération affectée. L'ambition , plutôt que la générosité , étoit sa passion dominante , & la victoire de Pavie présentoit à son imagination une perspective de succès , trop brillante & trop vaste pour qu'il pût résister à son attrait. Mais comme il sentoît toute la difficulté d'exécuter les vastes desseins qu'il méditoit , il crut nécessaire d'affecter la plus grande modération pendant le temps qu'il em-

1525.

Projets
qu'il com-
mence à
former.

(a) Sandov. *hist.* 1, 651. Ulloa, *vita del Carl. V*, p. 110.

1525.

ployeroit à faire ses préparatifs, espérant couvrir sous ce voile trompeur ses véritables intentions, & les dérober à la vue des autres Princes de l'Europe.

Confertation générale en France.

Cependant la France étoit plongée dans la plus grande consternation. Le Roi avoit envoyé lui-même la nouvelle de sa défaite dans une lettre que Pannalosa rendit à sa mere, & qui ne contenoit que ces mots : » Mada- » me, tout est perdu, fors l'honneur ». Ceux qui avoient échappé firent, à leur retour d'Italie, un détail si touchant de toutes les circonstances de cette fatale journée, que tous les ordres de l'Etat en furent également affectés. La France, privée de son Roi, sans argent dans ses coffres, sans armée, sans officiers en état de commander, assiégée de tous côtés par un ennemi actif & victorieux, se crut à la veille de sa ruine entière ; mais, pour cette fois, les grandes qualités de la Régente sauverent ce Royaume, dont elle avoit tant de fois exposé le salut par la violence de ses passions. Au-lieu de se livrer à la douleur, naturelle à une mere

Conduite prudente de la Régente.

si célèbre par sa tendresse pour son fils, elle montra toute la prévoyance, & déploya toute l'activité d'un grand politique. Elle recueillit les débris de l'armée d'Italie, paya la rançon des prisonniers & les arrérages de leur solde, & les mit en état de rentrer en campagne. Elle leva de nouvelles troupes, pourvut à la sûreté des frontières, & fut se procurer des sommes suffisantes pour ces dépenses extraordinaires. Elles s'appliqua sur-tout à calmer le ressentiment & à gagner l'amitié du Roi d'Angleterre; & ce fut de ce côté que le premier rayon d'espérance vint ranimer le courage des François.

Henri, en formant successivement des alliances avec Charles ou avec François, avoit rarement suivi un plan de politique régulier & concerté : il se laissoit ordinairement entraîner du côté où le pouvoit l'impulsion des passions du moment : cependant il arriva des événements qui réveillèrent son attention sur cet équilibre de pouvoir qu'il étoit nécessaire de maintenir entre les deux Puissances belligérantes ; & il avoit toujours

eu la prétention de regarder comme son objet particulier le soin de maintenir cet équilibre. Son union avec l'Empereur lui avoit fait espérer de trouver bientôt une occasion favorable de rentrer dans quelques portions des terres de France qui avoient appartenu à ses prédécesseurs, & l'appas de cette conquête l'avoit aisément déterminé à aider Charles à prendre la supériorité sur François. Cependant il n'avoit jamais prévu un événement aussi décisif & aussi fatal à la France que la victoire de Pavie, qui lui parut non-seulement avoir désarmé, mais avoir même entièrement anéanti la puissance d'un des deux rivaux. L'idée de la révolution complète & subite que cet événement alloit occasionner dans le système politique, lui donna de vives inquiétudes. Il vit l'Europe en danger de devenir la proie d'un Prince ambitieux, dont rien n'étoit plus capable de balancer la puissance. En qualité d'allié, il pouvoit bien espérer d'être admis à partager une partie des dépouilles du Roi captif; mais il étoit aisé de sentir que, dans

la maniere de faire ce partage , comme dans l'assurance de conserver son lot , il dépendroit absolument de la volonté d'un allié , dont les forces se trouvoient alors bien supérieures aux siennes. Il prévint que s'il laissoit Charles ajouter encore une portion considérable du Royaume de France aux vastes Etats dont il étoit déjà maître , ce seroit un voisin beaucoup plus redoutable pour l'Angleterre , que les anciens Rois de France ne l'avoient été ; & qu'en même-temps la balance du continent , dont l'équilibre faisoit la sûreté & le crédit de l'Angleterre , seroit tout-à-fait renversée. L'intérêt qu'il prenoit à la situation de l'infortuné François , vint fortifier encore toutes ces considérations politiques ; la bravoure avec laquelle ce Roi s'étoit comporté à la bataille de Pavie , inspiroit à Henri des sentiments d'admiration , qui ne pouvoient manquer d'augmenter sa pitié ; & Henri , naturellement susceptible de sentiments généreux , étoit jaloux de la gloire de se montrer aux yeux de l'Europe comme le libérateur d'un ennemi vaincu. Les passions du ministre An-

glois seconderent les inclinations du Monarque. Wolsey, qui avoit vu ses prétentions à la thiare frustrées dans deux élections consécutives, & qui en rejettoit particulièrement la faute sur l'Empereur, saisit avec empressement une occasion de s'en venger. Louise, de son côté, recherchoit l'amitié du Roi d'Angleterre avec une soumission qui flattoit également ce Prince & son ministre; Henri lui donna en secret sa parole, qu'il ne prêteroit point son secours pour opprimer la France, dans l'état malheureux où elle étoit réduite; mais il exigea en même-temps de la Régente, qu'elle ne consentiroit jamais à démembrer son Royaume, même pour procurer la liberté à son fils (a).

Cependant comme les liaisons de Henri avec Charles l'obligeoient à se conduire de maniere à sauver les apparences, il fit faire dans ses Etats des réjouissances publiques pour le succès des armes de l'Empereur; & com-

(a) *Mém. de du Bellay*, 94. *Guich. l. 16*, 318. *Herbert*.

me s'il eût été impatient de saisir l'occasion présente de compléter la destruction de la monarchie Françoisé, il envoya des Ambassadeurs à Madrid pour complimenter Charles sur sa victoire, & lui rappeler qu'en qualité de son allié, & comme intéressé dans cette cause commune, il avoit droit d'en partager les fruits; il demandoit en conséquence qu'en vertu des conventions de leur traité, Charles envahît la Guyenne avec une forte armée, & le mît en possession de cette Province. En même-temps, il offroit d'envoyer la Princesse Marie en Espagne ou dans les Pays-Bas, pour être élevée sous la direction de l'Empereur, jusqu'à la conclusion du mariage qui avoit été arrêté; & en retour de cette marque de confiance, il demandoit qu'on lui remît François, en vertu du traité de Bruges, par lequel chacune des parties contractantes s'étoit engagée à remettre tout usurpateur dans les mains de celui dont il auroit blessé les droits. Henri ne pouvoit pas sérieusement espérer que l'Empereur écouterait des propositions si extravagantes, qu'il

1525.

n'étoit ni de son intérêt, ni même en son pouvoir d'accorder : il paroît même que Henri ne les fit que pour avoir un prétexte honnête de prendre avec la France les engagements, que pourroient exiger les circonstances (a).

Sur les
Etats d'Ita-
lie.

C'étoit sur-tout dans les différents Etats d'Italie, que la victoire de Pavie avoit répandu les allarmes, & la terreur. Cet équilibre de pouvoir dont ils faisoient la base de leur sûreté, & qui avoit été constamment l'objet de toutes leurs négociations & de leur politique raffinée, se trouvoit anéanti en un moment. Ils se voyoient exposés par leur situation à ressentir les premiers effets de la puissance sans bornes que Charles venoit d'acquérir. Ils avoient remarqué dans le jeune Monarque plusieurs signes d'une ambition démesurée, & ils sentoient assez, qu'en qualité d'Empereur ou de Roi de Naples, il pouvoit former, sur différentes parties de l'Italie, des prétentions dangereu-

(a) Herbert, p. 64.

ses qu'il réaliseroit avec facilité. Ils délibérèrent avec la plus grande inquiétude sur les moyens de lui opposer une force qui pût arrêter ses progrès (a); mais leurs résolutions mal concertées & plus mal exécutées encore, n'eurent aucun effet. Clément, au-lieu de suivre les mesures qu'il avoit prises avec les Vénitiens pour assurer la liberté de l'Italie, se laissa si fort intimider par les menaces de Lannoy, ou séduire par ses promesses, qu'il fit un traité particulier, où il s'obligea d'avancer une somme considérable pour certains avantages qu'il devoit recevoir en échange. L'argent fut payé sur le champ : mais l'Empereur refusa ensuite de ratifier le traité, & le Pape resta exposé à la honte d'avoir abandonné la cause commune pour son intérêt personnel, & au ridicule d'avoir fait une bassesse à ses dépens (b).

1525.

5 Avril.

(a) Guich. l. 16, 300. Ruscelli, *Lettere de Princ.* 11, 74, 76, &c. *Hist. de de Thou*, l. 1, ch. 11.

(b) Guich. l. 16, 316. Mauroceni, *hist.*

1525.
Révolte de
l'armée Im-
périale.

Quelque honteux que fût l'artifice dont on s'étoit servi pour tirer cette somme des mains du Pape, elle se trouva fort à propos dans celles du vice Roi pour le tirer d'un danger très-pressant. Aussi-tôt après la défaite de l'armée Françoisise, les mêmes Allemands qui avoient défendu Pavie avec tant de courage & de confiance, crurent que la gloire qu'ils avoient acquise & les services qu'ils venoient de rendre, leur donnoient le droit d'être insolents : las d'attendre inutilement le fruit des promesses dont on les avoit amusés si long-temps, ils se rendirent maîtres de la ville, résolus d'en rester en possession comme d'un gage pour le payement des sommes qui leur étoient dues; & le reste de l'armée montra beaucoup plus de disposition à soutenir les mutins qu'à les réprimer. Lannoy appaisa ces séditieux Allemands en leur distribuant l'argent du Pape : mais quoiqu'il les eût satisfaits pour

l'instant, il avoit peu d'espérance d'être en état de les payer régulièrement à l'avenir ; & craignant que , dans leur mécontentement, ils ne se faussent de la personne du Roi prisonnier, il prit le parti de licencier sur le champ toutes les troupes, tant Allemandes qu'Italiennes, qui étoient au service de l'Empereur (a). Ainsi, par un contraste qui doit paroître fort étrange, mais qui déri-voit naturellement de la constitution de la plupart des gouvernements Européens dans le seizième siècle, tandis que Charles étoit soupçonné par tous ses voisins de prétendre à la monarchie universelle, & qu'en effet il formoit les projets les plus vastes, ses revenus étoient en même-temps si bornés, qu'il ne pouvoit pas entretenir une armée victorieuse qui ne montoit pas à plus de vingt-quatre mille hommes.

Cependant Charles, renonçant bientôt à l'air de modération & de désintéressement qu'il avoit affecté d'a-

L'Empereur délibère sur les moyens de tirer parti de sa victoire.

(a) Guich. l. 26, p. 302.

1525.

bord , s'occupoit sans relâche des moyens de tirer les plus grands avantages possibles du malheur de son adversaire. Quelques-uns de ses conseillers l'exhortoient à traiter François avec la générosité qui convient à un Monarque vainqueur , & vouloient qu'au-lieu d'abuser de son infortune pour lui imposer des conditions rigoureuses , Charles lui rendît la liberté , de maniere à se l'attacher pour toujours par les liens de la reconnaissance & de l'amitié , liens bien plus forts & bien plus durables que ceux qu'il pourroit former par des serments extorqués & des stipulations involontaires. Peut-être que tant de générosité s'accorde mal avec la politique ; c'étoit d'ailleurs un sentiment trop délicat pour le Prince à qui on vouloit l'inspirer. Le parti moins noble & moins grand , mais plus facile & plus commun , de faire tous ses efforts pour tirer parti de la captivité de François , eut la pluralité des voix au conseil , & il convenoit bien mieux au caractère de l'Empereur. Charles, en adoptant ce plan, ne l'exécuta pas avec adresse. Au-lieu de faire

un grand effort pour pénétrer dans la France avec toutes les forces de l'Espagne & des Pays-Bas ; au-lieu d'écraser les Etats d'Italie avant qu'ils eussent le temps de se remettre de la consternation où les avoit jettés le succès de ses armes, il eut recours aux finesse de l'intrigue & de la négociation : mais il s'y détermina en partie par nécessité, en partie par caractère. Le mauvais état de ses finances le mettoit presque dans l'impossibilité de faire aucun armement considérable ; & comme il n'avoit jamais paru à la tête de ses armées, dont il avoit toujours donné le commandement à ses Généraux, il goûtoit peu les conseils qui demandoient l'audace & les talents d'un guerrier, & il avoit plus de confiance dans l'art de la négociation qu'il connoissoit mieux. D'ailleurs, il se laissa trop éblouir par la victoire de Pavie ; il parut croire qu'elle avoit anéanti toutes les forces de la France, & épuisé toutes ses ressources, & que ce Royaume alloit tomber entre ses mains comme la personne du Souverain.

1525.
Conditions
rigoureuses
qu'il propo-
se à Fran-
çois.

Plein de ces idées, il résolut de mettre au plus haut prix la liberté de François, & chargea le Comte de Rœux de visiter de sa part ce Roi dans sa prison, & de lui proposer les conditions suivantes, comme les seules auxquelles il pouvoit être relâché. Ces conditions étoient de rendre la Bourgogne à l'Empereur, dont les ancêtres en avoient été injustement dépouillés; de céder la Provence & le Dauphiné pour être érigés en un Royaume indépendant qui seroit donné au Connétable de Bourbon; de satisfaire le Roi d'Angleterre sur toutes ses prétentions, & enfin de renoncer à toutes celles des Rois de France sur Naples, Milan & tout autre Etat d'Italie. François, qui s'étoit flatté que l'Empereur le traiteroit avec la générosité qu'un grand Prince avoit droit d'attendre d'un autre, ne put entendre ces propositions sans être transporté d'une si violente indignation, que tirant tout-à-coup son épée, il s'écria; » Il vaudroit mieux pour » un Roi de mourir ainsi ! » Alarçon, allarmé de cette violence, saisit la main du Roi qui se calma bientôt,

mais qui déclara de la manière la plus solennelle, qu'il resteroit plutôt prisonnier toute sa vie, que d'acheter la liberté à un prix si honteux (a).

Cette découverte mortifiante des intentions de l'Empereur, augmenta sensiblement l'impatience & le chagrin que François ressentoit de sa captivité : elle lui devint dès-lors affreuse, & le désespoir se seroit emparé de lui, s'il ne se fût pas attaché à la seule idée qui pouvoit lui donner quelque consolation. Il se persuada que les conditions proposées par Rœux, ne venoient pas immédiatement de l'Empereur même, mais qu'elles avoient été dictées par la politique rigoureuse de son conseil Espagnol ; il espéra que, dans une entrevue avec Charles, il avanceroit plus sa délivrance que par de longues négociations qui passeroient par la médiation subalterne de ses ministres. Déçu par cette idée, qui

1525.

François
est conduit
prisonnier
en Espagne.

(a) *Mém. de du Bellay*, 94. *Ferrer. hist.* 9, 43.

1525.

venoit de l'opinion trop favorable qu'il conservoit toujours du caractère de l'Empereur, il offrit d'aller le trouver à Madrid, & consentit à servir de spectacle à une nation haustaine. Lannoy employa tout son art pour le confirmer dans ces sentiments, & concerta en secret avec lui les moyens d'exécuter sa résolution. François étoit si impatient de suivre un plan qui lui offroit l'espérance de sa liberté, qu'il fournit les galeres nécessaires pour le voyage, Charles étant pour lors hors d'état de mettre aucune flotte en mer. Le vice-Roi, sans communiquer ses intentions, ni à Bourbon, ni à Pescaire, conduisit son prisonnier vers Gênes, sous prétexte de le transporter à Naples par mer; mais dès qu'on eut mis à la voile, il ordonna aux pilotes de cingler droit en Espagne. Les vents pousserent cette petite flotte assez près des côtes de France; l'infortuné François passa devant son Royaume, vers lequel son cœur & ses regards se tournerent mille fois avec douleur. Cependant on aborda en peu de jours à Barcelone, &

bientôt après François fut logé par l'ordre de l'Empereur dans l'Alcazar de Madrid, sous la garde du vigilant Alarçon, qui veilloit toujours sur lui avec la même attention (a).

Quelques jours après l'arrivée du Roi de France à Madrid, où il ne tarda pas à se convaincre du peu de confiance qu'il devoit avoir dans la générosité de l'Empereur, Henri VIII conclut avec la Régente, un traité qui donna à François l'espérance de recouvrer sa liberté par une autre voie. Les demandes exagérées d'Henri avoient été reçues à Madrid avec toute l'indifférence qu'elles méritoient, & à laquelle il s'attendoit sans doute lui-même. Charles, enivré de ses prospérités, avoit cessé de lui faire sa cour avec ces égards & cette soumission respectueuse qui flattoient tant l'ame hautaine de ce Prince. Wolfey, aussi vain que son maître, fut vivement offensé de ce que l'Empereur avoit discontinué les ca-

1525.

24 Août

Henri VIII
conclut un
traité avec
la France,
& lui pro-
met des se-
cours.

(a) *Mém. de du Bellay*, 95. P. Mart. *ép. ult. Guich. l. 16*, 323.

1525.

resses & les protestations d'amitié qu'il avoit coutume de lui prodiguer. Ces légers mécontentemens donnerent un nouveau poids aux considérations que j'ai détaillées plus haut, & déterminèrent Henri à former une alliance défensive avec Louise. Tous les différends qui restoient à terminer entr'eux furent bientôt conciliés, & le Roi d'Angleterre promit tous ses soins pour tirer de captivité son nouvel allié.

Intrigues de
Moron pour
ruiner le
pouvoir de
l'Empereur
en Italie.

Dans le temps même où la défection d'un allié si puissant donnoit à Charles les plus vives inquiétudes, il se tramoit en Italie une conspiration secrète, qui le menaçoit d'une perte encore plus funeste. Cette conspiration étoit le fruit du caractère inquiet & intrigant de Moron, Chancelier de Milan; le ressentiment que ce ministre avoit conçu contre les François, se trouvoit appaisé par leur expulsion de l'Italie, & sa vanité n'étoit pas moins satisfaite de voir Sforce, dont il avoit embrassé les intérêts, rétabli dans le Duché de Milan. Cependant les prétextes de la Cour Impériale pour différer d'accorder

corder à Sforce l'investiture de sa nouvelle Souveraineté , avoient long-temps allarmé Moron : on les avoit répétés si souvent & avec tant d'apparence de mauvaise foi , que ce politique soupçonneux crut y voir la preuve évidente de l'intention où l'on étoit de dépouiller Sforce du riche Duché de Milan , quoique la conquête n'en eût été faite qu'en son nom. Cependant Charles , voulant tranquilliser le Pape & les Vénitiens , qui se défioient autant de ses desseins que Moron , accorda enfin cette investiture si long-temps sollicitée ; mais ce fut avec tant de réserves & de conditions onéreuses , que le Duc de Milan se trouvoit plutôt le sujet de l'Empereur , que le vassal de l'Empire , & qu'il ne lui restoit guere d'autre garant de la sûreté de sa possession , que le bon plaisir d'un supérieur ambitieux. S'il arrivoit que l'Empereur ajoutât le Milanès à son Royaume de Naples , Moron voyoit dans cette réunion la ruine de la liberté de l'Italie , & la perte du pouvoir & de l'autorité dont il jouissoit lui-même. Plein de ces idées ,

1525.

il commença à s'occuper des moyens d'affranchir l'Italie de toute domination étrangere ; projet qui étoit , comme je l'ai déjà remarqué , l'idée favorite des politiques Italiens de ce siècle , & qui fut toujours le grand objet de leur ambition. Moron pensa qu'il ne manqueroit plus rien à sa renommée , si , à la gloire d'avoir été le principal instrument de l'expulsion des François hors du Milanès , il pouvoit ajouter celle d'affranchir Naples du joug des Espagnols. Son génie fertile lui présenta bientôt un plan d'exécution , hardi , à la vérité & difficile , mais qui , par ces raisons mêmes , plut davantage à son caractère audacieux & entreprenant.

Ses négociations avec Pescaire.

Bourbon & Pescaire avoient été également offensés de ce que Lannoy avoit conduit le Roi de France en Espagne sans leur participation. Le premier , craignant que les deux Monarques ne conclussent en son absence quelque traité où ses intérêts se trouveroient sacrifiés , se rendit en diligence à Madrid pour prévenir ce danger. Pescaire , qui restoit seul chargé du commandement de l'ar-

mée, fut obligé de demeurer en Italie; mais dans toutes les occasions, il laissa éclater son indignation contre le vice Roi, & il en parla en termes pleins de mépris & de ressentiments. Dans une lettre qu'il écrivit à l'Empereur, il accusoit Lannoy de s'être montré lâche dans le danger, & insolent après la victoire de Pavie, à laquelle il n'avoit contribué ni par sa valeur, ni par sa conduite. Pescaire ne se plaignoit pas avec moins d'amertume de l'Empereur même, qui, selon lui, n'avoit pas rendu assez de justice à son mérite, & ne l'avoit pas récompensé d'une manière proportionnée à ses services. Ce fut sur les mécontentements de Pescaire, que Moron fonda tout le plan de son projet. Il connoissoit l'ambition démesurée du Marquis, la vaste étendue de ses talents dans la paix ainsi que dans la guerre, & l'intrépidité de son ame, capable d'entreprendre & d'exécuter les projets les plus désespérés. Le voisinage de l'armée Espagnole, qui étoit cantonnée sur les frontières du Milanès, fournit à Moron l'occasion

d'avoir avec Pescaire plusieurs entrevues , où il eut soin de faire tomber la conversation sur les événements qui avoient suivi la bataille de Pavie ; & c'étoit un sujet que le Marquis faisoit toujours avidement & traitoit avec chaleur. Moron , observant avec plaisir la vivacité & la constance de son ressentiment , rappelloit adroitement & aggravait toutes les circonstances qui pouvoient l'enflammer davantage. Il lui peignoit avec les couleurs les plus fortes le peu d'équité & de reconnoissance qu'avoit montré l'Empereur , en lui préférant Lannoy , & en laissant ce Flamand présomptueux disposer du Roi captif , sans même consulter un Général dont la bravoure & la conduite avoient valu à Charles la gloire d'avoir en son pouvoir un tel prisonnier. Lorsque Moron crut avoir suffisamment échauffé , par ses discours artificieux , le ressentiment de Pescaire , il commença à lui laisser entendre que le moment étoit arrivé de tirer vengeance de tant d'affronts , & de s'acquérir une gloire immortelle , en délivrant son pays de l'op-

pression des étrangers ; que les Etats d'Italie , las de porter le joug ignominieux & intolérable des barbares , étoient prêts de se réunir pour rentrer dans l'indépendance ; que tous les yeux étoient fixés sur lui , comme sur le seul chef dont le génie & le bonheur pouvoient assurer le succès de cette noble entreprise ; que la facilité de l'exécuter en égaloit la gloire , puisqu'il ne tenoit qu'à lui de disperfer dans les villages du Milanès l'infanterie Espagnole , le seul corps de troupes que l'Empereur eût en Italie , & que dans une seule nuit , tous ces soldats seroient massacrés par le peuple , qui , indigné de leurs exactions & de leur insolence , se chargeroit avec joie de cette vengeance ; qu'il pourroit alors sans obstacle prendre possession du trône de Naples , & que la fortune sembloit lui destiner cette Couronne , comme la seule récompense digne du libérateur de l'Italie ; & le Pape , comme suzerain du Royaume de Naples , dont les Papes précédents avoient disposé en mille occasions , lui en donneroit avec plaisir l'investiture ;

que les Vénitiens, les Florentins, le Duc de Milan, à qui il avoit communiqué son projet, feroient avec la France les garants de ses droits; que les Napolitains aimeroient beaucoup mieux être gouvernés par un compatriote qu'ils admiroient & qu'ils chériffoient, que par des étrangers dont ils haïssoient la domination, & qui les tenoient depuis si long-temps dans la servitude; que l'Empereur enfin, étonné d'un coup si inattendu, se trouveroit sans troupes & sans argent, & hors d'état de résister à une ligue si puissante (a).

Pescaire, frappé de la hardiesse & de l'étendue du projet, écoutoit attentivement Moron, mais de l'air d'un homme qui médite profondément, & qui est agité de sentiments divers. D'un côté, l'infamie de trahir son Souverain, qui lui avoit confié le commandement suprême de

(a) Guich. l. 16, 325. Jovii, *vita Davali*, p. 517. *Œuv. de Brantome*, 4, 171. Ruscelli, *lettere de princ.* 11, 91. *Hist. de de Thou*, l. 1, c. 11. P. Heuter. *Rer. Austr.* ib. 9, c. 3, p. 27.

ses troupes , l'épouvantoit : de l'autre , la perspective séduisante d'obtenir un trône , l'entraînoit. Après quelques moments d'irrésolution , le parti le plus honteux prévalut dans son ame ; & , comme il arrive presque toujours quand on délibère entre l'utile & l'honnête , l'ambition triompha de l'honneur. Il voulut cependant donner quelque couleur à sa trahison , en exigeant que l'on consultât auparavant quelques savants caufuistes pour savoir , » si un sujet pou-
 » voit légitimement prendre les ar-
 » mes contre son Souverain immé-
 » diat , pour obéir au Seigneur su-
 » zerein dont le Royaume même re-
 » levoit ». La décision des théologiens & des jurisconsultes de Rome & de Milan fut telle qu'il l'attendoit ; les négociations continuerent , & l'on parut prendre avec ardeur toutes les mesures convenables pour accélérer l'exécution de ce grand dessein.

Cependant Pescaire , ou effrayé de la perfidie atroce qu'il alloit com-
 mettre , ou peut-être seulement du succès , recommençoit à balancer , & à songer aux moyens de rompre les

Moron est
 trahi & ar-
 rêté par Pes-
 caire.

engagements qu'il avoit pris. Sforce ayant été dans le même temps attaqué d'une maladie qu'on crut mortelle, cette circonstance acheva de déterminer Pescaire à révéler toute la conspiration; il crut qu'il seroit plus prudent d'attendre de l'Empereur le Duché de Milan, comme une récompense du secret qu'il lui découvroit, que de chercher à s'en emparer par un enchaînement de crimes. Cette résolution cependant l'entraîna malgré lui dans la nécessité de faire plusieurs actions qui n'étoient guere moins criminelles & moins infâmes. L'Empereur qui étoit déjà informé d'ailleurs de toute la conspiration, parut très-satisfait de la fidélité de Pescaire, & lui ordonna de continuer pendant quelque temps ses intrigues avec le Pape & Sforce, afin de mieux découvrir toutes leurs vues, & de pouvoir les convaincre de leur crime avec plus de certitude. Pescaire, qui se sentoît coupable, & qui ne pouvoit se dissimuler combien son long silence devoit paroître suspect à Madrid, n'osa pas refuser cette odieuse commission; & à sa honte éternelle,

il fut obligé de jouer le plus vil des rôles, celui de séduire pour trahir. Si l'on fait attention à la sagacité des hommes à qui il avoit affaire, on trouvera que son rôle n'étoit pas moins difficile que bas; mais il s'en acquitta avec beaucoup d'adresse, & fut tromper l'œil pénétrant de Moron même, qui, plein de confiance dans la bonne foi de Pescaire, alla le trouver à Navaro pour mettre la dernière main à leurs complots. Pescaire le reçut dans un appartement où Antoine de Leve s'étoit caché derrière la tapisserie pour entendre leur entretien, & servir de témoin. Moron, en sortant de la maison pour retourner chez lui, fut, à son grand étonnement, arrêté par Leve, qui le fit prisonnier au nom de l'Empereur. Il fut conduit au château de Pavie; & Pescaire qui venoit d'être son complice, eut l'audace de l'interroger comme son juge. En même-temps, l'Empereur déclara Sforce déchu de tous ses droits au Duché de Milan, pour être entré dans une conspiration contre le Souverain dont il le tenoit; & par son ordre, Pescaire se

1525.

faisit de toutes les places du Milanès, à la réserve de Cremone & de Milan, que l'infortuné Duc voulut essayer de défendre, & qui furent aussitôt bloquées par les troupes impériales (a).

Traitement
rigoureux
qu'éprouve
François I
en Espagne.

Quoique le mauvais succès de cette conspiration, qui tendoit à dépouiller l'Empereur de ses possessions d'Italie, n'eût servi qu'à étendre ces mêmes possessions, il sentit la nécessité d'en venir à un accommodement avec le Roi de France, s'il ne vouloit attirer sur lui toutes les forces de l'Europe, universellement allarmée des progrès de ses armes & de l'ambition insatiable qu'il ne prenoit plus la peine de cacher. Jusques-là, loin de traiter François avec la générosité que ce Monarque méritoit, à peine avoit-il pour lui les égards dus à son rang. Au-lieu de montrer les sentiments d'un grand Prince, il paroissoit se conduire avec la finesse d'un corsaire avide, qui espere, en

(a) Guich. l. 16, 329. Capella, l. 5, p. 200.

maltraitant ses prisonniers, les forcer à payer plus cher leur rançon. Le Roi étoit confiné dans un vieux château, sous les yeux d'une garde rigide, dont l'attention sévère & minucieuse rendoit sa captivité encore plus dure. On ne lui permettoit d'autre exercice que celui de monter une mule, environné de cavaliers armés. Charles, sous prétexte qu'il ne pouvoit se dispenser de se trouver aux Etats assemblés à Toledé, étoit allé établir sa cour en cette ville, & avoit laissé passer plusieurs semaines sans voir François dans sa prison, malgré les sollicitations pressantes & réitérées de ce malheureux Prince. Tant d'indignités firent une impression profonde sur l'ame d'un Monarque fier & sensible; il perdit entièrement le goût de ses amusements ordinaires; la gayeté naturelle de son caractère l'abandonna; & après quelque temps de langueur, il fut attaqué d'une fièvre dangereuse. Dans la violence de ses accès, il ne faisoit que se plaindre de la rigueur inattendue & outrageante avec laquelle on le traitoit, & il répétoit souvent que l'Em-

Sa vie est
en danger.

pereur auroit bientôt la fatisfaction de l'avoir laissé mourir dans sa prison, sans avoir daigné le voir une seule fois. A la fin les médecins désespérèrent de sa vie, & avertirent l'Empereur qu'il ne restoit d'autre moyen de le sauver, que de lui accorder la demande dont son imagination s'étoit si vivement frappée. Charles, jaloux de conserver une vie, à laquelle étoient attachés tous les avantages qu'il espéroit encore retirer de la victoire de Pavie, consulta sur le champ ses ministres sur ce qu'il devoit faire. En vain le Chancelier Gattinara, celui d'entr'eux qui avoit le plus de lumieres & d'expérience, lui représenta l'indécence qu'il y auroit à visiter François, s'il n'étoit pas disposé à lui rendre sur le champ la liberté à des conditions raisonnables; en vain il lui fit sentir la honte dont il se couvriroit, si l'avarice ou l'ambition seule le déterminoit à donner à ce Roi captif une marque d'attention & d'intérêt, que la générosité & l'humanité avoient depuis si long-temps sollicitée sans succès. L'Empereur, moins délicat

que son ministre, & moins jaloux de cette sorte de gloire, partit pour aller à Madrid voir son prisonnier. L'entrevue fut courte; François étoit trop foible pour soutenir un long entretien. L'Empereur lui parla en termes pleins d'affection & d'estime; il lui promit qu'il auroit bientôt sa liberté, & qu'il feroit traité en attendant avec tous les égards dus à un Roi. Cette démarche de Charles lui auroit fait le plus grand honneur, si les motifs en eussent été plus purs. François, dans l'état de foiblesse où il étoit, crut aisément ses promesses; ranimé par un rayon d'espérance, il commença dès ce moment à se rétablir, & recouvra bientôt ses forces & sa santé (a).

Ce Prince eut bientôt la mortification de voir qu'il avoit encore une fois donné trop légèrement sa confiance à l'Empereur. Charles, immédiatement après sa visite, étoit retourné à Toledé; toutes les négocia-

1525.

L'Empereur lui rend visite.
28 Septembre.

Le Connétable de Bourbon arrive à Madrid.

(a) Guich. l. 15, 339. Sandov. *hist.* 1, 665.

1525.

15 Novem-
bre.

tions étoient conduites par ses Ministres, & François étoit gardé aussi étroitement que jamais. Une nouvelle indignité, mais des plus cruelles, mit le comble à toutes celles qu'il avoit déjà essuyées. Bourbon venoit alors d'arriver en Espagne; Charles qui avoit si long-temps refusé une visite au Roi de France, rendit au sujet rebelle les honneurs les plus distingués. Il alla au-devant de lui hors des portes de Toledé, l'embrassa affectueusement; & le plaçant à sa gauche, le conduisit en pompe à son appartement. Ces égards affectés pour Bourbon, étoient autant d'affronts pour l'infortuné Monarque, qui en fut en effet vivement touché. Une chose cependant servit un peu à le consoler; il observa que les sentiments des Espagnols étoient bien différents de ceux de leur Souverain. Cette nation généreuse détestoit le crime de Bourbon; & malgré ses talents supérieurs & ses grands services, les Nobles évitoient tout commerce avec lui. Charles ayant prié le Marquis de Villena de loger Bourbon dans son palais, pendant que la

Cour séjournoit à Toledé, le Marquis lui répondit poliment, qu'il ne pouvoit point refuser à son Roi ce qu'il desiroit; mais il ajouta avec toute la fierté d'un Castillan, que ce Prince ne devoit pas être surpris s'il brûloit son palais jusqu'aux fondements, dès que le Connétable en feroit sorti, parce qu'une maison qui avoit été souillée par la présence d'un traître, n'étoit plus digne d'être habitée par un homme d'honneur (a).

L'Empereur n'en parut pas moins jaloux de récompenser d'une manière éclatante les services de Bourbon; mais il étoit fort embarrassé sur le choix de la récompense. Bourbon demandoit avant tout, l'accomplissement de la promesse que Charles lui avoit faite de lui donner en mariage sa sœur Eléonore, Reine douairière de Portugal; & lui rappelloit que l'honneur de cette alliance étoit le principal motif qui l'avoit porté à se révolter contre son légitime Souverain. François, de son côté, pour

Il est nommé Général de l'armée Impériale en Italie.

(a) Guich. l. 16, 335.

prévenir cette dangereuse union ; avoit offert , avant son départ d'Italie , d'épouser cette Princesse , qui témoignoit bien plus de goût pour l'alliance d'un Roi puissant , que pour celle d'un sujet exilé. Ces considérations diverses jettoient dans l'ame de l'Empereur beaucoup d'incertitudes difficiles à concilier. La mort prématurée de Pescaire , qui , à l'âge de trente-six ans , laissoit la réputation d'avoir été un des plus grands Généraux & un des plus habiles politiques de son siècle , arriva fort à propos pour tirer l'Empereur d'embarras. Cette mort faisoit vaquer le commandement de l'armée d'Italie ; & Charles , toujours fertile en ressource , persuada à Bourbon , qui n'étoit pas en état de résister à ses volontés , d'accepter le titre de Général en chef de cette armée , avec la souveraineté du Duché de Milan , confisqué sur Sforce , à condition qu'il ne songeroit plus à épouser la Reine de Portugal (a).

(a) Sandov. *hist.* 1, 676. *Œuv. de Brant.* 4, 249.

Le principal obstacle qui retardoit la délivrance de François, étoit la restitution de la Bourgogne. Charles ne vouloit point céder sur cet article, & déclaroit qu'il ne relâcheroit François, qu'après que cette condition préliminaire seroit arrêtée. François répétoit toujours qu'il ne consentiroit jamais à démembrer son Royaume; & que quand même il oublieroit les devoirs d'un Monarque au point d'y consentir, les loix fondamentales de son Royaume s'opposeroient à ce démembrement; il consentoit volontiers à faire à l'Empereur une cession absolue de tous ses droits & de toutes ses prétentions sur l'Italie & sur les Pays-Bas; il promettoit encore de rendre à Bourbon toutes les terres qu'on lui avoit confisquées; il renouvelloit l'offre d'épouser la Princesse Eléonore; enfin, il s'engageoit à payer une rançon considérable. Mais toute confiance & toute estime mutuelle furent dès-lors détruites sans retour entre les deux Monarques. D'un côté, on voyoit les efforts d'une ambition avide, déterminée à profiter de toutes les circonstances favorables:

1525.
Négocia-
tion pour
rendre la li-
berté à
François.

1525.

de l'autre , le soupçon & le ressentiment tenoient perpétuellement François sur ses gardes ; de sorte que la conclusion de ces longues négociations parut plus éloignée que jamais. La Duchesse d'Alençon , sœur du Roi de France , à qui Charles avoit permis de voir son frere dans sa prison , employa tout ce qu'elle avoit d'adresse pour obtenir sa liberté à des conditions plus raisonnables : Henri , de son côté , joignit ses bons offices ; mais tous deux avec si peu de succès , que François , au désespoir , prit subitement la résolution de résigner sa couronne avec tous ses droits au Dauphin son fils , déterminé à finir ses jours dans sa prison , plutôt que de racheter sa liberté par des concessions indignes d'un Roi. Il signa un acte revêtu de toutes les formalités nécessaires , & donna pouvoir à sa sœur de le porter en France pour être enregistré dans tous les Parlements de son Royaume ; il déclara en même-temps ses intentions à l'Empereur , & le pria de fixer le lieu de sa prison , & de lui former une mai-

son convenable à son rang , pour le reste de ses jours (a).

1525.

Inquiétude
de Charles.

Cette résolution extraordinaire du Roi de France fit une forte impression sur l'esprit de Charles : il commença à craindre qu'un excès de rigueur ne lui fit manquer son but , & qu'au-lieu des grands avantages qu'il comptoit retirer de la rançon d'un si puissant Monarque , il ne trouvât à la fin n'avoir entre ses mains qu'un Prince sans Etats & sans revenus. Il arriva dans le même temps , qu'un des domestiques du Roi de Navarre , par des efforts extraordinaires de fidélité , de courage & d'adresse , procura à son maître l'occasion de s'évader de la prison où il étoit renfermé depuis la bataille de Pavie. Cette évasion convainquit l'Empereur , que la vigilance de ses officiers , quelque attentive qu'elle fût , pourroit bien aussi être mise en défaut par l'adresse ou le courage de François.

(a) Cet acte est rapporté dans les *mémoires historiques & politiques* de M. l'Abbé Raynal , tom. 2 , p. 151.

1525.

ou de ses gens , & qu'une heure malheureuse pouvoit lui faire perdre tous les avantages qu'il avoit cherché à s'affurer par tant de soins. Ces considérations le déterminèrent à se relâcher un peu de ses premières demandes : d'un autre côté , l'impatience de François & le dégoût de sa prison augmentoient tous les jours : certains avis qu'il reçut d'une ligue puissante qui se formoit en Italie contre l'Empereur , le rendirent plus disposé à céder davantage , dans la confiance que s'il pouvoit une fois obtenir sa liberté , il seroit bientôt en état de reprendre tout ce qu'il auroit accordé.

1526.

Traité de
Madrid.

Ainsi les vues & les sentiments des deux Monarques se rapprocherent , & le traité qui procura à François sa liberté , fut signé à Madrid le 14 Janvier 1526. L'article qui regardoit la Bourgogne , & qui jusqu'alors avoit occasionné la plus grande difficulté , fut arrêté ; François s'engagea à restituer ce Duché avec toutes ses dépendances , pour être possédé par l'Empereur en toute souveraineté : mais comme Charles consentoit à ren-

dre à François sa liberté avant que cette restitution fût consommée ; afin d'assurer l'exécution de cet article , ainsi que de tous les autres , il fut stipulé que François , dès l'instant qu'il seroit relâché , livreroit à l'Empereur pour ôtages , son fils aîné le Dauphin , le Duc d'Orléans son second fils , ou , à la place du dernier , douze des principaux Seigneurs du Royaume que Charles nommeroit à son choix. Ce traité contenoit encore un grand nombre d'articles extrêmement rigoureux , quoique moins importants que les précédents. Les plus remarquables , étoient que François renonceroit à toutes ses prétentions en Italie ; qu'il céderoit tous les droits qu'il avoit à la souveraineté de la Flandre & de l'Artois ; que dans le délai de six semaines après sa délivrance , il rendroit à Bourbon & à ses partisans tous leurs biens meubles & immeubles , avec un dédommagement complet des pertes qu'ils avoient essuyées par la confiscation ; qu'il employeroit tout son crédit sur Henri d'Albret , pour le forcer d'abandonner ses prétentions à la Couronne de Na-

varre , & qu'il ne lui donneroit à l'avenir aucune espece de secours pour la recouvrer ; qu'il y auroit entre l'Empereur & François une alliance d'amitié & d'union perpétuelle , avec promesse de se secourir mutuellement dans tous les cas de nécessité ; que pour fortifier cette union , François épouserait la sœur de l'Empereur , Reine douairere de Portugal ; que François ferait ratifier tous les articles du traité par les Etats de son Royaume , & les ferait enregistrer dans ses Parlements ; qu'aussi-tôt que l'Empereur recevrait l'acte de cette ratification , il mettrait les ôtages en liberté ; mais qu'à leur place , on lui remettrait Charles , Duc d'Angoulême , troisième fils du Roi de France , pour être élevé à la Cour impériale , afin de manifester par-là & de cimenter davantage l'amitié qui devoit régner entre les deux Monarques ; & que si François n'accomplissoit pas , dans les délais marqués , tous les articles de ce traité , il s'engageroit , sous sa parole d'honneur & par serment , à retourner en Espagne pour

y rester prisonnier de l'Empereur (a).

Charles se flattoit par ce traité non-seulement d'avoir abaissé son rival, mais encore d'avoir pris toutes les précautions propres à l'empêcher de reprendre jamais assez de puissance pour devenir redoutable. Ce n'étoit pas ainsi que les meilleurs politiques du siècle en jugeoient; ils ne pouvoient se persuader que François, une fois libre, se soumit à des conditions qu'il avoit rejetées si longtemps, & qu'il n'avoit acceptées qu'avec la plus grande répugnance, même au milieu des horreurs de sa captivité. L'ambition & le ressentiment, disoient-ils, le porteront bientôt à violer des engagements tyranniques, imposés par force; & il trouvera aisément assez de raisons & de casuistes pour démontrer que la justice & la nécessité ne peuvent manquer d'être où se trouve un avantage si manifeste. Si l'on eût su alors la démarche secrète que François

1526.

Conjec-
tures du
temps sur ce
traité.

(a) *Recueil des traités*, tom. 2, 112.
Ullua, vita dell Car. V, p. 102, &c.

1526.
François
proteste se-
crettement
contre la
validité du
traité.

venoit de faire , on eût vu que cette opinion étoit déjà plus qu'une conjecture. Quelques heures avant que de signer le traité , François assembla ce qu'il avoit de Conseillers à Madrid ; & après avoir exigé d'eux le secret , sous la fois d'un serment solennel , il fit en leur présence une longue énumération des artifices honteux & des traitements tyranniques que l'Empereur avoit employés pour le séduire ou l'intimider : en conséquence , il fit une protestation dans les formes , entre les mains de notaires , contre le consentement qu'il alloit donner au traité , comme étant un acte involontaire qui devoit être regardé comme nul & de nul effet (a). Ainsi par cet artifice , si contraire à la bonne foi , & que les mauvais traitements qu'il avoit essuyés ne peuvent justifier , François crut satisfaire à la fois son honneur & sa conscience , en signant d'un côté le traité , & en se ménageant

(a) *Recueil des trait.* tom. 2 , p. 107.

nageant de l'autre des prétextes de le violer.

Cependant les deux Monarques se prodiguoient extérieurement toutes les marques de la confiance & de l'amitié ; ils paroïssent souvent l'un avec l'autre en public ; ils avoient en particulier de fréquents & longs entretiens ; ils voyageoient dans la même litiere , & prenoient ensemble les mêmes amusements. Mais au milieu de ces démonstrations de bonne intelligence , l'Empereur nourrissoit des soupçons au fond de son cœur. Quoique les cérémonies du mariage de François avec la Reine de Portugal eussent été faites aussitôt après la conclusion du traité , Charles n'en voulut permettre la consommation qu'après que l'acte de ratification seroit arrivé de France. François ne jouissoit pas même encore d'une entière liberté ; ses gardes ne le quittoient point : tandis qu'on le caressoit comme gendre de l'Empereur , on le veilloit comme son prisonnier ; & les observateurs attentifs voyoient bien qu'une union qui , dès son origine , étoit mêlée

1526.

Le traité est
ratifié en
France.

de tant de symptômes de défiance & de jalousie, ne pouvoit guere être sincere & durable (a).

Un mois après la signature du traité, on apporta de France la ratification de la Régente : cette sage Princesse préféra en cette occasion le bien public à sa tendresse naturelle. Elle informa son fils, qu'au-lieu des douze principaux Seigneurs nommés dans le traité, elle envoyoit le Duc d'Orléans avec le Dauphin son frere sur la frontiere d'Espagne, parce qu'elle jugeoit que le Royaume ne souffriroit pas de l'absence d'un enfant, au-lieu qu'il resteroit sans défense, s'il étoit privé de ses plus grands hommes d'Etat & de ses plus habiles Généraux, que Charles avoit adroitement compris dans la nomination des ôtages.

François
mis en li-
berté.

Enfin, François prit congé de l'Empereur, dont la défiance augmentoit à mesure qu'il voyoit approcher le moment de l'exécution du traité. Pour s'assurer de plus en plus de la fidélité de son prisonnier, Charles exi-

(a) Guich. l. 16, 353.

gea de nouvelles promesses, que le Roi de France ajouta sans peine à toutes celles qu'il avoit déjà faites. François quitta Madrid avec des sentimens de joie qu'on imagine aisément; cette ville lui rappelloit trop d'idées affligeantes pour ne lui être pas odieuse. Il commença ce voyage si long-temps désiré qui le ramenoit dans ses Etats, escorté par un corps de cavalerie sous le commandement d'Alarçon, dont l'attention & la vigilance augmentoient à mesure qu'on approchoit des frontieres de France. Lorsque le convoi fut arrivé à la riviere de Bidassoa, qui sépare les deux Royaumes, Lautrec parut sur la rive opposée avec une escorte de cavalerie, égale en nombre à celle d'Alarçon. Au milieu de la riviere étoit amarrée une barque vuide: les deux troupes se rangerent l'une vis-à-vis de l'autre sur les deux rives: au même instant Lannoy s'avança de la rive Espagnole avec huit Gentilshommes, & Lautrec de la rive Francoise avec huit autres. Le premier avoit le Roi dans sa barque: le second avoit dans la sienne le Dau-

1526.

phin & le Duc d'Orléans : ils se réunirent dans la barque qui étoit vuide , & l'échange fut fait en un moment : François, après avoir embrassé rapidement ses deux enfants, sauta dans la barque de Lautrec, & aborda au rivage de France. Aussitôt il monte un cheval Turc, & part au grand galop, en agitant sa main au-dessus de sa tête, & s'écriant plusieurs fois avec des transports de joie, *je suis encore Roi* ; il arriva bientôt à Saint-Jean-de-Luz, & de-là, sans s'arrêter, à Bayonne. Cet événement, que la nation Françoisise desiroit avec autant d'impatience que le Roi lui-même, se passa le 18 Mars, un an & vingt-deux jours après la bataille de Pavie (a).

Mariage de
l'Empereur
avec Isabelle de
Portugal.

Dès que l'Empereur eut pris congé de François, & lui eut permis de se mettre en route pour retourner dans ses Etats, il partit pour aller à Séville célébrer son mariage avec Isabelle, fille du feu Roi de Portugal

(a) Sandov. *hist.* 1, 735. Guich. l. 16, 355.

Emmanuel, & sœur de Jean III son successeur au Trône. Cette Princesse joignoit à une beauté extraordinaire les plus grandes qualités. Les États de Castille & d'Arragon pressoient vivement & depuis long-temps leur Souverain de se marier ; le choix qu'il fit d'une épouse, alliée de si près au sang royal des deux Royaumes, fut extrêmement agréable à ses sujets. Les Portugais, flattés de cette nouvelle alliance avec le premier Souverain de la Chrétienté, accorderent à Isabelle une dot extraordinaire qui montoit jusqu'à 500 mille couronnes : dans les circonstances où se trouvoit l'Empereur, cette somme lui fut d'un grand secours. Le mariage fut célébré avec toute la magnificence & la gaieté qui convenoit à un jeune & puissant Monarque. Charles vécut dans la plus parfaite union avec Isabelle, & la traita en toute occasion avec beaucoup d'égards & de distinctions (a).

(a) Ulloa, *vita del Carlos V*, p. 106. Belcarius, *Com. rer. Gallic.* p. 565. Spalatinus, *ap. Struv. corp. hist. German.* 11, 1081.

1526.
Affaires
d'Allema-
gne.

Conditions
malheureu-
se des pay-
sans.

Charles avoit été trop occupé en Espagne par tous ces mouvements, pour être en état de donner tous les soins aux affaires d'Allemagne ; cette partie de ses Etats étoit cependant troublée & déchirée par des factions, qui donnoient lieu de craindre les plus funestes conséquences. Les institutions féodales subsistoient encore presque sans altération dans l'Empire. La propriété des terres étoit entre les mains des Barons, de qui leurs vassaux les tenoient aux conditions les plus onéreuses ; le reste de la nation étoit dans un état d'oppression qui ne valoit guere mieux qu'une servitude absolue. Dans quelques contrées de l'Allemagne, le bas peuple étoit assujetti à l'esclavage personnel & domestique, c'est-à-dire au dernier degré de servitude. En d'autres Provinces, particulièrement dans la Bohême & dans la Lusace, les payfans étoient attachés à la terre du Seigneur auquel ils appartenoient, & faisoient partie du fonds, avec lequel ils passoient, comme tout autre immeuble, d'un propriétaire à un autre. Dans la Souabe même & dans

les pays des bords du Rhin, où leur état étoit plus supportable, les payfans ou colons n'étoient pas seulement obligés de rendre au Seigneur tout le revenu de leurs fermes ; lorsqu'ils vouloient changer de demeure ou prendre une autre profession, il falloit qu'ils payassent une certaine somme pour en obtenir la liberté. Les payfans, à qui on accordoit des terres, n'en pouvoient jouir que pendant leur vie ; ces terres ne passaient jamais à leur postérité ; à leur mort, le Seigneur avoit droit de choisir & de prendre dans leurs troupeaux & dans leurs meubles, ce qui lui convenoit ; & les héritiers, pour obtenir le renouvellement du bail, étoient obligés de payer de grandes sommes par forme d'amende. L'habitude & l'usage faisoient supporter sans murmure, à cette malheureuse classe d'hommes, ces énormes exactions ; mais quand le progrès de la politesse & du luxe, & les changements récemment introduits dans la maniere de faire la guerre, vinrent augmenter les dépenses du gouvernement, les Princes furent obligés de lever sur

1526.

leurs sujets des impôts , soit fixes , soit accidentels : alors ces charges , par leur nouveauté même , parurent intolérables ; & comme , en Allemagne , les impôts se mettoient principalement sur la bierre , le vin & les autres denrées de premiere nécessité , ils se firent sentir plus vivement au peuple , & le porterent enfin au dernier degré du désespoir. Les Suisses , excités par le ressentiment que leur inspirerent de semblables impositions , se procurerent par leur courage , au quatorzieme siecle , la liberté dont ils jouissent. La même cause avoit soulevé les paysans de plusieurs autres Provinces d'Allemagne contre leurs Seigneurs , vers la fin du quinzieme siecle & le commencement du seizieme ; & quoique ces révoltes n'eussent pas eu pour eux un égal succès , il en coûta beaucoup de sang & de peines pour les appaiser (a).

Leur révolte en Souabe.

Les mauvais succès de ces paysans les avoient contenus quelque temps

(a) Guich. l. 11 , p. 2 , 6.

sans les abattre ; voyant l'oppression s'accroître tous les jours , ils coururent aux armes avec toute la fureur du désespoir. Ce fut près d'Ulm , dans la Souabe , que parut , en 1526 , le premier étendard de la révolte. Les paysans des contrées voisines y accoururent en foule avec toute l'ardeur & toute l'impatience , naturelles à des hommes qui , gémissant depuis long-temps sous le joug le plus dur , croient enfin entrevoir le moment favorable qui va les en délivrer. Le même esprit de sédition se répand de Province en Province , & parcourt presque toute l'Allemagne. Rien n'est épargné ; par-tout où pénètrent ces furieux , ils pillent les monastères , ravagent les terres de leurs Seigneurs , & démolissent leurs châteaux , massacrent sans pitié tous les Nobles qui ont le malheur de tomber entre leurs mains (a).

1526.

(a) Petr. Crinitus , *de bello rusticano* , ap. Freher. *Script. Rer. Germ. Argent.* 1717 , vol. 3 , p. 243.

1526.

Lorsqu'ils crurent avoir intimidé leurs oppresseurs par ces violences, ils chercherent plus tranquillement les moyens d'en assurer l'effet, & de s'affranchir pour l'avenir de la tyrannie des mêmes exactions. Dans cette vue, ils dressèrent & publièrent un mémoire qui contenoit toutes leurs demandes, & déclarerent qu'ils ne mettroient bas les armes, que lorsqu'ils auroient obligé tous les Nobles de les satisfaire de gré ou de force, sur chacun des articles, dont voici les principaux : Ils demandoient qu'on leur laissât la liberté de choisir leurs curés ; qu'on ne leur fît plus payer d'autres dixmes que celle du bled ; qu'ils ne fussent plus regardés comme les esclaves ou serfs de leurs Seigneurs ; qu'on leur laissât, comme aux Nobles, le droit de chasse & de pêche ; que les grandes forêts ne fussent plus des propriétés particulieres & exclusives, mais ouvertes & communes à tous ; qu'on les déchargeât des taxes nouvelles dont on les avoit accablés ; que la justice se rendît avec moins de rigueur & plus d'impartialité ; enfin, qu'on mît un frein aux

usurpations des Nobles sur les prairies
& sur les communes (a).

 1526.

Cette ré-
volte est
appaîsée.

Plusieurs de ces demandes étoient très-raisonnables, & une multitude formidable de payfans armés pour les appuyer, sembloit devoir en assurer le succès; mais ces masses indisciplinées & dispersées en plusieurs endroits, ne pouvoient mettre dans leurs opérations, ni règle, ni union, ni suite, ni vigueur. Ils n'avoient pour chefs que des hommes de la lie du peuple, qui ignoroient l'art de la guerre & les moyens qui pouvoient les conduire à leur but; tous leurs exploits ne furent que des actes d'une fureur brutale & sans objet. Les Princes & les Nobles de la Souabe & du Bas-Rhin assemblèrent leurs vassaux, & marcherent contre ces révoltés qui infestoient les Provinces; ils attaquèrent les uns en plaine, surprirent les autres dans des embuscades, & les taillèrent en pieces ou les disperserent tous. Les payfans, après avoir inutilement ravagé tout

(a) Sleid. *hist.* p. 90.

1526.

le plat pays, & perdu en différentes actions, plus de vingt mille des leurs, furent forcés de retourner dans leurs habitations, avec moins d'espérance que jamais d'être soulagés de leurs miseres (a).

Soulevement dans la Thuringe.

Ces soulèvements avoient commencé par les Provinces d'Allemagne où les opinions de Luther avoient fait le moins de progrès; & comme ils n'avoient pour principe que des objets politiques, ils n'intéressoient en aucune maniere les points de religion qui étoient alors contestés. Mais quand une fois cette fureur épidémique eut gagné les contrées où les doctrines de la réformation s'étoient établies, elle tira une nouvelle force des circonstances & de la disposition générale des esprits, & se porta aux plus grands excès. La réformation encourageoit, dans tous les pays où elle étoit reçue, l'esprit d'audace & d'innovation, qui lui

(a) Seckend. l. 2, p. 10. Petr. Gnodalius, *de rusticanorum tumultu in Germania* ap. Scard. Script. vol. 2, p. 131, &c.

avoit donné naissance. Des hommes qui avoient osé renverser un systême appuyé sur tout ce qui peut commander le respect, ne s'en laissoient plus imposer par aucune autorité, quelque vénérable, quelque sacrée qu'elle pût être. Accoutumés à se regarder comme les juges légitimes des dogmes les plus importants de la religion, à les examiner librement, & à rejeter sans scrupule tout ce qui leur paroissoit erronné, ils dûrent naturellement tourner ce principe d'audace & de recherche vers les objets de gouvernement, & se croire en droit de rectifier les désordres & les imperfections qu'ils y découvroient : ils avoient déjà en plusieurs endroits réformé les abus de la religion sans y appeller l'autorité du magistrat ; ce premier pas les conduisoit à entreprendre avec la même liberté la réforme des abus politiques.

Aussi, dès que la révolte eut éclaté dans la Thuringe, Province soumise à l'Electeur de Saxe, & dont les habitants avoient presque tous embrassé le Luthéranisme, elle y prit une forme nouvelle & bien plus terrible.

Ce soulèvement devient plus terrible.

1526.

Thomas Muncer, un des disciples de Luther, s'étoit établi dans le pays, & y avoit acquis sur l'esprit du peuple un crédit étonnant. Il avoit répandu dans les esprits les opinions les plus bizarres & les plus fanatiques, mais dont l'effet naturel étoit d'encourager les peuples à la sédition.

Fanatisme
des révol-
tés.

» Luther, leur disoit-il, a fait plus
» de mal que de bien à la Religion :
» il est vrai qu'il a délivré l'Eglise du
» joug des Papes ; mais sa doctrine
» favorise la corruption des mœurs ;
» & sa vicelencieuse en donne l'exem-
» ple. Pour éviter le vice, ajoutoit-
» il, les hommes doivent pratiquer
» des mortifications continuelles. Il
» faut avoir un maintien grave, par-
» ler peu, porter les habits les plus
» simples, être sérieux & austère dans
» tout son extérieur. Ceux qui pré-
» parent ainsi leurs cœurs, ont droit
» d'espérer que l'Etre suprême con-
» duira tous leurs pas, & leur ma-
» nifestera sa volonté par quelque signe
» sensible. Et si le Tout-Puissant leur
» retiroit ensuite cette illumination,
» ils pourroient se plaindre à lui
» de ce qu'il les traite si durement,

» & lui rappeler ses promesses. Ces
 » plaintes & cette sainte colere ne
 » peuvent manquer d'être souverai-
 » nement agréables à Dieu, & de le
 » déterminer à la fin à nous guider,
 » de cette main toujours sûre qui con-
 » duisit les Patriarches des premiers
 » âges. Prenons garde cependant de
 » l'offenser par notre arrogance : tous
 » les hommes sont égaux à ses yeux ;
 » qu'ils reviennent à cette égalité dans
 » laquelle il les a fait naître ; qu'ils
 » mettent tous les biens en commun,
 » & qu'ils vivent ensemble comme
 » des freres, sans aucunes marques
 » de subordination ni de prééminen-
 » ce (a) ».

Ces idées, tout extravagantes qu'elles étoient, flattoient trop les passions du cœur humain, pour ne pas faire des impressions profondes. C'étoit peu pour ces imaginations échauffées que de chercher à réprimer le pouvoir des Nobles : ce n'étoit à leurs yeux qu'une réforme partielle & de peu de

(a) Seckend. l. 11, p. 23, Sleid. hist. p. 83.

1526.

conséquence , qui ne méritoit pas même qu'on s'en occupât. Ils ne se proposoient rien moins que d'abolir toute distinction parmi le genre-humain , d'éteindre toute propriété , de ramener les hommes à cet état d'égalité originelle , où la subsistance de chacun se tireroit d'un fonds commun. Muncer les assuroit que ce dessein étoit approuvé du Ciel , & que , dans un songe , le Tout-puissant lui en avoit garanti le succès. Les payfans ne songerent plus qu'à le mettre à exécution ; & non-seulement ils y porterent la fureur qui animoit ceux de leur classe révoltés dans les autres parties de l'Allemagne ; mais excités par le zele qu'inspire le fanatisme , ils déposèrent les Magistrats dans toutes les villes dont ils purent s'emparer ; ils faisièrent les terres des Nobles ; ils obligerent tous ceux qui tombèrent entre leurs mains à prendre l'habit de payfan , à renoncer à tous leurs titres , & à se contenter des noms simples qu'on donnoit aux hommes du peuple. Des troupes nombreuses de payfans accouroient de tous côtés pour s'engager dans cette bisarre en-

treprise ; mais Muncer , leur Chef & leur Prophete , n'avoit pas les qualités nécessaires pour les commander. Il avoit toute l'extravagance des fanatiques ; mais n'en avoit pas le courage. On eut beaucoup de peine à lui persuader de se mettre en campagne ; & quoiqu'il eût à ses ordres jusqu'à huit mille hommes , il se laissa envelopper par un corps de cavalerie que commandoient l'Electeur de Saxe , le Landgrave de Hesse , & le Duc de Brunswick. Ces Princes , qui ne pouvoient se résoudre à verser le sang de leurs sujets abusés par un insensé , envoyèrent au camp des révoltés un jeune Gentilhomme pour leur offrir un pardon général , s'ils vouloient sur le champ mettre bas les armes , & leur livrer les auteurs de la sédition. Muncer , allarmé de cette proposition , se mit à les haranguer avec sa véhémence ordinaire , les exhortant à se défier des promesses perfides de leurs oppresseurs , & à ne pas trahir la cause de Dieu & de la liberté chrétienne.

Mais le sentiment du danger présent fit sur l'esprit de ces paysans une impression plus vive que l'élo-

Les paysans mis en déroute.

1526.

quence de l'Orateur. La terreur & l'incertitude se peignoient déjà sur tous les visages , lorsqu'un arc-en-ciel , symbole que les rebelles avoient peint sur leurs drapeaux , vint à briller dans les nues ; Muncer , par une présence d'esprit admirable , fut tirer parti de cet incident ; & levant aussi-tôt les yeux & les mains vers le Ciel : » Voyez , » s'écria-t-il en élevant la voix , voyez » le signe que Dieu nous envoie ; » voilà le gage de votre sûreté , & » celui de la destruction des mé- » chants ». Aussi-tôt cette multitude fanatique pousse de grands cris de joie , comme si la victoire eût été certaine ; & passant en un moment d'une entrêmité à l'autre , elles massacrent le malheureux Gentilhomme qui étoit venu leur offrir leur pardon , & demande qu'on les mène à l'ennemi. Les Princes , indignés de cet attentat contre les loix de la guerre , prévinrent les rebelles , & commencerent l'attaque. Les paysans ne montrèrent pas dans ce combat , la vigueur qu'on auroit pu attendre de leur férocité & de leur présomption. Cette populace indisciplinée n'étoit pas en état

15 Mai.

de tenir contre des troupes aguerries : plus de cinq mille d'entr'eux restèrent sur le champ de bataille , sans avoir presque fait de résistance ; le reste prit la fuite , & Muncer leur Général fuyoit à leur tête. Il fut pris le lendemain ; & ayant été condamné aux supplices que méritoient ses crimes , il subit son sort avec une honteuse lâcheté. Sa mort mit un terme à ces révoltes de paysans , qui avoient jetté la terreur dans toute l'Allemagne (a) ; mais les idées fanatiques qu'il avoit répandues , n'étoient pas éteintes ; elles produisirent quelque temps après des effets plus extravagants encore & plus mémorables.

1526.

Pendant toutes ces séditions , Luther se conduisit avec une prudence & une modération exemplaire ; comme un pere commun , jaloux du bonheur de sa famille divisée , il s'occupa à faire le bien des deux partis , sans épargner les fautes & les erreurs de l'un & de l'autre. Tandis qu'il

Prudence
& modération de Luther.

(a) Sleid. *hist.* p. 84. Seckend. l. 11, p. 12. Gnodalius, *tumult. rustican.* 155.

1526.

adrescoit une remontrance où ils les conjuroit de traiter leurs sujets avec plus de douceur & d'humanité, il blâmoit avec sévérité l'esprit séditieux des payfans, & les exhortoit à ne pas murmurer des peines inséparables de leur condition, ou à ne chercher des remedes à leurs souffrances que dans les voies que leur offroient les loix (a).

Ce fut en cette année que se fit le mariage si fameux de Luther avec Catherine Boria, religieuse de famille noble, qui avoit quitté le voile, & s'étoit évadée de son monastere. Il s'en fallut beaucoup que ce mariage obtînt une approbation générale : les ennemis de Luther n'en parloient que comme d'un inceste & d'une profanation ; & ses plus zélés partisans le regardoient comme une démarche indécente, dans un temps où sa patrie étoit affligée de tant de calamités. Luther sentit l'impression défavantageuse que cet incident avoit fait sur les esprits ; mais satisfait de

(a) Sleid. *hist.* p. 87.

son propre témoignage , il supporta avec son courage ordinaire , la censure de ses amis , & les invectives de ses ennemis (a).

1526.

La réforme perdit encore cette même année son premier protecteur, Frédéric , Electeur de Saxe. Jean, son frere & son successeur , rendit sa perte moins sensible : il n'avoit pas les mêmes talents pour protéger efficacement Luther & sa doctrine ; mais il se déclara plus ouvertement pour la cause , & montra plus de zele pour la défendre.

5 Mai

Il se fit , environ vers le même temps , dans l'Etat de l'Allemagne , un changement considérable , qui mérite qu'on en recherche les causes en remontant à son origine. Pendant que la manie des croisades agitoit toute l'Europe dans le douzieme & treizieme siecle , plusieurs ordres religieux de chevalerie furent fondés pour défendre la foi Chrétienne contre les payens & les infideles. Un des plus illustres étoit l'ordre Teutoni-

La Prusse
enlevée à
l'ordre Teu-
tonique.

(a) Seckend. lib. 11, p. 25.

1526.

que établi en Allemagne. Les Chevaliers de cet ordre s'étoient singulièrement distingués dans toutes les expéditions entreprises pour la conquête de la Terre-Sainte. Chassés à la fin des établissemens qu'ils avoient dans le Levant , ils furent obligés de revenir dans leur patrie. Leur valeur & leur zele avoient trop d'impétuosité pour demeurer long-temps dans l'inaction. Ils envahirent, sous d'assez mauvais prétextes, la Province de Prusse, dont les habitans étoient encore idolâtres; & après l'avoir entièrement conquise vers le milieu du treizieme siecle, ils la posséderent plusieurs années comme un fief dépendant de la Couronne de Pologne. Pendant cet intervalle, il s'éleva des contestations très-vives entre les Grands-Mâîtres de l'ordre & les Rois de Pologne : les premiers aspiroient à l'indépendance : les seconds défendoient avec vigueur leur droit de souveraineté. Albert, Prince de la Maison de Brandebourg, qui avoit été élu Grand - Maître en 1511, s'engagea avec beaucoup de chaleur dans cette querelle, & sou-

tint une longue guerre contre Sigismond, Roi de Pologne; mais ayant embrassé de bonne heure les opinions de Luther, son zele pour les intérêts de sa confrérie se ralentit par degrés; il profita des troubles qui divisoient l'Empire, & de l'absence de l'Empereur, pour conclure un traité avec Sigismond, où il ne songea qu'à ses avantages personnels. Par ce traité, la partie de la Prusse qui appartenoit à l'ordre Teutonique, fut érigée en Duché séculier & héréditaire; l'investiture en fut donnée à Albert, qui, en retour, s'engageoit à en faire hommage aux Rois de Pologne, comme leur vassal. Aussi-tôt après cet arrangement, il fit profession publique de la religion réformée, & épousa une Princesse de Danemarck. Les Chevaliers de l'ordre se plaignirent avec tant de hauteur de la trahison de leur Grand-Maître; qu'il fut mis au ban de l'Empire; mais il n'en conserva pas moins la possession de la Province qu'il avoit usurpée, & il la transmit à sa postérité. Dans la suite des temps, ce riche héritage passa dans la branche élec-

1526.

torale de la famille qui ne reconnut plus aucune dépendance de la Couronne de Pologne ; & les Margraves de Brandebourg , ayant pris le titre de Roi de Prusse , non-seulement se sont élevés au rang des premiers Princes de l'Allemagne , mais ils sont parvenus à se placer parmi les plus grands Monarques de l'Europe (a).

Premieres
mesures du
Roi de
France de-
puis son re-
tour dans
ce Royau-
me.

Dès que le Roi de France fut re-venu dans ses Etats , toutes les Puissances de l'Europe eurent les yeux fixés sur lui , & observerent ses premiers mouvements , pour juger de la conduite qu'il tiendrait ensuite. François ne les tint pas long - temps dans l'incertitude. Il ne fut pas plutôt arrivé à Bayonne , qu'il se hâta d'écrire au Roi d'Angleterre pour le remercier des soins plein de zele & d'affection qu'il avoit pris en sa faveur , & auxquels il reconnoissoit qu'il étoit redevable de sa liberté. Le lendemain , les Ambassadeurs de l'Empereur

(a) Sleid. *hist.* p. 98. Pessel , *abrégé de l'hist. & du droit public de l'Allem.*

l'Empereur demanderent audience, & le requirent de donner les ordres nécessaires pour faire exécuter pleinement, & sur le champ le traité de Madrid. François leur répondit froidement, qu'il étoit prêt à remplir scrupuleusement toutes ses promesses; mais qu'il y avoit dans le traité tant d'articles qui ne le concernoient pas seul, & qui intéressoient la Monarchie Françoisise; qu'il ne pouvoit prendre aucune résolution, sans avoir consulté les Etats de son Royaume; il ajouta qu'il faudroit quelque temps pour faire agréer à ses peuples les conditions rigoureuses qu'il avoit consenti de ratifier (a). Cette réponse ne laissa plus douter que François n'eût prit la résolution d'éluder le traité; & les témoignages de reconnaissance qu'il avoit prodigués à Henri, parurent n'avoir d'autre objet que d'engager ce Monarque à le secourir dans la guerre où l'inexécution du traité de Madrid alloit inévitablement l'engager avec l'Empe-

(a) *Mém. de du Bellay*, p. 97.
Tome IV, E

1526.

reur. Ces circonstances , jointes aux déclarations expressees que François fit en secret aux Ambassadeurs de plusieurs Princes d'Italie , persuaderent aux politiques qu'ils ne s'étoient pas trompés dans leurs conjectures sur la conduite qu'il alloit tenir. On vit clairement que , loin d'être disposé à exécuter un traité déraisonnable , il n'attendoit qu'une occasion favorable pour se venger des affronts qui l'avoient forcé à feindre d'approuver une semblable convention. Clément , lui-même ; fortit pour cette fois de son irrésolution ordinaire : l'impatience que François montrait de rompre tous les engagements qu'il avoit pris avec l'Empereur , avoit dissipé tous les doutes de ce Pontife , & ne lui laissoit ni craintes ni scrupules. Il est vrai que la situation où étoit alors l'Italie , ne lui permettoit pas de délibérer long - temps. Sforce étoit toujours assiégé par les Impériaux dans le château de Milan. Ce foible Prince , privé alors des conseils de Moron , & dépourvu de tout moyen de défense , étoit parvenu à informer le Pape & les Vé-

nitien, que s'ils ne se hâtoient de le secourir, il se verroit bientôt forcé de se rendre. Les troupes impériales, qui, depuis la bataille de Pavie, n'avoient point reçu de paye, vivoient à discrétion dans le Milanès; elles y levoient des contributions exorbitantes, qui montoient, s'il faut en croire (a) les calculs de Guichardin, jusqu'à cinq mille ducats par jour. On ne pouvoit pas douter qu'aussi-tôt que ce château seroit réduit, les soldats n'abandonnassent un pays dévasté qui ne pouvoit plus suffire à leur subsistance, pour aller s'établir dans les terres fertiles du Pape & des Vénitiens, lesquelles n'avoient point été exposées aux ravages de la guerre. Il n'y avoit donc plus que le secours du Roi de France qui pût sauver Sforce, & mettre ses troupes en état de défendre le Milanès contre les insultes des troupes de l'Empereur.

Pressés par ces motifs, le Pape, les Vénitiens & le Duc de Milan

Ligue formée contre l'Empereur.

(a) Guich. l. 17, 360.

1526.

avoient tous une égale impatience de traiter avec François, qui, de son côté, n'avoit pas un desir moins vif de profiter des forces & du crédit que cette ligue ajouteroit à sa puissance. Le traité fut conclu à Cognac, le 21 Mai, & resta quelque temps secret. Les principaux articles étoient d'obliger l'Empereur à mettre en liberté les fils du Roi de France, en payant un prix raisonnable pour leur rançon, & à rétablir Sforce dans la possession tranquille du Duché de Milan. Si Charles refusoit ces deux articles, les alliés s'engageoient à fournir une armée de trente-cinq mille hommes, qui, après avoir chassé les Espagnols du Milanès, iroient attaquer le Royaume de Naples. Le Roi d'Angleterre fut nommé Protecteur de cette ligue, qui fut qualifiée du titre de sainte, parce que le Pape en étoit le chef; & afin de déterminer Henri par des motifs plus efficaces, on s'engagea à lui donner, dans le Royaume de Naples, une Principauté de trente mille ducats de revenu annuel, & à Wolsey, son favori, des

terres de la valeur de dix mille (a).

Dès que cette ligue eut été signée, Clément, en vertu de la plénitude de son autorité papale, releva François du serment qu'il avoit fait d'accomplir le traité de Madrid (b). Ce droit, si contraire à tous les principes de la morale, & destructeur de cette bonne foi qui fait la base de toute espece de convention entre les hommes, étoit une conséquence naturelle du pouvoir que les Papes s'arogeoient en qualité de Vicaires infailibles de J. C. sur la terre : l'habitude de les voir user de ce pouvoir pour dispenser d'obligations qu'on regardoit comme sacrées ; l'intérêt de ceux que ces dispenses favorisoient, la crédulité des autres, tout servit à faire croire que les décisions du Souverain Pontife pouvoient autoriser ou justifier des actions, qui, en elle-mêmes, étoient injustes ou criminelles.

1526.

Le Pape relève François du serment qu'il avoit fait, d'exécuter le traité de Madrid.

(a) P. Heuter. *Rer. Austr. l. 11, c. 3* ; p. 217. *Recueil des trait. 11, 124.*

(b) Goldast. *Polit. imperial. p. 1002.* Palav. *hist. p. 70.*



1526.

Allarmes
de l'Empe-
reur.

Cependant lorsque l'Empereur ne put plus douter que le projet de François ne fût d'éluder le traité de Madrid, il en conçut de vives allarmes, & fut agité de mille pensées diverses. Il ne pouvoit se dissimuler la rigueur avec laquelle il avoit traité ce Monarque dans sa captivité, & le blâme que cette conduite lui avoit attiré : il avoit d'ailleurs montré, dans toutes ses négociations avec son prisonnier, une ambition insatiable, & il n'ignoroit pas les allarmes qu'en avoient conçues toutes les Cours de l'Europe; il n'avoit même retiré de ses démarches aucun des avantages qui peuvent, aux yeux des politiques, excuser la conduite la plus criminelle, & dédommager des censures les plus sévères. Il voyoit alors François hors de ses mains; & tous les fruits qu'il avoit espéré recueillir du traité qui avoit mis ce Prince en liberté, lui échappoient pour jamais. Il sentit bientôt toute l'imprudence qu'il avoit faite en se confiant à la parole du Roi de France, malgré l'avis contraire de ses plus sages ministres; & il prévint

aisément que la même ligue qu'il avoit voulu prévenir, en rendant la liberté à François, alloit se former contre lui sous la conduite d'un Monarque brave & irrité. Le repentir & la honte du passé, & les plus vives inquiétudes sur l'avenir furent le résultat nécessaire de ses réflexions sur sa conduite & sur sa situation présente. Cependant le caractère de Charles étoit d'être ferme & inflexible dans tout ce qu'il avoit entrepris : en se rétractant sur un seul article du traité de Madrid, il auroit cru faire l'aveu de son imprudence & déceler ses craintes ; il prit donc le parti qui convenoit le mieux à sa dignité ; & au risque de tout ce qui pourroit en arriver, il résolut d'insister constamment sur l'exécution stricte du traité, & sur-tout de ne rien accepter de ce qu'on pourroit lui offrir en équivalent pour la restitution de la Bourgogne (a).

En conséquence de cette résolution, il nomma Lannoy & Alarçon.

Sommation qu'il fait à François d'exécuter le traité.

(a) Guich. l. 17, 366.

1526.

pour aller en qualité d'Ambassadeurs à la Cour de France, sommer François dans les formes, ou d'exécuter le traité avec la bonne foi qui convenoit à un Roi, ou de retourner à Madrid, suivant sa parole, pour y reprendre ses fers. Au-lieu de leur faire une réponse directe & positive, François donna audience, en leur présence, aux députés des Etats de Bourgogne. Ceux-ci lui représentèrent en termes respectueux, qu'il avoit excédé les pouvoirs d'un Roi de France, en consentant à ce que leur Province fût aliénée de la Couronne, dont il avoit promis, par le serment de son sacre, de conserver les domaines dans toute leur intégrité. François les remercia de leur attachement pour sa Couronne, & les exhorta ensuite, mais très-foiblement, à faire attention aux engagements qu'il avoit contractés avec l'Empereur, & à l'obligation où il étoit de les remplir. Alors les députés prenant un ton plus ferme, déclarèrent qu'ils n'obéiroient point à des ordres qu'ils regardoient comme contraires aux loix du Royaume; & que si leur Roi les abandon-

noit aux ennemis de la France, ils étoient résolus de se défendre eux-mêmes de toute leur force, & de périr plutôt que de se soumettre à une domination étrangere. A cette réponse, François se tournant vers les Ambassadeurs de l'Empereur, leur représenta l'impossibilité où il étoit de remplir ses engagements, & leur offrit au lieu de la Bourgogne, de payer à l'Empereur deux millions d'écus. Alarçon & le vice-Roi voyant bien que la scene dont ils venoient d'être les témoins, n'étoit qu'un jeu concerté entre le Roi & ses sujets pour leur en imposer, lui déclarerent que leur maître étoit bien décidé à ne se relâcher en rien des conditions du traité, & ils se retirèrent. (a). Avant de partir du Royaume, ils eurent la mortification d'entendre publier, avec la plus grande solennité, la sainte ligue qui venoit de se former contre l'Empereur.

1526.

Réponse de
François.

(a) Belcar. *Comment. de Reb. Gal.* 573.
Mém. de du Bellay, 97.

1526.

L'Empe-
reur se pré-
pare à la
guerre

Charles , à la nouvelle de cette ligue , ne ménagea plus rien , & déclama publiquement contre François , en le traitant de Prince fans foi & fans honneur. Il ne se plaignit pas moins de Clément , qu'il sollicita vainement d'abandonner ses nouveaux alliés : il l'accusa d'ingratitude , & le taxa d'une ambition indigne de son caractère. Il ne s'en tint pas à le menacer de toute la vengeance qu'on pouvoit redouter du pouvoir d'un Empereur ; en publiant un appel à un concile général , il réveilla dans l'imagination du Pape toutes les terreurs qu'inspire aux Pontifes de Rome l'autorité de ces assemblées formidables. Il falloit cependant opposer quelque chose de plus que des reproches & des menaces , à la ligue puissante qui s'étoit formée contre lui. Animé par tant de passions diverses , il déploya une activité & une vigueur extraordinaire , afin de faire passer en Italie de nouvelles troupes , & surtout de prompts secours d'argent qui y étoient encore plus nécessaires. Les efforts des confédérés ne répondirent point à l'animosité qu'ils avoient fait

Foibles
opérations
des confé-
dérés.

éclater contre l'Empereur en entrant dans la sainte ligue. On imaginoit que François alloit agir avec la plus grande vigueur & communiquer le même esprit & la même activité à tous ses alliés. Il avoit son honneur flétri à réparer, & plus d'un affront à venger. Il lui falloit reprendre parmi les Princes de l'Europe, le rang qu'il avoit perdu. Tant de sujets de ressentiment, fortifiés par son impétuosité naturelle, sembloient menacer son rival d'une guerre plus cruelle & plus sanglante que toutes les précédentes; on se trompa. Les épreuves cruelles par lesquelles François avoit passé, avoient laissé dans son ame des impressions si profondes & si vives, qu'il se défioit de lui-même & de la fortune, & qu'il n'aspiroit qu'au repos. Obtenir l'élargissement de ses enfants, & conserver la Bourgogne en payant un équivalent raisonnable, étoit le principal objet de ses vœux; & à ce prix, il eût volontiers sacrifié à l'Empereur & Sforce & la liberté de l'Italie. Il se flattoit que la seule crainte d'une ligue puissante porteroit Charles à écouter des

1526.

propositions équitables ; il craignoit encore qu'en envoyant une armée assez forte pour sauver le Milanès, ses alliés, qu'il avoit vus tant de fois beaucoup plus attentifs à leurs intérêts, qu'exacts à remplir leurs engagements, ne l'abandonnassent aussitôt que les troupes de l'Empereur seroient chassées de ce pays ; défection qui priveroit ses négociations avec l'Empereur, de l'importance & du poids que leur donnoit son influence, comme chef d'une ligue puissante. Cependant le siege du château de Milan se pressoit plus vivement que jamais, & Sforce se trouvoit réduit à la dernière extrémité. Le Pape & les Vénitiens comptant que François les seconderoit, firent marcher leurs troupes au secours de Sforce, & rassemblèrent bientôt une armée plus que suffisante pour remplir cet objet. Les Milanois, passionnément attachés à leur Prince infortuné, & indignés contre les Impériaux qui les avoient si cruellement opprimés, étoient prêts à seconder les confédérés dans toutes leurs entreprises. Mais le Duc d'Urbain leur Général,

animé par une ancienne inimitié contre la famille des Médicis , auroit craint de faire aucune démarche qui pût contribuer à l'agrandissement ou à la gloire du Pape (a); & il laissa échapper ou à dessein , ou par sa lenteur & l'irrésolution naturelle de son caractère , les occasions d'attaquer avec avantage les Impériaux , & de les forcer à lever le siège.

Ces délais donnerent à Bourbon le temps de faire venir un renfort de troupes fraîches , & de se procurer de l'argent. Il prit aussi-tôt le commandement de l'armée , & poussa le siège avec tant de vigueur , que Sforce fut bientôt forcé de se rendre. Ce Prince , en se retirant à Lodi que les confédérés avoient surpris , laissa Bourbon paisible possesseur de ce Duché , dont l'investiture lui avoit été promise par l'Empereur (b).

Les Italiens commencerent à s'apercevoir que François les avoit amu-

1526.

24 Juillet;

Inquiétudes
des Puissances
d'Italie.

(a) Guich. l. 17, 382.

(b) Guich. l. 17, 376, &c. 159, 160;
166.

1526.

fés, & que malgré la finesse & l'habileté dans l'art des négociations, dont ils se vantoient comme d'un talent qui leur étoit propre, ils s'étoient pour cette fois laissés duper par un Prince Ultramontain. François avoit jusques-là rejeté sur eux tout le poids de la guerre, & il tiroit avantage de leurs efforts, pour donner plus de poids aux propositions qu'il faisoit réitérer souvent à la Cour de Madrid, afin d'obtenir la liberté de ses enfants (a). Le Pape & les Vénitiens s'en plaignirent, & lui en firent des reproches; mais voyant qu'ils ne pouvoient le tirer de son inaction, leur zele & leur ardeur se ralentirent par degrés; & Clément, qui avoit déjà passé les bornes de sa circonspection ordinaire, ne tarda pas à s'accuser d'imprudence, & à retomber dans l'irrésolution qui lui étoit si naturelle.

Mesures des
Impériaux.

Tous les mouvements de l'Empereur ne dépendant que de lui seul,

(a) Ruscelli, *lettere de princip.* 2, 157, &c.

furent par-là même beaucoup plus prompts & mieux concertés. La modicité de ses revenus ne lui permettoit pas de mettre dans ses opérations de guerre beaucoup de vigueur & de célérité ; mais il y suppléa par ses intrigues & ses négociations. La famille des Colonnes , la plus puissante de toutes les maisons Romaines , avoit constamment suivi le parti de la faction Gibeline ou Impériale , pendant toutes ces querelles sanglantes des Papes avec les Empereurs , qui , durant plusieurs siècles , remplirent l'Allemagne & l'Italie de trouble & de carnage. Les causes qui avoient donné naissance à ces factions meurtrières , n'existoient plus alors , & la rage qui les avoit animées étoit presque épuisée ; mais les Colonnes n'en conservoient pas moins le même attachement pour les intérêts de l'Empereur : d'ailleurs , en se mettant sous sa protection , ils s'assuroient la possession tranquille de leurs terres & de leurs privilèges. Le Cardinal Pompée Colonne , homme remuant & ambitieux , alors le chef de sa famille , étoit depuis long-temps l'ennemi de

Clément. Il aspirait à la tiare , & s'étoit flatté au dernier conclave que son étroite liaison avec l'Empereur lui assureroit la préférence sur Clément ; & lorsqu'il se vit trompé dans ses espérances , il n'attribua ce mauvais succès qu'aux intrigues de son rival. C'étoit une espece d'injure que ne pouvoit jamais pardonner un ambitieux ; il avoit pourtant dissimulé son ressentiment jusqu'à donner sa voix pour l'élection de Clément , & accepter de grands emplois dans la Cour ; mais il n'en étoit pas moins impatient de trouver l'occasion de se venger. Dom Hugues de Moncade , Ambassadeur de l'Empereur à Rome , qui connoissoit les sentiments des Colones , n'eut pas de peine à lui persuader de profiter de l'absence des troupes du Pape , alors employées en Lombardie , pour tenter une entreprise qui , en remplissant sa vengeance personnelle , serviroit essentiellement les intérêts de l'Empereur. Cependant le Pape , que sa timidité personnelle rendoit clairvoyant , veilloit de près sur toutes les démarches de ses ennemis ; il avoit démêlé leurs desseins

d'assez bonne heure , pour avoir le temps de rappeler un corps de troupes suffisant , & se mettre en état de rompre toutes les mesures de Colonne : mais Moncade fut si bien l'amuser par ses négociations , ses promesses & ses fausses confidences , qu'il endormit tous ses soupçons , & lui ôta l'idée de prendre les précautions nécessaires à sa sûreté. A la honte éternelle d'un Pape puissant & renommé par sa politique , Colonne , à la tête de trois mille hommes , se saisit d'une des portes de Rome , au moment même où Clément étoit dans la plus parfaite sécurité , & se croyoit hors d'état de résister à un si foible ennemi. Les Romains qui n'avoient aucune insulte à craindre des troupes des Colonnes , les laissèrent entrer sans obstacle : les gardes du Pape furent dispersés en un moment ; & Clément , épouvanté du danger qui le menaçoit , confus de sa crédulité , & presque abandonné de tout le monde , s'enfuit avec précipitation au château Saint-Ange , qui fut aussitôt investi. Le palais du Vatican , l'Eglise de Saint-Pierre , les maisons des Ministres &

1526.

29 Septembre.

Les Colonnes se rendent maître de Rome.

1526.

Accommo-
dement en-
tre le Pape
& l'Empe-
reur.

des gens du Pape furent livrés sans ménagement au pillage ; le reste de la ville ne souffrit aucun dommage. Clément, privé de tout ce qui lui étoit nécessaire, soit pour se défendre, soit pour subsister, fut bientôt forcé de demander à capituler ; & Moncade introduit dans le château, lui imposa, avec toute la hauteur d'un conquérant, des conditions qu'il n'étoit pas en son pouvoir de refuser. Le principal article fut que Clément ne se borneroit pas à pardonner aux Colonnes, mais qu'il les admettroit même à sa faveur, & qu'il retireroit sur le champ de l'armée des confédérés toutes les troupes qui étoient à sa solde (a).

Les Colonnes, qui ne parloient de rien moins que de déposer Clément, & d'élever à sa place sur la chaire de Saint Pierre Pompée leur parent, se récrièrent contre un traité qui les laissoit à la merci d'un Pontife juste-

(a) Jovii, *vita Pomp. Colonn.* Guich. l. 17, 407. Ruscelli, *lettere de princip.* 1, p. 104.

ment irrité contre eux; mais Moncade qui ne s'occupoit que des intérêts de son maître, eut peu d'égards à leurs plaintes, &, par cette heureuse opération, défunit entièrement les forces des confédérés:

 1526.

Dans le temps même que l'armée des confédérés s'affoiblissoit par une diminution si considérable, les Impériaux reçurent deux renforts; l'un, composé de six mille hommes, venoit d'Espagne sous la conduite de Lannoy & d'Alarçon; l'autre avoit été levé dans l'Empire par George Frondsperg, Gentilhomme Allemand, qui, après avoir servi avec beaucoup de réputation dans les guerres d'Italie, avoit acquis tant de faveur & de crédit parmi ses compatriotes, qu'ils venoient en foule se ranger sous ses étendards, ne cherchant que l'occasion de s'engager dans quelque entreprise militaire, & impatients alors de se délivrer du joug du despotisme civil & religieux: il s'en enrôla jusqu'à quatorze mille au service de Frondsperg, sans autre gratification qu'un écu pour chaque soldat. L'Archiduc Ferdinand y ajouta encore

Renfort de
l'armée Im-
périale.

1526.

deux mille hommes de cavalerie levées en Autriche. L'Empereur ne manquoit donc pas de troupes ; mais il ne pouvoit trouver les fonds nécessaires à leur entretien. Ses revenus ordinaires étoient épuisés : dans l'enfance du commerce , le crédit des Princes n'étoit pas fort étendu , & les Cortès de Castille , malgré tous les artifices auxquels on eut recours pour les gagner , malgré quelques changements qu'on fit dans leur constitution pour s'assurer de leurs suffrages , refusèrent constamment d'accorder à Charles aucun subside extraordinaire (a) ; en sorte que plus l'armée devenoit nombreuse , plus les Généraux voyoient augmenter leur embarras. Bourbon , en particulier , se trouva dans une situation si critique , qu'il eut besoin de tout son courage pour s'en tirer. On devoit des sommes immenses aux troupes Espagnoles qui étoient déjà dans le Milanès , lorsque Frondsperg arriva encore avec six mille Allemands af-

Epuisement
des finances
de l'Empe-
reur.

(b) Sandov. 1, 814.

famés & dépourvus de tout. Les premiers demandoient ce qu'on leur devoit, les autres la paye qu'on leur avoit promise à leur entrée dans le Milanès, & les uns & les autres parloient avec beaucoup de hauteur. Bourbon étoit hors d'état de les satisfaire; dans cette extrémité, il se vit forcé de commettre des actes de violence qui répugnoient à son caractère, naturellement doux & humain. Il fit prendre les principaux citoyens de Milan; & à force de menaces & même de tourments, il en tira une somme considérable; il dépouilla les Eglises de toute leur argenterie & de tous leurs ornements. Le produit de ces violences n'étoit pas encore suffisant pour compléter la somme dont il avoit besoin; mais en distribuant ce qu'il avoit aux soldats, il sut si bien les adoucir par ses caresses & ses témoignages d'amitié, qu'il appaisa pour le moment tous les murmures, quoiqu'il fût bien loin d'avoir acquitté tout ce qui leur étoit dû (a).

(a) Ripamont, *hist. Mediol.* l. 9, p. 716.

1526.

Bourbon
met Moron
en liberté.

Bourbon, obligé de chercher d'autres expédients pour se procurer de l'argent, accorda, pour vingt mille ducats, la vie & la liberté à Moron qui avoit été détenu en prison depuis la découverte de sa conspiration, & qui avoit été condamné à mort par les juges Espagnols nommés pour lui faire son procès. Tel étoit l'esprit & l'adresse de cet homme, & l'ascendant extraordinaire qu'il avoit sur l'esprit de tous ceux qu'il approchoit, qu'en peu de jours, de prisonnier qu'il étoit, il devint le plus intime confident de Bourbon, qui le consulta sur toutes les affaires importantes. Ce furent certainement ses insinuations qui firent naître, dans l'esprit du Connétable, le soupçon que l'Empereur n'avoit jamais eu dessein de lui donner l'investiture du Duché de Milan, & que Leve & les autres Généraux Espagnols étoient moins des adjoints destinés à le seconder de bonne foi dans l'exécution de ses projets, que des espions apostés pour veiller sur sa conduite. Comme il conservoit à l'âge de quatre-vingts ans toute l'audace de la

jeunesse, on peut encore lui attribuer l'idée du projet hardi & inattendu que Bourbon osa tenter quelque temps après (a).

Les demandes & les besoins des troupes du Milanès devinrent si pressants, qu'il fallut nécessairement songer à trouver quelque expédient pour les satisfaire. Les arrérages de leur solde s'accumuloient tous les jours; l'Empereur ne faisoit passer aucunes remises à ses Généraux, & toute la rigueur des exactions militaires ne pouvoit plus rien tirer d'un pays entièrement ruiné & épuisé. Dans cette situation, il ne restoit plus que deux partis à prendre, ou de licencier l'armée, ou de la conduire dans le pays ennemi pour y subsister. Le territoire des Vénitiens étoit le plus voisin; mais ils avoient su, par leur prévoyance ordinaire, mettre leur pays à l'abri de toute insulte. Il falloit donc envahir les Etats de l'Eglise ou ceux de Florence; & Clément avoit mérité, par ses dernières démarches,

 1526.

Il délibère
sur la mar-
che qu'il
doit tenir.

(a) Guich. l. 17, 419.

1526.

que l'Empereur en tirât la vengeance la plus sévère. Ses troupes n'étoient pas plutôt rentrées dans Rome après le soulèvement des Colonnes, que, sans aucun égard pour le traité conclu avec Moncade, il dégradale Cardinal, excommunia le reste de cette famille, s'empara de toutes les places fortes qu'elle possédoit, & fit ravager ses terres avec toute la fureur que peut inspirer le ressentiment d'une injure récente : il tourna ensuite ses armes contre Naples ; & comme il étoit secondé par la flotte Françoisé, il fit quelques progrès dans la conquête de ce Royaume, avec d'autant plus de facilité, que le vice-Roi, ainsi que les autres Généraux de l'Empereur, manquoit de l'argent dont il auroit eu besoin pour faire une vigoureuse résistance (a).

1527.

Il marche
pour enva-
hir le terri-
toire du
Pape.

Cette conduite du Pape justifia en apparence les mesures que la nécessité fit prendre à Bourbon ; le désavantage

(b) Jovii, *vita Pomp. Colonn.* Guich. l. 18, 424.

avantage des circonstances dans lesquelles il entreprit d'exécuter son projet, est une preuve incontestable & du désespoir où il étoit réduit, & de la supériorité des talents qui lui firent surmonter tant d'obstacles. Après avoir confié le gouvernement de Milan à Leve, qu'il n'étoit pas fâché de laisser derrière lui, il se mit en marche au fort de l'hyver à la tête d'une armée de vingt-cinq mille hommes, de nations, de mœurs & de langues différentes; sans argent, sans magasins, sans artillerie, sans bagages; enfin, sans aucune des choses nécessaires au plus petit détachement, & par conséquent essentielles pour faire mouvoir & même exister une grande armée. Il avoit à traverser un pays coupé de rivières & de montagnes, dont les chemins étoient impraticables; & pour mettre le comble à toutes ces difficultés, il voyoit l'armée ennemie, supérieure en nombre, à portée d'épier tous ses mouvements, & de profiter de tous les avantages qui se présenteroient. Heureusement ses troupes, lassées de leurs souffrances présentes, n'en cherchoient que la fin: animées

1527.

Révolte de
ses troupes.

d'ailleurs par l'espérance d'un butin immense, elles ne firent pas seulement attention au mauvais état dans lequel elles entreprenoient une marche si pénible, & suivirent leur chef avec allégresse. Son premier but étoit de se rendre maître de Plaifance, & d'accorder à ses soldats le pillage de cette ville; mais la vigilance des Généraux des alliés fit échouer ce projet. Bourbon ne réussit pas mieux dans le dessein de s'emparer de Bologne; cette ville se trouva pourvue à temps d'une garnison assez forte pour la mettre à couvert des insultes d'une armée qui n'avoit ni munitions ni artillerie. Le mauvais succès de ces deux tentatives ne lui permettant plus d'espérer de conquérir aucune ville considérable, il fut forcé de marcher en-avant; mais il y avoit déjà deux mois qu'il étoit en route; ses troupes avoient souffert tous les maux qu'une longue marche & la rigueur extraordinaire de la saison multiplioient sous les pas d'une armée qui se trouvoient dépourvue de tout dans un pays ennemi. Les magnifiques promesses qui les avoient éblouies d'abord n'avoient

eu aucun effet : elles ne voyoient aucune espérance d'un soulagement prochain : poussées à bout, elles commencerent à murmurer, & en vinrent bientôt à une révolte déclarée. Quelques Officiers qui eurent la témérité de vouloir les réprimer, furent la victime de leur furie : Bourbon lui-même n'osa s'exposer aux premiers transports de leur rage, & il fut obligé de s'enfuir secrètement de ses quartiers (a). Mais leur fureur, après les premiers transports, commença à se calmer peu-à-peu : Bourbon, qui possédoit au suprême degré l'art de manier les esprits des soldats, en profita pour leur renouveler ses promesses avec un ton de confiance plus ferme encore qu'auparavant, & leur assura qu'ils en verroient bientôt l'accomplissement. Il tâchoit de les engager à supporter leurs peines avec plus de patience, en les partageant lui-même : il ne se ménageoit pas plus que le dernier fantassin : il

1527.

(a) Guich. l. 18, 434. Jovii, *vite Colon.* 163.

1527.

marchoit avec eux à pied ; il joignoit sa voix aux chançons qu'ils composoient , & dans lesquelles , au milieu des éloges qu'ils donnoient à sa valeur , ils mêloient quelques raille-ries militaires sur sa pauvreté. Partout où ils passaient , il leur permettoit de piller à discrétion les villages voisins , comme pour commencer à s'acquitter avec eux des promesses qu'il leur avoit faites : encouragés par ces adroites complaisances , ils oublièrent entièrement leurs souffrances & leurs plaintes , & continuèrent de le suivre avec une confiance aussi aveugle qu'ils lui en eussent jamais montré (a).

Irrésolution
& impru-
dence du
Pape.

Cependant Bourbon cachoit avec soin ses intentions. Rome & Florence ne sachant de quel côté alloit fondre l'orage , étoient dans l'incertitude la plus inquiétante. Clément , qui s'intéressoit à la sûreté des deux villes , étoit plus irrésolu que jamais ; & lorsque les approches rapides du danger exigeoient les mesures les plus promptes

(a) Œuvres de Brant. vol. 4 , 246 , &c.

tes & les plus décisives, il perdoit le temps à délibérer sans rien conclure, ou à prendre un jour des résolutions que son esprit inquiet & plus adroit à découvrir les difficultés qu'à en trouver le remède, abandonnoit le lendemain, sans pouvoir se fixer à aucun autre parti. Tantôt il étoit résolu de s'unir plus étroitement que jamais à ses alliés, & de pousser la guerre avec vigueur; tantôt il étoit d'avis de terminer à l'amiable tous les différends, en faisant un traité avec Lannoy, qui, connoissant la passion du Pape pour les négociations, lui faisoit chaque jour, dans cette vue, de nouvelles propositions. A la fin sa timidité l'emporta & le détermina à conclure avec Lannoy un accommodement, dont les principaux articles étoient qu'il y auroit une suspension d'armes de huit mois entre les troupes du Pape & celles de l'Empereur; que Clément avanceroit une somme de soixante mille écus pour payer les troupes Impériales; que les Colonnes seroient relevés des censures ecclésiastiques, & remis en possession de leurs ter-

1527.

5 Mars. —
Il conclut
un traité
avec le Vice-Roi de
Naples.

1527.

res & de leurs dignités ; que le vice-Roi iroit à Rome , & empêcheroit Bourbon de s'approcher plus près de cette ville , ainsi que de Florence (a). Quoique ce traité ne laissât plus à Clément aucune espérance d'être secouru par ses alliés , & ne lui donnât cependant aucun garant solide de sa sûreté , il se crut par-là délivré tout d'un coup de tous les embarras qui l'effrayoient ; & dans l'excès de sa confiance , il licencia toutes ses troupes , à la réserve de ce qui étoit nécessaire pour la garde de sa personne. Guichardin , qui se trouvoit alors au milieu de l'armée des alliés en qualité de Commissaire général du Pape , & que ce poste ainsi que ses grands talents mettoient à portée de voir toute l'illusion des espérances dont Clément se laissoit abuser , ne pouvoit concevoir cette étonnante confiance dans un Pape qui , en toute autre occasion , s'étoit montré excessivement timide & soupçonneux ; il ne pouvoit expliquer cette condui-

(a) Guich. l. 18 , 436.

te qu'en l'attribuant à un esprit d'aveuglement dont sont frappés ceux que le Ciel a condamnés à une ruine inévitable (a).

Il paroît que l'intention de Lannoy étoit d'exécuter de bonne foi le traité qu'il venoit de faire ; ayant réuffi à détacher Clément de la ligue , il eût voulu que Bourbon tournât fes armes contre les Vénitiens, qui, de toutes les Puiffances en guerre avec l'Empereur , étoient ceux qui avoient montré le plus de vigueur. Dans cette vue , il dépêcha un courier à Bourbon pour l'informer de la fufpenfion d'armes qu'il venoit de conclure avec le Pape , au nom de leur commun maître. Bourbon avoit d'autres projets , & il étoit trop avancé dans fon entreprife pour l'abandonner. Il eût été dangereux de parler de retraite à fes foldats ; d'ailleurs , il étoit bien aife de mortifier un homme qu'il avoit tant de raifons de haïr : & comme fon commandement ne dépendoit en rien de Lannoy , il ne tint aucun

Bourbon
n'y eut au-
cun égard.

(a) Guich. L. 18 , 446.

1527.

compte de son message, & continua de ravager les Etats ecclésiastiques & de s'avancer vers Florence. Son approche fit renaître toutes les terreurs & toutes les inquiétudes de Clément, qui eut recours à Lannoy, & le conjura d'arrêter la marche de Bourbon. En conséquence, Lannoy partit pour se rendre à l'armée, mais il n'osa s'en approcher. Dès que les soldats de Bourbon eurent connoissance de la treve, ils entrèrent en fureur, se répandirent en menaces, & demanderent l'accomplissement des promesses auxquelles ils s'étoient liés; leur Général même pouvoit à peine les contenir; & tous les habitants de Rome virent bien qu'il ne restoit plus d'autre parti que de se préparer à résister à l'orage qu'il n'étoit plus possible de détourner. Clément seul, comptant toujours sur quelques protestations équivoques & trompeuses que faisoit Bourbon de son inclination pour la paix, retomba dans sa première sécurité (a).

(a) Guich. l. 18, 437, &c. *Mém. de du Bellay*, p. 100.

Bourbon , de son côté , n'étoit pas sans inquiétude. Jusqu'ici toutes ses tentatives sur les places de quelque importance avoient échoué ; & Florence qu'il avoit menacée quelque temps , se trouvoit , par l'arrivée des troupes du Duc d'Urbin , en état de braver une attaque. Il fallut alors changer nécessairement de route , & prendre sur le champ une résolution nouvelle ; il s'arrêta sans hésiter à un parti qui étoit aussi hardi qu'il parut impie à ses contemporains ; c'étoit d'attaquer Rome , & de la livrer au pillage. Il avoit en effet plusieurs raisons pour s'y déterminer. Il étoit jaloux de traverser Lannoy qui avoit entrepris de mettre cette ville en sûreté ; il s'imagina que l'Empereur seroit très-satisfait de voir humilier Clément , le premier auteur de la ligue qui s'étoit formé contre lui ; il se flattoit , qu'en contentant l'avidité de ses soldats par l'immense butin de cette capitale , il les attacheroit pour toujours à ses intérêts ; ou , ce qui est plus vraisemblable encore , il espéra que la puissance & la gloire que lui promettoit la prise de la première

1527.

Il s'avance
vers Rome.

1527.

ville de la chrétienté, le mettroient en état de jeter les fondements d'un pouvoir indépendant; & qu'après avoir rompu toute liaison avec l'Empereur, il pourroit posséder en son nom seul Naples ou quelques autres Etats d'Italie (a).

Préparatifs
du Pape
pour se dé-
fendre.

Quels que fussent ses motifs, il exécuta son projet avec une célérité égale à l'audace qui l'avoit conçu. Ses soldats qui avoient leur proie sous leurs yeux, ne se plaignoient plus ni de leurs fatigues, ni de la famine, ni du défaut de paye. Quand le Pape les vit s'avancer de la Toscane vers Rome, il sentit la frivolité des espérances dont il s'étoit bercé, & se réveilla tout-à-coup de son assoupissement; mais il étoit trop tard. Un Pontife même hardi & prompt à se décider, n'auroit plus eu assez de temps pour prendre les mesures efficaces, & former avec succès un plan de défense. Sous la foible administration de Clément, tout

(a) Brant. 4, 271, 6, 189. Belcaris; comment. 594.

ne fut que consternation, désordre & irrésolution. Il rassembla cependant ceux de ses soldats licenciés qui étoient restés dans Rome; il arma les artisans & les domestiques des Cardinaux; il fit réparer les breches des murailles, commença de nouvelles fortifications, & excommunia Bourbon & ses soldats, flétrissant les Allemands du nom de Luthériens, & les Espagnols de celui de Maures (a). Se reposant ainsi sur ces préparatifs imparfaits, & sur la terreur de ses armes spirituelles, que méprisoient encore plus des soldats affamés de butin, il parut quitter sa timidité naturelle; & contre l'avis de son conseil, il résolut d'attendre l'approche d'un ennemi qu'il auroit pu aisément éviter, s'il eût voulu se retirer à temps.

Bourbon, qui vit la nécessité de ne perdre aucun instant, puisque ses intentions étoient connues, marcha avec tant de vitesse, qu'il dévança de plusieurs journées l'armée du Duc

Assaut donné à Rome

(a) Seckend. l. 2, 68.

1527.

d'Urbain , & vint camper dans les plaines de Rome , vers le soir du 5 de Mai. De-là il montra à ses soldats les palais & les églises de cette capitale de la République chrétienne, où les richesses de toute l'Europe étoient allées s'engloutir pendant tant de siècles, sans avoir jamais été entamées par aucune main ennemie ; il les exhorta à prendre quelque repos pendant la nuit , pour se préparer à donner assaut le lendemain, & leur promit pour prix de leur valeur & de leurs travaux, la possession de tous les trésors qui étoient rassemblés dans Rome.

Bourbon , résolu de rendre cette journée mémorable ou par le succès de son entreprise, ou par sa mort, parut dès le matin à la tête de ses troupes, armé de toutes pièces, & portant par-dessus son armure un habit blanc, pour être mieux vu de ses amis & de ses ennemis; & comme tout dépendoit de la vigueur de l'attaque, il mena sur le champ ses soldats à l'escalade des murailles. Il tira des trois nations qui composoient son armée, trois corps séparés, l'un d'Al-

lemands , l'autre d'Espagnols , & le troisieme d'Italiens ; chacun d'eux fut chargé d'une attaque différente , & le gros de l'armée s'avança pour les soutenir suivant les circonstances. Un épais brouillard déroba leur approche jusqu'à ce qu'ils eussent presque atteint le bord du fossé qui environnoit les fauxbourgs. Les échelles furent plantées en un moment , & chaque détachement monta à l'assaut avec une impétuosité qu'animoit encore l'émulation nationale. Ils furent d'abord reçus avec un courage égal au leur ; les Gardes Suisses du Pape & les vieux soldats qu'il avoit rassemblés , combattirent avec une bravoure digne de guerriers à qui la défense de la plus fameuse ville du monde étoit confiée. Les troupes de Bourbon , malgré toute leur valeur , ne faisoient aucun progrès , & commençoient même à plier : Bourbon , qui sentit que ce moment critique alloit décider du succès de la journée , se précipite de son cheval , court à la tête des assaillants , & arrachant une échelle des mains d'un soldat , il la plante contre le mur , & commence

1527.

Bourbon
est tué.

à y monter, encourageant de la voix & du geste ses troupes à le suivre. Mais au même instant un coup de mousquet tiré des remparts lui perça les reins d'une balle. Il sentit aussi-tôt que la blessure étoit mortelle, mais il conserva assez de présence d'esprit pour recommander à ceux qui se trouvoient près de lui, de couvrir son corps d'un manteau, afin que sa mort ne décourageât pas ses troupes; & quelques instants après, il expira avec un courage digne d'une meilleure cause, & qui auroit couvert son nom de la plus grande gloire, s'il eût péri ainsi en défendant son pays, & non pas à la tête des ennemis de sa patrie (a).

Prise de
Rome.

Il fut impossible de cacher longtemps ce funeste événement; les soldats s'apperçurent bientôt de l'absence de leur Général, qu'ils étoient accoutumés à voir par-tout où il y avoit du danger; mais loin d'être abattus

(a) *Mém. de du Bellay*, 101. *Guich. L. 18, p. 445*, &c. *Œuv. de Brantome*, 4, 257, &c.

par cette perte , elle ne fit que changer leur courage en fureur. Le nom de Bourbon retentissoit dans tous les rangs avec les cris de *sang* & de *vengeance*. Les vieux soldats qui défendoient les remparts , furent accablés par le nombre ; les nouvelles recrues de la ville prirent la fuite à la vue du péril , & l'ennemi pénétra dans Rome avec une violence irrésistible.

Durant le combat , Clément étoit au pied de l'autel de Saint Pierre , où il adressoit au Ciel des prières inutiles pour la victoire. Dès qu'il eut appris que ses troupes commençoient à reculer , il s'enfuit avec précipitation ; & par un aveuglement plus étonnant encore que ses fautes précédentes , au-lieu de s'évader par la porte opposée , où il n'avoit à craindre la rencontre d'aucun ennemi , il alla se renfermer avec treize Cardinaux , les Ambassadeurs des Cours étrangères , & plusieurs personnes de distinction , dans le même château Saint-Ange , que son dernier malheur eût dû lui faire envisager comme un asyle peu sûr. Tandis qu'il alloit du Vatican à cette forteresse , il vit ses

1527.

foldats fuyant devant un ennemi qui les poursuivoit sans faire de quartier ; il entendit les cris & les gémissements des citoyens , & vit commencer les maux que son imprudence & sa crédulité avoient attirés sur ses sujets (a).

Pillage de
la ville.

Il est impossible de décrire , & même d'imaginer le désastre & les horreurs qui suivirent cet événement. Tout ce qu'une ville prise d'assaut peut avoir à redouter de la rage d'une foldatesque effrénée ; tous les excès auxquels put se porter la férocité des Allemands , l'avarice des Espagnols , la licence des Italiens , les malheureux habitants de Rome y furent en proie. Eglises , palais , maisons particulières , tout fut pillé , sans distinction : ni l'âge , ni le rang , ni le sexe ne sauva des plus cruels outrages. Cardinaux , Prêtres , Nobles , femmes , filles , tout fut livré à la merci des vainqueurs barbares , sourds à la voix de l'humanité. Ces violences ne cessèrent pas même , comme il arrive d'ordinaire dans les villes prises d'as-

(a) Jov. vita Colon. 165.

faut, lorsque la première fureur du soldat fut assouvie. Les Impériaux restèrent dans Rome plusieurs mois; & pendant tout ce temps, l'insolence & la brutalité du soldat ne se rallentirent presque point. Le butin qu'ils firent, seulement en espèces monnoyées, montoit à un million de ducats; & ce qu'ils tirèrent des rançons & de leurs exactions, fut encore beaucoup plus considérable. Rome avoit été prise plusieurs fois par les peuples du Nord qui renversèrent l'Empire dans le cinquième & le sixième siècle; mais les peuples payens & barbares, les Huns, les Vandales, les Goths ne l'avoient jamais traitée avec autant de cruauté que le firent alors les sujets dévots d'un Monarque Catholique (a).

Après la mort de Bourbon, le commandement de l'armée Impériale passa à Philibert de Châlons, Prince d'Orange, qui eut bien de la peine à

Le Pape
assiégé dans
le château
Saint-An-
ge.

(a) Jov. vit. Colon. 166. Guich. l. 18, 440, &c. Comment. de captâ urbe Româ ap. Scardium, 2, 230. Ulloa, vita dell' Carl. V, p. 110. Giannone, hist. de Nap. B. 31, 6, 3, p. 507.

1527.

arracher du pillage assez de soldats pour investir le château Saint-Ange. Clément sentit aussi-tôt la faute qu'il avoit faite, en se retirant dans un fort si mal pourvu & si peu en état de défense; mais voyant que les Impériaux, méprisant toute discipline, & ne s'occupant qu'à piller, poufsoient le siege avec lenteur, il ne désespéra pas de tenir assez long-temps pour que le Duc d'Urbin pût venir à son secours. Ce Général s'avançoit à la tête d'une armée composée de Vénitiens, de Florentins & de Suisses soudoyés par la France, & cette armée étoit assez forte pour délivrer Clément du péril où il se trouvoit; mais le Duc d'Urbin préféra le plaisir de satisfaire sa haine contre la famille des Médicis, à la gloire de sauver la capitale de la Chrétienté & le Chef de l'Eglise: il prétendit que l'entreprise étoit trop hasardeuse; & par un raffinement de vengeance, après s'être avancé assez près pour être vu des remparts du château & pour donner au Pape l'espoir d'un secours prochain, il se retira avec précipitation

(a). Clément, privé de toute ressource, & réduit par la famine à se nourrir de chair d'âne (b), fut obligé de capituler, & de souscrire aux conditions qu'il plut aux vainqueurs de lui imposer. Il se soumit à payer quatre cents mille ducats à l'armée, à rendre à l'Empereur toutes les places fortes que possédoit l'Eglise; & quoiqu'il donnât des otages, à rester lui-même prisonnier, jusqu'à ce qu'il eût exécuté les principaux articles du traité. Le Pape fut mis sous la garde d'Alarçon, qui, par sa vigilance sévère à garder François I, s'étoit bien fait connoître pour un homme propre à cet emploi. Ainsi, par un hasard singulier, cet officier eut la garde des deux personnages les plus illustres qui eussent été faits prisonniers dans l'Europe depuis plusieurs siècles. La nouvelle de cet événement si extraordinaire & si inattendu causa à l'Empereur autant de surprise que de joie; mais il dissimula ses sentiments à

1527.

6 Juin.

Il se rend
prisonnier.

(a) Guich. l. 18, 450.

(b) Jov. vit. Colon. 167.

1527.

Conduite
de l'Empe-
reur en cet-
te occasion.

ses sujets, que les succès & les crimes de leurs compatriotes pénétroient d'horreur; & pour adoucir l'indignation qu'en ressentoit toute l'Europe, il déclara qu'il n'avoit aucune part au saccagement de Rome, & qu'on l'avoit attaquée sans ses ordres. Il écrivit à tous les Princes ses alliés, pour leur notifier qu'il n'avoit eu aucune connoissance des intentions de Bourbon (a); il prit le deuil & le fit prendre à toute sa Cour; il suspendit les réjouissances qu'il avoit ordonnées pour la naissance de son fils Philippe; & par une hypocrisie qui ne trompa personne, il ordonna des prières & des processions dans toute l'Espagne pour obtenir la liberté du Pape, liberté qu'il pouvoit lui faire rendre sur le champ par un ordre expédié à ses Généraux (b).

Soliman en-
tre dans la
Hongrie.

La fortune n'étoit pas moins favorable à la Maison d'Autriche dans une autre contrée de l'Europe. Soliman

(a) Ruscelli, *Lettere de Princ.* 2, 234.

(b) Sleid. 109. Sandov. 1, 822. Mauroc. *Hist. Veneta*, l. 3, 220.

étoit entré en Hongrie avec une armée de trois cents mille hommes. Louis II, Roi de Hongrie & de Bohême, Prince foible & sans expérience, eut la témérité d'aller au-devant de lui avec un corps de troupes qui ne montoit pas à plus de trente mille hommes. Par une faute encore plus impardonnable, il en donna le commandement à Paul Tomorri, moine Franciscain, Archevêque de Golocza. Ce bisarre Général, vêtu de son froc, & ceint du cordon de son ordre, marchoit à la tête de l'armée; entraîné par sa propre présomption autant que par l'impétuosité d'une Noblesse qui craignoit moins le danger qu'un service long & pénible, il donna la funeste bataille de Mohacz, où le Roi, la fleur de la Noblesse, & plus de vingt mille hommes périrent, victimes de la sottise & de l'imprudence d'un moine. Soliman, après sa victoire, se rendit maître, & resta en possession des plus fortes places des Provinces méridionales de la Hongrie; & ravageant tout le reste du pays, il emmena plus de vingt mille prisonniers en esclavage. Comme Louis étoit le

 1527.

29 Août

 Défaite des
Hongrois &
de leur Roi.

1527.

dernier mâle de la famille royale des Jagellons , l'Archiduc Ferdinand prétendit avoir droit aux deux Couronnes. Il faisoit valoir deux titres : l'un appuyé sur les anciennes prétentions de la Maison d'Autriche à ces deux Royaumes ; l'autre étoit fondé sur les droits de sa femme , sœur unique du Roi qui venoit de mourir. Cependant les loix féodales régnoient avec tant de vigueur dans la Hongrie & dans la Bohême , & la Noblesse y jouissoit d'un pouvoir si étendu , que les deux Couronnes étoient encore électives , & qu'on n'auroit eu aucun égard aux prétentions de Ferdinand , si elles n'avoient pas été soutenues de forces puissantes. Mais son mérite personnel , le respect dû au frere du plus grand Monarque de la Chrétienté , la nécessité de choisir un Prince qui pût par lui-même ajouter de nouvelles forces à celles de ses sujets , pour les protéger contre les armes Ottomanes , que leurs derniers succès avoient rendues redoutables à la Hongrie ; enfin , les intrigues de sa sœur , veuve du feu Roi , l'emporterent sur la prévention que les Hon-

Ferdinand
élu Roi.

grois avoient conçue contre l'Archiduc, comme étranger; & malgré un parti considérable qui avoit donné sa voix au Vaivode de Transilvanie, Ferdinand demeura paisible possesseur de cette couronne. Les Etats de Bohême suivirent l'exemple de la Hongrie : mais pour maintenir & assurer leurs privilèges, ils obligèrent Ferdinand de signer avant son couronnement, un acte, qu'ils appellerent *reverse*, & par lequel il déclaroit qu'il tenoit cette Couronne, non par aucun droit antérieur, mais par l'élection gratuite & volontaire de la nation. La réunion de tous ces Etats divers, dont les Princes de la Maison d'Autriche s'assurèrent dans la suite la possession héréditaire, fut l'origine & le principe de cette supériorité de pouvoir qui les rendit depuis si formidables au reste de l'Allemagne (a).

1527.

(a) Steph. Bronderick, *Procancellarii Hungar. clades in campo Mohacz ap. Scardium*, 2, 218. P. Barre, *Hist. d'Allemagne*, tom. 8, part. 1, p. 198.

1527.
 Progrès de
 la réforma-
 tion.

25 Juin.
 1526.

Les dissensions qui divisoient le Pape & l'Empereur, furent extrêmement favorables aux progrès du Luthéranisme. Charles, irrité des procédés de Clément, & uniquement occupé à se défendre contre la ligue que ce Pape avoit formée, n'avoit ni la volonté ni le loisir de prendre des mesures pour étouffer les nouvelles opinions qui s'accréditoient en Allemagne. Dans une diete de l'Empire tenu à Spire, on examina l'état actuel de la religion; tout ce que l'Empereur y exigea des Princes, fut d'attendre avec patience & sans encourager les novateurs, la convocation du concile général qu'il avoit demandé au Pape. Les membres de la diete convinrent que la convocation d'un concile étoit le parti le plus convenable & le plus régulier qu'on pût prendre pour parvenir à la réforme des abus de l'Eglise : mais ils soutenoient qu'un concile national tenu en Allemagne, feroit plus d'effet que le concile général proposé par l'Empereur. Quant à l'avis qu'il leur donnoit de ne point favoriser les novateurs, ils en firent si peu de

de cas , que même pendant la durée de la diete de Spire , les théologiens qui avoient suivi l'Electeur de Saxe & le Landgrave de Hesse - Cassel , prêchoient publiquement & administroient les sacrements suivant les rits de la religion réformée. L'exemple même de l'Empereur enhardit les Allemands à traiter avec peu de respect l'autorité des Papes. Dans la chaleur de son ressentiment contre Clément , il publia une longue réponse au bref plein de fiel que le Pape avoit composé pour faire l'apologie de sa conduite. L'Empereur commençoit son manifeste par une énumération détaillée de différents traits d'ingratitude , d'ambition & de mauvaise foi de ce Pontife ; il les peignoit des couleurs les plus fortes & les plus chargées , & il finissoit par appeller de son autorité à un concile général. Il écrivit en même-temps au college des Cardinaux , pour se plaindre de l'injustice & de la partialité de Clément , & pour les ex-

(a) Sleid. 103.
Tome IV.

1527.

horter , au cas que le Pape refusât ou différât la convocation d'un concile , à montrer l'intérêt qu'ils prenoient à la paix de l'Eglise Chrétienne , si honteusement abandonnée de son premier Pasteur , en convoquant eux-mêmes le concile en leur nom (a). On répandit avec soin dans toute l'Allemagne le manifeste de l'Empereur qui , pour la violence & l'amertume du style , ne le cédoit pas aux écrits de Luther même ; il fut avidement lu par les personnes de tout rang ; & l'impression qu'il fit , détruisit aisément l'effet des protestations que Charles avoit faites auparavant contre la nouvelle doctrine.

(a) Goldast. *Polit. imper.* p. 984.

Fin du Livre IV.



L'HISTOIRE

D U R E G N E

DE L'EMPEREUR CHARLES - QUINT.



L I V R E V.

LES détails de la maniere inhumaine dont le Pape avoit été traité, remplirent toute l'Europe d'étonnement & d'horreur. L'audace inouïe d'un Empereur chrétien, à qui sa dignité même imposoit le devoir de protéger & de défendre le saint Siege, & qui, portant des mains violentes sur celui qui représentoit J. C, sur

1527.
Indignation
générale de
l'Europe
contre
l'Empereur.
11 Juillet.

1527.

la terre, retenoit sa personne sacrée dans une captivité rigoureuse, parut généralement un acte d'impiété qui méritoit la vengeance la plus éclatante, & qui sollicitoit la prompte réunion de tous les fideles enfants de l'Eglise contre le coupable. François & Henri, allarmés des progrès que l'Empereur faisoit en Italie, s'étoient déjà étroitement liés avant la prise de Rome; & pour mettre un frein à l'ambition de l'Empereur, ils étoient convenus de faire une puissante diversion dans les Pays-Bas. Les différents motifs qui les avoient déterminés d'abord, n'avoient fait que se fortifier depuis; il s'y joignit encore le dessein de délivrer le Pape des mains de l'Empereur, acte de politique qui favorisoit leurs intérêts en faisant honneur à leur piété. Mais pour parvenir à leur but, il falloit abandonner les projets formés sur les Pays-Bas, & aller porter le théâtre de la guerre dans le sein de l'Italie; car ce n'étoit que par les opérations les plus vigoureuses qu'ils pouvoient se promettre avec certitude de délivrer Rome, & de mettre Clément en liber-

té. François commençoit à comprendre que l'esprit de raffinement qu'il avoit porté dans ses vues politiques sur l'Italie, l'avoit entraîné trop loin; & que pour s'être trop relâché, il avoit laissé prendre à Charles des avantages qu'il lui eût été facile de prévenir : il voulut se hâter de réparer par une activité plus conforme à son caractère, une faute qu'il n'avoit pas eu souvent à se reprocher. Henri pensoit qu'il étoit temps de se joindre au Roi de France, pour empêcher l'Empereur de devenir le maître absolu de l'Italie, & d'acquérir par là une supériorité de puissance qui l'eût mis en état de donner ensuite des loix à tous les autres Princes de l'Europe. Wolsey, dont François avoit eu soin d'entretenir l'amitié par des caresses & des présents, moyens infailible de se l'attacher, ne négligea rien de ce qui pouvoit animer son maître contre l'Empereur. Outre ces considérations publiques, Henri étoit encore excité par un motif particulier; c'étoit à-peu-près vers ce temps qu'il formoit le grand projet de son divorce avec Catherine d'Ar-

1527.

ragon; il favoit qu'il auroit besoin de l'autorité du Pape; & il étoit jaloux d'acquérir des droits à sa reconnoissance, en paroissant le principal instrument de sa liberté.

Ligue formée contre lui.

Avec ces dispositions de la part des deux Rois, la négociation ne fut pas longue. Wolsey avoit reçu de son maître des pouvoirs sans bornes. François traita en personne avec lui à Amiens, où le Cardinal se rendit, & où il fut reçu avec une magnificence royale. Le mariage du Duc d'Orléans avec la Princesse Marie, fut l'article fondamental de cette ligue; il fut arrêté que l'Italie feroit le théâtre de la guerre: on régla les forces de l'armée qu'on mettroit en campagne, & la quantité de troupes & d'argent que fourniroit chaque Prince; & si l'Empereur n'acceptoit pas les propositions qu'on devoit lui faire au nom des deux Rois, ils s'engageoient à lui déclarer sur le champ la guerre, & à commencer aussi-tôt les hostilités. Henri, toujours impétueux dans ses résolutions, s'engagea avec tant de zèle & d'ardeur dans cette nouvelle alliance, que pour donner à François

18 Août.

la plus grande preuve de son amitié & de son estime, il renonça formellement à toutes les prétentions anciennes des Rois d'Angleterre sur la Couronne de France ; prétentions qui avoient fait si long-temps l'orgueil & la ruine de sa nation ; & il accepta par forme d'indemnité une pension de cinquante mille écus qui lui seroit payée annuellement à lui & à ses successeurs (a).

Cependant le Pape , se trouvant hors d'état de satisfaire aux conditions de la capitulation , restoit toujours prisonnier sous la garde sévère d'Alarçon. Les Florentins n'eurent pas plutôt appris le désastre de Rome , qu'ils coururent aux armes en tumulte , chassèrent le Cardinal de Cortone qui gouvernoit leur ville au nom du Pape , mutilèrent les armoiries des Médicis , mirent en pièces les statues de Léon & de Clément , se déclarèrent un Etat libre , & rétablirent leur ancienne forme de gou-

Les Florentins recouvrent leur liberté.

(a) Herbert , 85 , &c. *Rym. fader.* 14 , 203.

1527.

vernement populaire. Les Vénitiens ; voulant aussi profiter des malheurs du Pape , leur allié , se saisirent de Ravenne & d'autres places qui appartenoint à l'Etat ecclésiastique, sous prétexte de les garder en dépôt. Les Ducs d'Urbin & de Ferrare prirent aussi leur part des dépouilles de cet infortuné Pontife , qu'ils croyoient perdu sans ressource (a).

Inaction des
troupes Im-
périales.

Lannoy , d'un autre côté , cherchoit à retirer quelques avantages solides de cet événement imprévu , dont le succès & l'éclat avoient donné tant de supériorité aux armes de son maître. Dans ce dessein , il marche à Rome avec Moncade & le Marquis du Guast , à la tête de toutes les troupes qu'ils peuvent rassembler dans le Royaume de Naples. L'arrivée de ce renfort fut un surcroît de calamité pour les malheureux habitants de Rome : les nouveaux venus , jaloux du riche butin qu'avoient fait leurs compagnons , imiterent leur licence , & dévorèrent avec avidité les miséra-

(a) Guich. l. 18 , 453.

ples restes qui avoient échappé à la rapacité des Espagnols & des Allemands.

Il n'y avoit point alors en Italie d'armée capable de tenir tête aux Impériaux ; & pour réduire Boulogne & les autres villes de l'Etat ecclésiastique , il ne falloit que se présenter devant leurs murailles. Mais les soldats accoutumés depuis si longtemps sous Bourbon à secouer toute discipline , & ayant goûté la douceur de vivre à discrétion dans une grande ville , sans reconnoître presque l'autorité d'un maître , étoient devenus si ennemis de la subordination militaire & du service , qu'ils refuserent de sortir de Rome , avant qu'on leur eût payé les arrérages de leur solde ; condition qu'ils savoient bien qu'on ne pouvoit pas leur accorder. Ils déclarerent de plus qu'ils n'obéiroient qu'au Prince d'Orange , que l'armée avoit choisi pour Général. Lannoy , voyant qu'il n'y avoit pas de sûreté pour lui à rester plus long-temps au milieu d'une armée sans subordination , qui méprisoit sa dignité & haïssoit sa personne , retourna à Naples ,

1527.

où le suivirent bientôt par les mêmes raisons de prudence, le Marquis du Guast & Moncade. Le Prince d'Orange qui n'avoit que le titre de Général, & qui ne tenoit son autorité que de la bonne volonté d'une soldatesque que le succès & la licence avoient rendue insolente, étoit obligé de respecter leurs fantaisies, beaucoup plus qu'ils ne respectoient ses ordres. Ainsi l'Empereur, loin de recueillir aucun des avantages qu'il pouvoit se promettre de la réduction de Rome, eut la mortification de voir l'armée la plus formidable qu'il eût jamais mise sur pied, rester dans un état d'inaction dont il fut impossible de la tirer (a).

L'armée
Françoise
entre en
Italie.

Le Roi de France & les Vénitiens eurent tout le loisir de former de nouveaux projets, & de prendre de nouveaux engagements pour délivrer le Pape & défendre les droits de l'Italie. La nouvelle République de Florence eut l'imprudence de se joindre à eux; & Lautrec, aux talents

(a) Guich. l. 18, 454.

duquel les Italiens rendoient plus de justice que François, fut nommé Généralissime de la ligue. Il n'accepta cet office qu'avec la plus grande répugnance, craignant de s'exposer une seconde fois aux embarras & aux disgraces que pourroit lui attirer la négligence du Roi, ou la malice de ses favoris. Les meilleures troupes de France marcherent sous ses ordres; & le Roi d'Angleterre, avant d'avoir encore déclaré la guerre à l'Empereur, avança une somme considérable pour subvenir aux fraix de l'expédition. Les premières opérations de Lautrec furent conduites avec prudence, avec vigueur & avec succès. Secondé d'André Doria, le plus grand homme de mer de ce siècle, il se rendit maître de Gênes, & rétablit dans cette République la faction des Frégoses & la domination Françoisise. Il obligea Alexandrie de se rendre après quelques jours de siège, & soumit tout le pays qui est en-deçà du Tésin. Il prit d'assaut Pavie qui avoit si long-temps tenu contre les armes de son maître, & la laissa piller avec toute la cruauté qu'inspiroit natu-

rellement aux troupes Françoises, le souvenir du fatal désastre qu'elles avoient essuyé devant les murs de cette ville. S'il eût continué de tourner ses efforts contre le Milanès, Antoine de Leve qui le défendoit avec un petit corps de troupes qu'il ne conservoit & n'entretenoit qu'à force d'adresse & d'industrie, eût bientôt été forcé de céder; mais Lautrec n'osa pas achever une conquête qui lui eût fait tant l'honneur, & dont la ligue eût retiré de si grands avantages. François savoit que ses alliés étoient bien moins jaloux de le voir étendre ses possessions dans l'Italie, que d'affoiblir le pouvoir de l'Empereur; & il craignit que si une fois Sforce venoit à être rétabli dans Milan, ils ne secondassent que très-faiblement l'invasion qu'il méditoit de faire dans le Royaume de Naples: en conséquence, Lautrec eut ordre de ne pas pousser trop loin ses conquêtes dans la Lombardie. Heureusement les importunités du Pape qui le sollicitoit d'aller à son secours, & celles des Florentins qui le prioient de les protéger, furent si pressantes, qu'el-

les lui fournirent un prétexte honnête de marcher en-avant , sans avoir égard aux instances des Vénitiens & de Sforce , qui insistoient pour aller mettre le siege devant Milan (a).

Tandis que Lautrec avançoit lentement vers Rome , l'Empereur eut le temps de délibérer sur ce qu'il devoit faire de la personne du Pape , toujours prisonnier au château St. Ange. Malgré le voile spécieux de la religion dont Charles s'efforça toujours de couvrir ses démarches , il prouva en plusieurs occasions qu'il étoit peu touché des considérations religieuses ; dans celle-ci , en particulier , il avoit souvent marqué le desir de faire transporter le Pape en Espagne , afin de satisfaire l'orgueil de son ambition par le spectacle des deux plus illustres personnages de l'Europe , successivement prisonniers à sa cour. Mais la crainte d'offenser encore davantage toutes les Puissances de la Chrétienté , & de se rendre odieux à ses sujets mêmes , le

1527.

L'Empereur met le Pape en liberté.

(a) Guich. l. 18 , 461. Du Bellay , 107 a &c. Mauroc , *hist. Venet.* l. 3 , 238.

1527.

22 Février.

forca de sacrifier la vanité à la prudence (a). Les progrès des confédérés le mettoient dans la nécessité de rendre promptement la liberté au Pape , ou de le faire conduire dans quelque retraite plus sûre que le château St. Ange. Parmi les différentes raisons qui lui firent préférer le premier parti , la plus forte étoit le défaut d'argent , & il en avoit un besoin pressant pour recrûter son armée , & pour payer les arrérages immenses qu'il lui devoit. Il avoit assemblé les Etats de Castille à Valladolid , vers le commencement de l'année , pour leur exposer l'état de ses affaires ; il leur représenta la nécessité de faire de grands préparatifs pour résister à tous ses ennemis que la jalousie de ses succès alloit réunir contre lui , & il demanda dans les termes les plus pressants des subsides considérables. Mais les Etats refuserent de charger d'un nouveau fardeau la nation déjà épuisée par des dons extraordinaires ,

(a) Guich. l. 18 , 457.

& persisterent dans leur refus (a), malgré tous les efforts qu'il fit pour séduire ou pour intimider les membres de l'assemblée. Il ne lui restoit donc plus d'autre ressource que d'extorquer de Clément, par forme de rançon, une somme suffisante pour acquitter ce qu'il devoit à ses troupes, à qui il eût été fort inutile de proposer de sortir de Rome, avant de les avoir payées.

Le Pape, de son côté, ne restoit pas dans l'inaction, & il intriguoit avec assez de bonheur pour hâter sa délivrance. Il vint à bout par ses flatteries & les démonstrations d'une confiance sans réserve, de désarmer le ressentiment de Colonne; & il fut intéresser la vanité de ce Cardinal, jaloux de montrer à l'Europe qu'après avoir eu le pouvoir d'humilier le Pape, il avoit encore celui de le rétablir dans sa dignité. Il gagna aussi Moron par des distinctions & des promesses; cet homme, par une de ces révolutions bisarres assez ordinaires

(a) Sandov. 1, p. 814.

1527.

dans la vie, & qui fait bien connoître son caractère, avoit repris toute l'autorité & tout le crédit qu'il avoit eu sur les Impériaux. L'adresse & l'ascendant de Colonne & de Moron, applanirent aisément toutes les difficultés que purent élever les Ambassadeurs de l'Empereur, & terminerent bientôt le traité de la délivrance de Clément, à des conditions dures à la vérité, mais aussi raisonnables qu'il pouvoit l'attendre dans la situation où il se trouvoit. Il fut obligé d'avancer argent comptant une somme de cent mille écus, pour payer l'armée; de s'engager à en payer autant dans quinze jours, & cent cinquante mille autres au bout de trois mois. On lui fit promettre de ne prendre aucune part à la guerre qui se faisoit contre l'Empereur, soit en Lombardie, soit dans le Royaume de Naples; il accorda à Charles une croisade, & le dixieme des revenus ecclésiastiques de l'Espagne; & non-seulement il donna des ôtages pour répondre de l'exécution de ces articles, il fut encore obligé, pour plus grande sûreté, de mettre l'Em-

pereur en possession de plusieurs villes (a).

1527.

Lorsque le Pape eut levé la première somme en vendant les dignités & les bénéfices ecclésiastiques, & en employant d'autres expédients aussi peu canoniques, on fixa un jour pour le mettre en liberté. Mais Clément, impatient de se voir libre après les ennuis d'une prison de six mois, & agité par les soupçons & la défiance naturelle aux malheureux, craignoit tant que les Impériaux ne missent de nouveaux obstacles à sa délivrance, qu'il se déguisa la nuit précédente en habit de marchand, profita du relâchement qu'Alarçon avoit mis dans sa vigilance depuis la conclusion du traité, & s'évada sans être reconnu. Il arriva devant le point du jour, sans suite & avec un seul de ses officiers à Orvieto, d'où il écrivit aussitôt une lettre de remercement à Lautrec, comme au principal instrument de sa liberté (b).

(a) Guich. l. 18, 467.

(b) Guich. l. 18, 467, &c. Jov. *vita* Colon. 169. Mauroc. *hist. Venet.* l. 3, 252.

1527.

Proposition
de l'Empe-
reur à Fran-
çois & à
Henri.

Pendant ces négociations, les Ambassadeurs de France & d'Angleterre s'étoient rendus en Espagne, en conséquence du traité que Wolsey avoit conclu avec François. L'Empereur, qui ne vouloit pas attirer sur lui les forces réunies de ces deux Monarques, ne parut pas éloigné de se relâcher en quelque chose de la rigueur du traité de Madrid, sur lequel il s'étoit jusques-là montré inflexible. Il offrit d'accepter les deux millions d'écus que François avoit proposés en équivalent du Duché de Bourgogne, & de mettre ses enfants en liberté, à condition qu'il rappelleroit son armée d'Italie, & lui rendroit Gênes avec les autres conquêtes qu'il avoit faites dans ce pays. A l'égard de Sforce, il persistoit toujours à demander qu'on décidât de son sort, en nommant des juges pour lui faire son procès. Ces propositions furent faites à Henri, qui les fit passer au Roi de France son allié, qu'elles intéressoient de plus près, pour avoir sa réponse. Si François eût été disposé de bonne foi à conclure la paix, & à mettre de l'uniformité dans sa

conduite , il n'auroit pas hésité à accepter sur le champ ces propositions , qui différoient très-peu des offres qu'il avoit faites lui-même auparavant (a). Mais ses vues étoient bien changées. L'alliance de Henri, les progrès de Lautrec en Italie , & la supériorité de son armée sur celle de l'Empereur , ne lui permettoient pas de douter des succès de son entreprise sur Naples. Plein de ces hautes espérances, il ne fut pas embarrassé de trouver des prétextes pour refuser , ou pour éluder les propositions de l'Empereur , sous une apparence de pitié en faveur de Sforce , dont les intérêts n'avoient pas paru l'occuper jusqu'alors. Il demanda de nouveau que ce Prince infortuné fût entièrement & sans aucune condition , rétabli dans la pleine possession de ses Etats ; & sous prétexte qu'il y auroit de l'imprudence à se reposer absolument sur la bonne foi de l'Empereur , François exigeoit qu'on lui rendît ses enfants avant que ses troupes quittas-

(a) *Recueil des Traités* , 2 , 249.

1527.

fent l'Italie, & rendissent Gênes. Des demandes si peu raisonnables & l'air de reproche qui les accompagnoit, irritèrent Charles à un tel point, qu'il eut de la peine à retenir son emportement; il se repentit d'avoir montré une modération qui faisoit si peu d'effet sur l'esprit de ses ennemis, & déclara qu'il ne se départiroit pas du plus petit article des conditions qu'il venoit d'offrir. Il est inconcevable que Henri ait voulu prêter son nom à des propositions si étranges; on étoit pourtant venu à bout de l'y déterminer; & sur la déclaration de l'Empereur, les Ambassadeurs de France & d'Angleterre demanderent & obtinrent leur audience de congé (a).

22 Janvier.

Ils déclarerent la guerre à l'Empereur,

Le lendemain, deux hérauts qui avoient accompagné à dessein les Ambassadeurs, & qui jusques-là avoient caché leur caractère, parurent à la Cour de l'Empereur avec les attributs de leur office; & dès qu'ils furent introduits, ils lui déclarerent la

(a) Rym. 14, 200. Herbert, 85. Guich. l. 18, 471.

guerre au nom de leurs maîtres dans toutes les formes accoutumées. Charles les reçut l'un & l'autre avec la dignité qui convenoit à son rang ; mais il répondit à chacun en particulier avec un ton qui exprimoit la différence des sentiments qu'il avoit pour les deux Souverains. Il accepta le défi du Monarque Anglois avec une fermeté tempérée de quelques marques d'égard & de respect. Sa réponse au Roi de France étoit pleine de cette amertume d'expression que devoit lui inspirer une rivalité personnelle, irritée encore par le souvenir de plusieurs outrages réciproques. Il chargea le héraut François d'avertir son maître qu'il ne le regarderoit plus désormais que comme un vil infraçteur de la foi publique, étranger aux sentiments d'honneur & de probité qui distinguent un Gentilhomme. François, trop fier pour souffrir patiemment une imputation si insultante, s'avisa d'un expédient singulier pour soutenir son caractère & venger son honneur. Il renvoya sur le champ son héraut avec un cartel en règle, par lequel il donnoit à

François
défie Char-
les en com-
bat singu-
lier.

1528.

l'Empereur un démenti formel, le défioit en combat singulier, le sommoit de fixer le temps & le lieu du rendez-vous, & lui donnoit le choix des armes. Charles, aussi vif & aussi brave que son rival, accepta le défi sans balancer; mais après divers messages de part & d'autre pour régler toutes les circonstances du combat, messages toujours accompagnés de reproches mutuels, qui dégénérèrent presque en injures, le projet de ce duel, qui convenoit en effet beaucoup mieux à des héros de roman qu'aux deux plus grands Monarques du siècle, fut entièrement oublié (a).

Cet exemple accré-
dite l'usage
du duel.

L'exemple que venoient de donner deux si grands Rois, attira l'attention générale; il eut tant d'autorité sur les esprits, qu'il produisit une révolution sensible dans les mœurs de toute l'Europe. J'ai déjà dit que les duels avoient été permis long-temps par les loix de toutes les nations Européennes, qu'ils faisoient partie de

(a) *Recueil des traités*, 2. *Mém. de du Bellay*, 103, &c. *Sandov. hist.* 1, 837.

leur jurisprudence , & qu'ils étoient autorisés par le magistrat en plusieurs occasions , comme le moyen le plus sûr de décider des questions , tant civiles que criminelles. Mais comme ces combats singuliers étoient regardés comme des appels solennels faits à la justice & à la toute-puissance de l'Etre suprême , la loi ne les autorisoit que dans les causes publiques , & fixoit des formes juridiques pour y procéder. Les hommes accoutumés à voir employer cette méthode de juger par les cours de justice , ne tarderent pas à l'employer aussi dans leurs querelles particulières & personnelles , & ce second pas ne fut pas éloigné du premier. Dès-lors les duels , qui d'abord ne pouvoient avoir lieu que par l'ordonnance du magistrat civil , s'engagerent bientôt sans l'intervention de ce magistrat , & s'étendirent à plusieurs cas que la loi n'avoit pas marqués. Ce qui venoit de se passer entre Charles & François , accrédita singulièrement cette pratique. Au premier affront , à la moindre insulte qui touchoit l'honneur , un Gentilhomme se croyoit

1528.

en droit de tirer l'épée, & d'appeller son adverfaire en duel pour lui faire raison. Une pareille opinion, introduite parmi des peuples qui joignoient le courage & la fierté à des mœurs grossières & féroces, chez qui les insultes étoient fréquentes & le ressentiment actif, ne pouvoit manquer de produire les effets les plus funestes : le plus beau sang de l'Europe fut versé dans les duels ; mille vies utiles furent sacrifiées ; & il y eut des temps où ces querelles d'honneur furent plus destructives que les guerres nationales. Tel est d'ailleurs l'empire de la mode, que ni la terreur des loix pénales, ni le respect pour la religion n'ont pu entièrement abolir une coutume inconnue aux anciens, & contraire à tous les principes de la droite raison. Il faut pourtant avouer aussi que nous devons en partie à cet usage absurde la politesse & la douceur remarquable des mœurs modernes, ces égards attentifs qu'un homme a pour un autre, & qui rendent aujourd'hui le commerce de la société beaucoup plus agréable & bien plus décent qu'il
ne

ne l'a jamais été chez les nations de l'antiquité les mieux civilisées.

Tandis que les deux Monarques paroïssent si jaloux de terminer leur querelle par un combat singulier, Lautrec continuoît en Italie ses opérations, qui promettoient d'être beaucoup plus décisives. Son armée qui s'étoit grossie, & qui étoit alors de trente-cinq mille hommes, marchoit à grandes journées vers Naples. La terreur qu'inspira son approche, jointe aux représentations & aux instances du Prince d'Orange, déterminâ à la fin, mais après beaucoup de résistance, les troupes impériales à sortir de Rome, qu'elles opprimoient depuis dix mois entiers. Mais de cette armée florissante qui étoit entrée dans cette ville, à peine en restoit-il la moitié; l'autre détruite par la peste, ou par les maladies qui étoient le fruit d'une longue inaction, de l'intempérance & de la débauche, fut la victime de ses propres crimes (a). Lautrec fit les plus grands efforts pour

1528.

Les Impériaux sortent de Rome.

(a) Guich. l. 18, 478.

1528.

attaquer les Impériaux dans leur retraite , vers le territoire de Naples ; dans ce moment , un seul succès auroit terminé la guerre ; mais la prudence de leurs chefs déconcerta toutes ses mesures , & ils arriverent enfin à Naples sans beaucoup de perte. Le peuple de ce Royaume , qui avoit toujours été la proie du plus actif & du plus fort , impatient de secouer le joug Espagnol , reçut les François à bras ouverts , par-tout où ils voulurent se montrer & s'établir ; à la réserve de Gaëte & de Naples , à peine resta-t-il aux Impériaux quelque place importantes. Ils dûrent la conservation de Gaëte à la force naturelle de ses fortifications , & celle de Naples à la présence de l'armée impériale. Lautrec cependant se présenta sous les murs de Naples ; mais voyant qu'il ne pouvoit espérer de réduire par la force une ville défendue par tant de troupes , il fut obligé de la bloquer , méthode plus lente , mais moins dangereuse ; & après avoir pris les mesures qui lui parurent les plus certaines , il assura avec confiance à son maître que la famine obligeroit

Février.

Les François bloquent Naples.

bientôt les assiégés de capituler. Cette espérance se fortifia encore par le mauvais succès d'une tentative vigoureuse que les ennemis venoient de faire pour se rendre maîtres de la mer. Les galeres d'André Doria, commandées par son neveu Philippin, gardoient l'entrée du port. Montade qui avoit succédé à Lannoy en qualité de vice-Roi, arma un nombre de galeres supérieur à celles de Doria; & s'embarquant lui-même avec le Marquis du Guast & l'élite des officiers & des soldats Espagnols, il attaqua Doria avant la jonction des flottes Françoisse & Vénitienne. Mais Doria, par sa supériorité dans l'art des manœuvres, triompha aisément & de la valeur & du nombre des Espagnols. Le vice-Roi fut tué, & la plus grande partie de sa flotte détruite: plusieurs officiers de distinction ayant été faits prisonniers, Philippin les fit embarquer sur les galeres qu'il avoit prises, & les envoya à son oncle, comme des trophées de sa victoire (a).

Malgré cet avantage, qui flattoit.

(a) Guich. l. 19, 487. P. Heuter. l. 10, c. 2, p. 231.

1528.

Circonstances qui retardent les progrès du siège.

Lautrec d'un succès prochain, plusieurs circonstances se réunirent pour traverser ses vues, & tromper ses espérances. Quoique Clément eût reconnu mille fois qu'il devoit à François sa liberté, & qu'il se fût plaint souvent de la maniere cruelle dont l'Empereur l'avoit traité, il ne régloit plus sa conduite sur sa reconnoissance; & ce qui est plus extraordinaire, il ne songeoit plus à se venger de l'Empereur. Ses malheurs passés l'avoient rendu plus circonspect que jamais; il repassa dans sa mémoire toutes les fautes qu'il avoit faites, & ses réflexions ne firent qu'augmenter l'irrésolution naturelle de son caractère. Tandis qu'il amusoit François par des promesses, il négocioit en secret avec Charles; jaloux de rendre à sa famille l'autorité qu'elle exerçoit auparavant à Florence, il sentoît qu'il ne pouvoit attendre ce service de François, qui avoit formé une alliance des plus étroites avec la nouvelle république; il penchoit donc beaucoup plus du côté de son ennemi, que du côté de son bienfaiteur, & il ne seconda en rien les

opérations de Lautrec. Les Vénitiens de leur côté voyoient avec jalousie les progrès de l'armée Françoisse : occupés uniquement à reprendre pour eux-mêmes quelques villes maritimes du Royaume de Naples, ils ne prenoient aucun intérêt à la réduction de Naples, d'où dépendoit le succès de la cause commune (a).

Le Roi d'Angleterre ne put exécuter le projet qu'il avoit formé d'embarrasser l'Empereur en l'attaquant dans les Pays-Bas. Il avoit trouvé dans ses sujets la plus grande aversion pour une guerre inutile, qui ne tendoit qu'à ruiner le commerce de la nation; afin d'appaîser leurs clameurs, & de prévenir une révolte prête à éclater, il fut même forcé de conclure une treve de huit mois avec la Gouvernante des Pays-Bas (b). François lui-même, par une suite de cette inattention inexcusable, qui lui avoit déjà été si souvent fatale, négligea de faire passer à Lautrec les

(a) Guich. l. 19, 491.

(b) Herbert, 60. Rymer, 14, 258.

1528.

Révolte
d'André
Doria qui
prend le
parti de
l'Empereur
contre la
France.

fonds nécessaires (a) pour l'entretien de son armée.

Ces événements imprévus retardoient les progrès des François & décourageoient à la fois les soldats & le Général, lorsque la révolte inattendue d'André Doria vint achever de renverser toutes leurs espérances. Ce brave Officier, citoyen d'une république, & élevé dès son enfance dans le service maritime, avoit conservé l'esprit d'indépendance naturel à un républicain, avec toute la franchise & la simplicité de mœurs qui distinguent les gens de mer. Incapable de se plier à l'esprit d'intrigue & de flatterie, nécessaire pour réussir dans les Cours, & ayant d'ailleurs le sentiment de son mérite & de son prix, il disoit en toute occasion son avis avec liberté, & faisoit sans ménagement ses plaintes & ses remontrances sur ce qui le blessait. Les Ministres François, peu accoutumés à ces libertés, résolurent de perdre un homme qui les traitoit avec si peu

(a) Guich. l. 18, 478.

d'égards ; & quoique François sentît toute la valeur des services de Doria , & qu'il eût une haute idée de son caractère , les courtisans , en le représentant sans cesse comme un homme hautain , intraitable , & plus occupé de son propre agrandissement que des intérêts de la France , vinrent à bout de détruire insensiblement son crédit , & de jeter dans l'esprit du Roi des soupçons & de la défiance. Bientôt Doria eut à souffrir beaucoup d'affronts & d'injustices ; ses appointements n'étoient pas régulièrement payés ; ses avis même sur les affaires maritimes , furent souvent dédaignés ; on fit une tentative pour enlever à son neveu les prisonniers qu'il avoit faits dans le combat naval de Naples : tous ces procédés l'avoient déjà rempli de ressentiment , lorsqu'une nouvelle injure faite à sa patrie acheva de lasser sa patience. Les François commençoient à fortifier Savone , & à nettoyer son port ; & en y transportant quelques branches de commerce dont Gênes étoit en possession , ils montrèrent assez que leur intention étoit de faire de cette

ville , qui depuis long-temps étoit l'objet de la jalousie & de la haine des Génois , la rivale de leur commerce & de leur opulence. Doria , animé d'un zele patriotique pour l'honneur & pour l'intérêt de son pays , s'en plaignit avec beaucoup de hauteur , & alla même jusqu'à menacer , si l'on n'abandonnoit aussi-tôt ce projet. Cette démarche hardie , exagérée par la haine des courtisans , & présentée dans le jour le plus odieux , irrita si fort François , qu'il donna ordre à Barbésieux , Amiral du Levant , de faire voiles vers Gênes avec la flotte François , pour arrêter Doria & s'emparer de ses galeres. Il eût fallu le plus profond secret pour assurer l'exécution de cet ordre imprudent ; mais on prit si peu de soin de le cacher , que Doria en fut instruit de bonne heure , & eut tout le temps de se retirer avec ses galeres dans un lieu sûr. Du Guast , son prisonnier , qui , depuis long-temps , observoit les progrès de son mécontentement & cherchoit à l'accroître , qui l'avoit souvent sollicité d'entrer au service de l'Empereur en lui promettant les

plus grands avantages, n'eut garde de laisser échapper une si belle occasion. Lorsqu'il vit que le ressentiment & l'indignation de Doria étoient à leur comble, il profita de ce moment, & le détermina à envoyer un de ses officiers à la Cour de l'Empereur pour faire de sa part des ouvertures & des propositions. La négociation ne fut pas longue : Charles sentit toute l'importance d'une telle acquisition, & consentit à toutes ses demandes. Doria renvoya aussi-tôt à François sa commission & le collier de Saint Michel ; & arborant le pavillon de l'Empereur, il fit voiles avec toutes ses galeres vers Naples, non pour bloquer le port de cette malheureuse ville, comme il s'y étoit engagé, mais pour la secourir & la délivrer.

1528.

Son arrivée r'ouvrit la communication de la mer, & ramena l'abondance dans Naples, qui se trouvoit alors réduite à la plus grande disette. Les François qui n'étoient plus les maîtres de la mer, ne tarderent pas à manquer de vivres, & se trouverent réduits aux plus facheuses extrêmités.

Situation déplorable de l'armée Française devant Naples.

Le Prince d'Orange qui avoit succédé au vice-Roi, dans le commandement de l'armée Impériale, se montra, par sa bonne conduite, digne de cet honneur, que sa bonne fortune & la mort de ses Généraux lui avoient procuré deux fois. Chéri des troupes, qui se souvenoient des succès qu'ils avoient eus sous son commandement & qui lui obéissoient avec le plus grand zele, il ne laissoit échapper aucune occasion de harasser l'ennemi, & ne cessoit de le harceler & de l'affoiblir par des allarmes & des sorties continuelles (a). Pour comble d'infortunes, les maladies si communes dans ce pays pendant les chaleurs de l'été, commencerent à se répandre parmi les François. Les prisonniers avoient apporté la peste de Rome à Naples; elle fit tant de ravages dans leur camp, qu'il n'y eut bientôt qu'un très-petit nombre de soldats & d'officiers qui échapperent

(a) Jov. *hist. l. 36*, p. 31, &c. Sigonii, *vita Doria*, p. 1139. Du Bellay, 124, &c.

à la contagion. De toute l'armée, il ne restoit pas quatre mille hommes en état de faire le service (a), nombre qui suffisoit à peine pour défendre le camp, où bientôt assiégés à leur tour, les François éprouverent tous les maux dont les Impériaux venoient d'être délivrés. Lautrec, après avoir lutté long-temps contre tant d'obstacles & de calamités, qui abattoient son ame en même-temps que la peste dévoroit ses entrailles, mourut en déplorant la négligence de son Souverain & l'infidélité de ses alliés, dont tant de braves gens étoient les victimes (b). Sa mort & la maladie des autres Officiers généraux firent tomber le commandement au Marquis de Saluces. Cet officier qui n'avoit pas des talents propres à soutenir un si grand fardeau, se retira en désordre à Aversa, traînant après lui des troupes découragées & réduites à un très-petit nombre. La ville fut

15 Août.

Leve le siege.

(a) Du Bellay, 117, &c.

(b) P. Heuter. *rerum Austr. l. 10, c. 2, 231.*

1528.

bientôt investie par le Prince d'Orange, & Saluces se vit dans la nécessité de consentir à rester prisonnier de guerre, à perdre tout son bagage, & à laisser conduire, sous la garde d'un détachement, ses troupes désarmées & sans drapeaux, jusqu'aux frontieres de France. Cette honteuse capitulation sauva les malheureux débris de l'armée Françoisë, & l'Empereur, par sa fermeté & par la bonne conduite de ses Généraux, reprit sa supériorité en Italie (a).

Gênes recouvre sa liberté.

La perte de Gênes suivit de près la ruine de l'armée Françoisë devant Naples. La premiere ambition de Doria avoit toujours été de délivrer sa patrie de toute domination étrangere; c'étoit-là le principal motif qui l'avoit engagé à quitter le service de France pour passer à celui de l'Empereur. Jamais il n'avoit eu une occasion plus favorable d'exécuter cette noble entreprise. La ville de Gênes, affligée de la peste, étoit presque aban-

(a) Du Bellay, 117, &c. Jovii, *hist.* l. 25, 26.

donnée de ses habitants : la garnison Françoisse étoit mal payée & réduite à une poignée de soldats , sans qu'on songeât à y faire passer des recrues : les émissaires de Doria virent que ceux des citoyens qui y restoit , également fatigués de la domination Françoisse & de la domination Espagnole , dont ils avoient alternativement éprouvé la rigueur , étoient prêts à le recevoir comme leur libérateur , & à seconder toutes ses mesures. Doria , assuré que tout favorisoit son dessein , fit voiles le long de la riviere de Gênes ; à son approche les galeres Françoises se retirèrent ; & un petit détachement qu'il mit à terre , surprit pendant la nuit une des portes de la ville. Trivulce , Gouverneur François , s'enferma dans la citadelle avec sa foible garnison , & Doria prit possession de la ville sans livrer de combat & sans verser de sang. Trivulce , à qui les vivres manquaient , fut bientôt obligé de capituler ; & les Génois , voulant abolir l'odieux monument de leur servitude , coururent en tumulte à la citadelle , & la rasèrent jusqu'aux fondements.

 1528.

 12 Septem-
bre.

1528.

Conduite
défintéref-
fée de Do-
ria.

Doria, qui venoit de délivrer fi heureusement son pays de l'oppression, pouvoit sans obstacle s'emparer du pouvoir absolu. La réputation qu'il s'étoit acquise par ses exploits, le succès de cette dernière entreprise, l'attachement qu'avoient pour lui ses amis, la reconnoissance dont ses compatriotes étoient pénétrés, l'appui de l'Empereur, tout conspiroit à lui applanir le chemin de la souveraineté; tout l'invitoit à s'en emparer. Mais par une grandeur d'ame dont il est peu d'exemples, il sacrifia toute idée de s'agrandir à la vertueuse satisfaction d'établir la liberté dans sa patrie, objet le plus noble que l'ambition puisse se proposer. Ayant assemblé le peuple dans la cour qui étoit devant son palais, il déclara que le plaisir qu'il ressentoit de voir ses compatriotes libres encore une fois, étoit pour lui la récompense la plus douce de tous ses services; que le nom de citoyen avoit pour lui plus de charmes que celui de Souverain; qu'il ne vouloit ni autorité ni prééminence sur ses égaux, & qu'il les laissoit entièrement les maîtres d'éta-

blir la forme de gouvernement qu'ils jugeroient à propos de choisir. Le peuple l'écoutoit en versant des larmes d'admiration & de joie. On choisit douze personnes pour former le plan de la nouvelle République. L'exemple de Doria inspira à ses concitoyens le même enthousiasme de générosité & de vertu ; les malheureuses factions qui avoient si long-temps déchiré & ruiné cet Etat , parurent entièrement oubliées , & l'on prit toutes les précautions que dicta la prudence , pour les empêcher de renaître ; on établit enfin , avec un applaudissement universel , la même forme de gouvernement qui a subsisté à Gênes depuis ce temps-là jusqu'à nos jours , presque sans aucune altération. Doria vécut jusqu'à un âge fort avancé , chéri , respecté & honoré de ses compatriotes ; jamais sa modération ne se démentit ; & sans s'arroger aucun droit au-dessus des autres citoyens , il conserva le plus grand ascendant dans tous les conseils d'une République qui devoit son existence à sa générosité. L'autorité dont il jouissoit , étoit sans

1528.

doute plus flatteuse & plus satisfaisante que celle qu'il auroit empruntée du titre de Souverain : son Empire fondé sur la reconnoissance, étoit soutenu par l'amour & le respect qu'inspire la vertu, & non par la crainte qu'excite le pouvoir. Sa mémoire est encore révérée des Génois ; dans tous leurs monuments publics, comme dans tous les ouvrages de leurs historiens, son nom paroît toujours décoré des plus honorables des titres, de ceux de PERE DE SA PATRIE, & de RESTAURATEUR DE SA LIBERTÉ (a).

1529.

Opérations
dans le Mi-
lanès.

François, jaloux de rétablir la réputation de ses armes, flétrie par tant de revers, fit de nouveaux efforts dans le Milanès. Mais le Comte de Saint-Pol, officier téméraire & sans expérience, à qui il donna le commandement de son armée, n'étoit pas un émule à opposer à Antoine de Leve, le plus habile des Généraux de

(a) Guich. l. 19, 498. Sizon. *vita Doria*, p. 1146. Jov. *hist.* l. 26, p. 36, &c.

l'Empereur. Celui-ci profondément instruit dans l'art de la guerre, fut repousser avec une poignée de soldats, & rendre inutiles les attaques assez vives, mais mal concertées des François; & malgré ses infirmités qui l'obligeoient à se faire constamment porter dans une litiere, il les surpassa toujours dans l'occasion en activité & en prudence. Par une marche imprévue, il surprit, battit, prit le Comte de Saint-Pol, & détruisit l'armée François dans le Milanès, aussi complètement que le Prince d'Orange avoit détruit celle qui assiégeoit Naples (a).

Malgré la vigueur avec laquelle on continuoit la guerre, chaque parti laissoit voir le plus grand desir de la paix, & l'on ne cessoit de négocier pour y parvenir. Le Roi de France découragé & presque entièrement épuisé par tant d'entreprises malheureuses, n'espéroit plus de se procurer par la

1529.

Négocia-
tions entre
Charles &
François.

(a) Guich. l. 19, 320. P. Heuter. *rerum Austr.* l. 10, c. 3, p. 233. Du Bellay, 121.

1529.

force de ses armes , l'élargissement de ses enfants , & il étoit réduit à proposer des dédommagements pour l'obtenir. Le Pape comptoit regagner par un traité ce qu'il avoit perdu dans la guerre. Charles , malgré tous ses succès , ne manquoit pas non plus de raisons pour souhaiter un accommodement. Soliman , après avoir ravagé la Hongrie , étoit près de fondre sur l'Autriche avec toutes les forces de l'Orient. La réformation gaignoit tous les jours du terrain en Allemagne , & les Princes qui la favorisoient avoient formé une confédération qui allarmoît l'Empereur pour la tranquillité de l'Empire. Les Espagnols murmuroient d'une guerre dont ils portoient presque seuls tout le poids ; & la modicité des revenus de Charles ne pouvoient suffire à la multiplicité & à l'étendue de ses opérations. Tous les succès qu'il avoit eus jusqu'alors , il les devoit principalement à son bonheur & à l'habileté de ses Généraux , & il ne pouvoit pas se flatter que des troupes qui manquoient de tout , eussent toujours l'avantage sur des ennemis qui

étoient encore en état de renouvel-
ler leurs attaques. Cependant toutes
les Puissances étoient également em-
barassées pour cacher ou pour dis-
simuler leurs véritables sentimens.
L'Empereur, afin qu'on ne le soup-
onnât pas d'être hors d'état de con-
tinuer la guerre, exigeoit des con-
ditions dures & d'un ton de conqué-
rant. Le Pape ne voulant pas perdre
ses alliés actuels avant d'avoir fait
quelqu'accommodement avec Char-
les, continuoit de leur faire mille pro-
testations de fidélité, & négocioit se-
crettement avec l'Empereur. Fran-
çois, dans la crainte que ses alliés
ne le prévinssent, & ne fissent avec
l'Empereur leur traité particulier,
eut recours à plusieurs artifices peu
honorables, afin de détourner leur
attention des mesures qu'il prenoit
pour concilier ses différends avec son
rival.

Dans cette situation des affaires,
tandis que tous les partis desiroient
la paix, & n'osoient pourtant se hâ-
ter de faire les avances nécessaires
pour l'obtenir, deux femmes entre-
prirent de remplir les vœux de toute

1529.

l'Europe, & de lui procurer ce bien tant désiré. Marguerite d'Autriche, douairière de Savoie & tante de l'Empereur, & Louise, mère de François, convinrent d'une entrevue à Cambray; s'étant logées dans deux maisons contiguës, auxquelles on ouvrit une communication, elles s'y abouchèrent sans cérémonial ni formalités, & y tinrent seules des conférences journalières, où personne n'étoit admis. Comme elles étoient toutes deux très-versées dans les affaires, parfaitement instruites des secrets de leurs cours respectives, & qu'elles avoient l'une pour l'autre une confiance sans réserve, elles firent bientôt des progrès rapides vers un accommodement définitif; tous les Ambassadeurs des alliés attendirent avec la plus grande inquiétude que ces deux Princesses eussent prononcé sur le destin de l'Europe (a).

20. Juin.

Traité particulier entre le Pape & Charles.

Mais quelque diligence qu'elles pussent faire pour accélérer la conclusion

(a) P. Heuter. *Rer. Austr. l.* 10, c. 3, p. 133. Du Bellay, 122.

d'une paix générale, le Pape eut encore le secret & l'adresse de prévenir ses alliés, & de conclure à Barcelone son traité particulier. L'Empereur, impatient de visiter l'Italie en allant en Allemagne, voulut rétablir la tranquillité dans la première de ces contrées, avant que de travailler à appaiser les troubles dont la seconde étoit remplie ; il crut donc nécessaire de s'assurer du moins, avec quelque Puissance d'Italie, une alliance sur laquelle il pût compter. Celle du Pape, qui ne cessoit de le solliciter, lui parut préférable à toutes les autres. Charles desiroit vivement une occasion de réparer, en quelque sorte, les insultes qu'il avoit faites au caractère sacré du Chef de l'Eglise, & de lui faire oublier le passé par quelques services présents ; en conséquence, il traita Clément, après toutes ses infortunes, beaucoup plus favorablement que ce Pape n'eût pu l'attendre d'une longue suite de succès. Entr'autres articles, l'Empereur s'engagea à lui rendre tous les territoires qui appartenoient à l'Etat ecclésiastique ; à rétablir dans Flo-

1529.

rence la domination des Médicis; à marier sa fille naturelle à Alexandre, chef de cette famille; à laisser le Pape l'arbitre absolu de la destinée de Sforce & de la Souveraineté du Milanès. En retour de ces importantes concessions, Clément donna à l'Empereur l'investiture du Royaume de Naples, sans se réserver d'autre tribut que le présent d'une haquenée blanche, en reconnoissance de sa suzeraineté; il donna de plus une absolution générale à tous ceux qui avoient eu part à l'assaut & au pillage de Rome; il permit à Charles & à son frere Ferdinand de lever dans leurs Etats un quart des revenus ecclésiastiques (a).

5 Août.
Paix de
Cambray
entre Char-
les & Fran-
çois.

La nouvelle de ce traité accéléra les négociations de Cambray, & déterminâ Marguerite & Louise à conclure sur le champ. Le traité de Madrid servit de base à celui qu'elles firent, & dont l'objet fut d'adoucir la rigueur des conditions du premier. Les articles principaux furent, que

(a) Guich. L. 18, 522.

l'Empereur ne demanderoit pas, pour le présent, la restitution de la Bourgogne, se réservant cependant de faire valoir dans toute leur force, ses droits & ses prétentions à ce Duché; que François payeroit deux millions d'écus pour la rançon de ses fils; & qu'avant leur élargissement, il rendroit toutes les villes qu'il tenoit encore dans le Milanès; qu'il céderoit la Souveraineté de la Flandre & de l'Artois; qu'il renonceroit à toutes ses prétentions sur Naples, Milan, Gênes, & sur toutes les autres villes situées au-delà des Alpes; qu'aussi-tôt après le traité, il épouseroit, comme il en avoit déjà été convenu, Eléonore, sœur de l'Empereur (a).

1529.

Ce fut ainsi que François, par l'excèsive impatience qu'il avoit de revoir ses enfants en liberté, sacrifia tout ce qui l'avoit d'abord porté à prendre les armes & à continuer les hostilités pendant neuf années con-

Avantageu-
se pour
l'Empe-
reur.

(a) P. Heuter. *rer. Austr.* l. 10, c. 3, p. 234. Sandov. 2, 28.

1529.

secutives ; ce qui faisoit une guerre d'une longueur presque inconnue à l'Europe , avant que l'établissement des troupes réglées & l'imposition des taxes extraordinaires fussent devenus universels. Par ce traité , l'Empereur devint le seul arbitre du sort de l'Italie ; il affranchit ses domaines des Pays-Bas d'une marque honteuse de servitude ; & après avoir vaincu son rival les armes à la main , il lui imposa en maître les conditions de la paix. La guerre devoit naturellement finir ainsi , à en juger par la conduite différente que les deux Rois avoient tenue dans leurs opérations. Charles , par caractère , autant que par la nécessité de sa situation , combinait tous ses plans avec la plus grande prudence , & les suivoit avec fermeté : toujours attentif à observer les circonstances & les événements , il ne laissoit échapper aucune des occasions qui pouvoient lui procurer quelque avantage. François , plus entreprenant que constant dans ses projets , s'engageoit avec ardeur dans de grandes entreprises , & se refroidissoit dans l'exécution : distrait par
ses

ses plaisirs, ou trompé par ses courtisans, il perdoit souvent les occasions les plus favorables. Les qualités opposées des Généraux qu'employèrent les deux Rois, n'influèrent pas moins sur les succès de la guerre, que la différence du caractère de leurs maîtres. On vit toujours dans les Généraux de l'Empereur la valeur tempérée par la prudence; un esprit fertile en ressources & éclairé par l'expérience; une grande sagacité à pénétrer les vues de l'ennemi; une grande habileté à conduire leurs propres desseins, tous les talents enfin, qui forment les grands capitaines, & qui assurent la victoire. Les Généraux François manquèrent de toutes ces qualités, & avoient la plupart les défauts contraires; si l'on excepte Lautrec, qui fut toujours malheureux, il n'y en eut pas un seul qui pût se vanter d'égaliser le mérite de Pescaire, de Leve, de du Guesst, du Prince d'Orange, & des autres chefs que Charles opposa aux François. Bourbon, Moron & Doria, qui, par leurs grands talents & par leur conduite, eussent pu balancer la su-

1529.

périorité que les Impériaux avoient acquise , furent perdus pour la France par la régligence du Roi , ou par la méchanceté & l'injustice de ses courtisans ; & l'on a dû remarquer que les plus grands coups qui furent portés à la France pendant toute la durée de la guerre , furent dirigés par le ressentiment & le désespoir de ces trois hommes , qui s'étoient vus forcés d'abandonner son service ,

Déshonorable pour François.

Les rigoureuses conditions que François fut obligé de subir , ne furent pas ce qu'il y eut de plus mortifiant pour lui dans le traité de Cambray. Il perdit encore sa réputation & la confiance de toute l'Europe , en sacrifiant ses alliés à son rival. Comme il ne vouloit pas entrer dans tous les détails nécessaires pour concilier leurs intérêts , & qu'il craignoit peut-être d'être obligé d'acheter , par de plus grands sacrifices de sa part , ce qu'il auroit réclamé pour eux , il les abandonna tous également , & laissa , sans aucune stipulation , à la merci de l'Empereur , les Vénitiens , les Florentins , le Duc de Ferrare , & quelques Barons Napolitains qui s'étoient

joints à son armée. Aussi se récrièrent-ils contre la lâcheté & la perfidie de ce procédé ; & François en fut si confus lui-même , que ne pouvant se résoudre à entendre de la bouche de leurs Ambassadeurs , les justes reproches qu'il méritoit, il laissa passer quelque temps sans vouloir leur donner audience. Charles au contraire avoit eu la plus grande attention à ménager les intérêts de tous ceux qui s'étoient attachés à son parti : il avoit assuré jusqu'aux droits de quelques-uns de ses sujets Flamands , qui avoient des biens ou des prétentions en France ; il avoit fait insérer un article qui obligeoit François à réhabiliter la famille & la mémoire du Connétable de Bourbon , & à rendre à ses héritiers les terres qui avoient été confisquées ; par un autre article , il avoit stipulé une indemnité pour les Gentilshommes François qui avoient suivi Bourbon dans son exil (a). Cette conduite , louable par elle-même , & que le contraste de celle de

(a) Guich. l. 19 , p. 525. P. Heuter. rer. Austr. l. 10 , c. 4 , p. 235.

1529.

Henri as-
quiesce au
traité.

François relevoit d'une maniere encore plus frappante , procura à Charles autant d'estime que le succès de ses armes lui avoit acquis de gloire.

François ne traita pas le Roi d'Angleterre avec la même indifférence que ses autres alliés. Il ne faisoit pas un pas dans la négociation de Cambray sans en faire part à son allié ; & heureusement pour lui , Henri se trouvoit alors dans une situation qui ne lui laissoit d'autre parti à prendre que d'approuver sans réserve toutes les démarches du Roi de France , & d'y concourir avec lui. Le Roi d'Angleterre sollicitoit depuis quelque temps le Pape pour obtenir la permission de répudier sa femme , Catherine d'Arragon. Plusieurs motifs lui faisoient desirer ce divorce : d'abord Catherine étoit la veuve de son frere , & comme il y avoit certains temps de l'année où les idées religieuses faisoient une plus vive impression sur son esprit , il avoit des scrupules sur la légitimité de son mariage ; il y avoit déjà long-temps qu'il n'aimoit plus la Reine, qui étoit beaucoup plus âgée que lui , & qui avoit

perdu tous les agréments de sa jeunesse ; il avoit d'ailleurs un desir extrême d'avoir des enfants mâles. Wolsey , qui ne cherchoit qu'à fortifier la méfintelligence de son maître avec l'Empereur, neveu de Catherine, employoit tout son art pour nourrir les scrupules de Henri , & l'encourager dans le projet de son divorce. Enfin , un dernier motif , peut-être plus puissant que tous les autres ensemble , étoit la passion violente que Henri avoit conçue pour la célèbre Anne de Boulen , jeune Dame d'une grande beauté & d'un mérite plus éclatant encore : ce Prince voyant qu'il ne pouvoit obtenir ses faveurs qu'en lui donnant sa main , se déterminà à l'élever au trône. Les Papes avoient souvent usé de leur autorité pour permettre des divorces sur des raisons moins spécieuses que celles que Henri alléguoit en faveur du sien. Lorsque la première proposition en fut faite à Clément , il étoit dans la prison du château Saint-Ange ; & comme il n'espéroit alors sa liberté que du Roi d'Angleterre & du Roi de France , ses

alliés , il témoigna la plus grande inclination à favoriser le divorce du premier ; mais dès qu'il se vit libre , il laissa voir des sentiments tout opposés. Charles , qui épousoit le parti de sa tante avec un zele animé par le ressentiment , intimida le Pontife par des menaces qui allarmerent vivement son ame craintive , & le flatta d'un autre côté par les promesses qu'il lui fit à l'avantage de sa famille ; promesses qu'il réalisa en effet quelque temps après. Ces considérations firent oublier à Clément toutes les obligations qu'il avoit à Henri , & son zele pour les intérêts de l'Empereur alla jusqu'à exposer l'intérêt de la Religion Romaine en risquant de détacher pour jamais l'Angleterre de la dépendance du saint Siege. Après avoir amusé Henri pendant deux années entieres par toutes les subtilités & toutes les chicanes que la Cour de Rome fait employer avec tant d'adresse , pour prolonger ou faire échouer une affaire ; après avoir déployé toutes les ressources de sa politique équivoque & artificieuse , dont les histo-

riens Anglois qui ont traité ce sujet, ont eu bien de la peine à suivre & à démêler les détours, il finit par retirer les pouvoirs donnés aux juges qu'il avoit commis pour juger cette question; il évoqua la cause à Rome, & ne laissa plus au Roi d'autre espérance d'obtenir un divorce que de la décision du Pape lui-même. Comme Clément étoit alors étroitement lié avec l'Empereur, qui avoit acheté son amitié par des sacrifices sans bornes, Henri désespéra d'obtenir d'autre jugement que celui que l'Empereur prononceroit par la bouche du Pape. Cependant l'intérêt de son honneur & celui de ses passions, ne lui permettoient pas de renoncer à son projet; il résolut d'employer d'autres voies, & de réussir à quelque prix que ce fût. Il avoit donc besoin, pour balancer le pouvoir de l'Empereur, de s'assurer l'amitié de François : dans cette vue, loin de lui faire aucuns reproches sur ce qu'il avoit abandonné ses alliés dans le traité de Cambray, il lui fit présent d'une somme considérable, qu'il lui offrit comme une con-

1529.

12 Août.

L'Empe-
reur visite
l'Italie.

tribution fraternelle pour payer la rançon de ses enfants (a).

Cependant l'Empereur aborda en Italie suivi d'un cortège nombreux de Noblesse Espagnole & d'un corps considérable de troupes; il avoit laissé le gouvernement de l'Espagne, pendant le temps de son absence, à l'Impératrice Isabelle. Le long séjour qu'il avoit fait dans le Royaume, l'avoit mis à portée de connoître à fond le caractère des Espagnols, & il avoit appris à les gouverner par des maximes assorties à leur génie. Il fut même en quelques occasions prendre des manières populaires, qui flattoient singulièrement la nation. Quelques jours avant qu'il s'embarquât pour l'Italie, il donna un exemple frappant des soins qu'il prenoit de lui plaire. Il falloit faire son entrée publique dans la ville de Barcelone, & les habitants étoient embarrassés de savoir s'ils le recevroient sous le titre d'Empereur ou de Comte de Barcelone. Charles donna sur le champ la préférence au dernier, déclarant qu'il se tenoit plus

(a) Herbert. du Bellay, p. 122.

honoré de ce titre ancien, que de la Couronne impériale. Enchantés de cette préférence qui les flattoit infiniment, les habitants le reçurent avec des acclamations de joie, & les Etats de la Province prêterent serment d'obéissance à son fils Philippe, en qualité d'héritier du Comte de Barcelonne. Tous les Royaumes d'Espagne avoient déjà prêté le même serment, avec la même satisfaction.

L'Empereur parut en Italie avec toute la pompe & tout l'appareil d'un conquérant; les Ambassadeurs de tous les Princes & de tous les Etats de ce pays, suivoient sa cour, & attendoient leur sort de sa décision. A Gênes, où il débarqua d'abord, il fut reçu avec les transports que devoit inspirer le protecteur de la liberté. Après avoir honoré Doria de plusieurs marques de distinction, & gratifié la République de nouveaux privilèges, il s'avança vers Bologne, lieu fixé pour son entrevue avec le Pape. Dans son entrée publique en cette ville, il affecta de joindre toute la magnificence & la majesté d'un Empereur, à l'humilité d'un enfant

5 Novem-
bre.

1529.

soumis de l'Eglise ; & à la tête de vingt mille soldats qui le mettoient en état de donner des loix à toute l'Italie , il baïsa à genoux les pieds de ce même Pape, qui , quelques mois auparavant , étoit son prisonnier. Les Italiens qui avoient tout souffert de la licence & de la férocité de ses troupes , s'étoient accoutumés à se former dans leur imagination , un portrait de l'Empereur , assez ressemblant à l'idée qu'ils avoient des Souverains barbares des Goths ou des Huns , qui n'avoient pas fait plus de mal que lui à leur pays. Ils furent très-surpris de voir un Prince aimable & plein de grace , affable & prévenant dans ses manieres , régulier dans sa conduite & dans ses mœurs , & donnant l'exemple d'une attention scrupuleuse à remplir tous les devoirs de la Religion (a). Ils furent encore plus étonnés quand ils le virent concilier les intérêts de tous les Princes & de tous les Etats qui dépendoient alors entièrement de lui ,

(a) Sandov. 2 , p. 50, 53 , &c.

avec une modération & une équité à laquelle ils étoient bien loin de s'attendre.

1529.

Sa modération & ses motifs.

Lorsque Charles partit d'Espagne, il ne songeoit guere à donner des preuves si extraordinaires de désintéressement. Il paroît même qu'il étoit décidé à tirer le plus d'avantages qu'il pourroit de la supériorité qu'il avoit acquise en Italie; mais différentes circonstances lui firent sentir la nécessité de changer de plan. Les progrès du Sultan, qui de la Hongrie avoit pénétré dans l'Autriche, & mis le siege devant Vienne avec une armée de cent cinquante mille hommes, le pressoient de rassembler toutes ses forces pour résister à ce torrent. Quoique la valeur des Allemands, la conduite prudente de Ferdinand, & la trahison du Visir eussent bientôt obligé Soliman d'abandonner son entreprise avec non moins de honte que de désavantage, la présence de l'Empereur n'en étoit pas moins nécessaire (a) en Allemagne, pour y arrêter le

13 Septembre.

16 Octobre.

(a) Sleid. 421. Guich. l. 20, 550.

1529.

cours & les progrès sensibles des troubles qu'avoient excités les disputes de religion. Les Florentins, loin de consentir au rétablissement des Médicis, article auquel l'Empereur s'étoit engagé par le traité de Barcelone, se préparoient à défendre leur liberté par la voie des armes. Les grands préparatifs qu'il avoit faits pour son voyage, l'avoient engagé dans des dépenses extraordinaires; & dans cette occasion comme dans plusieurs autres, la multiplicité de ses affaires & l'extrême médiocrité de ses revenus, l'obligeoient à resserrer les plans trop vastes de son ambition, & à sacrifier des avantages certains & présents, pour prévenir des dangers plus éloignés, mais inévitables. Tous ces motifs réunis firent sentir à Charles la nécessité de prendre un air de modération & de désintéressement, & il joua son rôle avec beaucoup de naturel. Il permit à Sforce de venir le voir à sa cour; & au pardon de toutes les offenses qu'il en avoit reçues, il joignit l'investiture du Duché de Milan, & lui donna encore en mariage la fille du Roi de Dane-

marck, sa niece. Il consentit à ce que le Duc de Ferrare prît possession de tous ses domaines, & termina tous les différends qui restoient à vuider entre ce Duc & le Pape, avec une impartialité qui ne plut pas beaucoup au dernier. Il en vint aussi à un accommodement définitif avec les Vénitiens, sous la condition assez juste qu'ils lui rendroient tout ce qu'ils avoient usurpé, pendant la dernière guerre, soit dans le Royaume de Naples, soit dans le territoire du Pape. En dédommagement de tant de concessions, il exigea des sommes considérables de chacune des Puissances avec lesquelles il traita. Ces sommes lui furent payées sans délais, & lui fournirent le moyen de continuer son voyage en Allemagne, avec la magnificence qui convenoit à son rang (a).

Tous ces traités qui rendoient la paix & la tranquillité à l'Italie, après une guerre si longue dont le poids s'étoit particulièrement fait sentir à ce pays, furent publiés à Bologne

1529.

1530.

Il rétablit
l'autorité
des Médicis dans
Florence,

(a) Sandov. 2, 55, &c.

1530.

avec la plus grande solemnité, le premier jour de l'année 1530, au milieu des acclamations unanimes des peuples. On combla d'éloges l'Empereur, & l'on fit honneur à sa modération & à sa générosité, de l'avantage de jouir enfin de la paix qu'on desiroit depuis si long-temps. Les Florentins furent les seuls qui ne partagerent point la joie universelle; animés d'un zele pour leur liberté, plus louable que prudent, ils prirent la résolution de s'opposer au rétablissement des Médicis. L'armée Impériale étoit déjà entrée dans leur territoire, & formoit le siege de leur capitale : abandonné de tous leurs alliés, & sans espoir d'aucun secours, ils se défendirent plusieurs mois avec une valeur opiniâtre & digne d'un meilleur succès; & lorsqu'ils se rendirent, ils obtinrent encore une capitulation qui leur laissoit l'espérance de sauver quelques restes de leur liberté. Mais l'Empereur ne songeant qu'à favoriser le Pape, frustra leur attente, abolit l'ancienne forme de leur gouvernement, & remit dans les mains d'Alexandre Médicis le mê-

me pouvoir absolu que sa famille avoit jusqu'alors exercé dans cet Etat.

1530.

Philibert de Châlons, Prince d'Orange, Général de l'Empereur, fut tué pendant le siège : ses biens & ses titres passèrent à sa sœur Claude de Châlons qui étoit mariée à René, Comte de Nassau, & qui par ses enfants, transmit le titre de Prince d'Orange à cette famille qui l'a rendu depuis si illustre (a).

Après la publication de la paix à Bologne, & la cérémonie du couronnement de Charles, comme Roi de Lombardie & Empereur des Romains, cérémonie que le Pape fit avec les formalités accoutumées, ce Prince, que rien ne retenoit plus en Italie (b), se disposa à prendre le chemin de l'Allemagne. Sa présence y devenoit de jour en jour plus nécessaires : les catholiques & les partisans des nouvelles opinions, le prés-

Etat des affaires civiles & de la religion en Allemagne.

22 & 24 Février.

(a) Guich. l. 20, p. 541, &c. P. Heuter. rer. Austr. l. 10, c. 4, p. 246.

(b) H. Cornel. Agrippa, de duplici Connotatione Car. V, ap. Scard. 2, 266.

1530.

soient de s'y rendre avec une égale importunité. L'absence de l'Empereur, ses contestations avec le Pape, les soins qu'exigeoit la guerre de France, avoient donné aux réformateurs un long intervalle de tranquillité pendant lequel leurs doctrines avoient fait des progrès sensibles. La plupart des Princes qui avoient embrassé les opinions de Luther, ne s'étoient pas contentés d'établir dans leurs territoires la nouvelle forme de culte, ils avoient encore entièrement aboli les rites de l'Eglise Romaine. Plusieurs des villes libres avoient suivi leur exemple : la moitié du Corps Germanique avoit presque entièrement abandonné le saint Siege ; & dans les pays même qui n'avoient pas encore secoué le joug du Pape , sa puissance étoit considérablement affoiblie par l'exemple des Etats voisins , ou par les progrès cachés de la nouvelle doctrine qui en minoit sourdement les fondements. Quelque satisfaction que l'Empereur eût pu ressentir des événements qui tendoient à mortifier ou à embarrasser le Pape, dans le temps de sa rupture déclarée avec le saint

Siege , il ne pouvoit se dissimuler alors que les troubles dont la religion avoit rempli l'Allemagne , pouvoient à la fin devenir très-funestes à l'autorité impériale. La foiblesse de ses prédécesseurs avoit encouragé les grands vassaux de l'Empire à étendre leur pouvoir aux dépens des droits & des prérogatives du Souverain ; de sorte que dans tout le cours d'une guerre qui demandoit les plus grands efforts, Charles n'avoit tiré presque aucun secours effectif de l'Allemagne , & n'avoit guere trouvé d'autres avantages , dans sa dignité d'Empereur , que des titres fastueux & vains & des prétentions surannées. Il sentit vivement que s'il ne recouvroit une partie des prérogatives que ses prédécesseurs avoient laissé perdre , & s'il n'avoit que le titre de Chef de l'Empire , sans en avoir l'autorité , cette grande dignité l'embarrasseroit plus dans ses projets ambitieux , qu'elle ne lui serviroit. Pour parvenir à cet objet , rien ne lui parut plus essentiel que d'étouffer promptement des opinions qui pouvoient former entre les Princes de l'Empire une ligue redou-

1530.

table , dont les liens feroient plus forts & plus facrés que tous ceux de la République. Rien auffi ne lui parut plus propre à le conduire au but qu'il fe propofoit , que de faire fervir à l'agrandiffement de fon autorité civile , un zele conftant pour la religion établie , dont il étoit le protecteur naturel.

Diete de
l'Empire à
Spire.

15 Mars
1529.

Dans cette idée , dès qu'il avoit vu jour à traiter d'un accommodement avec le Pape , il avoit convoqué à Spire une diete de l'Empire , dont l'objet fut de délibérer fur l'état actuel de la religion. Le décret de la diete qui s'y étoit tenue en 1526 , établiffoit à-peu-après la tolérance des opinions de Luther , & avoit par-là choqué le refte de la Chrétienté. Il falloît pourtant beaucoup d'art & une conduite bien délicate , pour procéder à une décifion plus rigoureuſe contre les novateurs. Les efprits , qui avoient été tenus dans une agitation perpétuelle par une difpute qui duroit douze années fans interruption & fans qu'aucun des deux partis fe fût refroidi , fe trouvoient alors portés au plus haut degré de fermenta-

tion. On étoit accoutumé aux innovations , & on avoit vu les plus hardies entreprises couronnées par le succès. En abolissant l'ancien culte , les peuples y avoient substitué des formes de culte nouveau ; & leur haine pour le culte qu'ils avoient abandonné , se fortifioit encore par l'attachement qu'ils avoient adopté. Luther n'étoit pas d'un caractère à se rebuter par la longueur ou l'opiniâtreté de la résistance , ou à s'endormir sur des succès ; & il continuoit ses attaques avec la même vigueur qu'il avoit montrée dès le commencement. Ses disciples , dont plusieurs avoient autant de zèle , & quelques-uns même plus de lumières que leur maître , n'étoient pas moins en état de soutenir la dispute avec courage & avec habileté. Plusieurs laïques , quelques Princes même , en vivant au milieu de ces disputes éternelles , s'étoient accoutumés à discuter les arguments des deux partis , qui s'en rapportoient tour-à-tour à leur décision ; ils s'instruisirent à fond de toutes les questions qui étoient agitées , & se mirent en état de les soutenir eux-mê-

1530.

mes avec honneur, & de manier avec succès les armes scholastiques employées dans ces guerres de théologie. Il étoit évident que dans ces circonstances une décision trop rigoureuse de la diete auroit sur le champ produit une confusion générale, & auroit pu allumer une guerre de religion en Allemagne. Dans cette crainte, tout ce que l'Archiduc & les autres députés de l'Empereur demandèrent à la diete, fut donc d'enjoindre aux Etats de l'Empire, qui avoient jusqu'alors obéi au décret de la diete de Worms, lancé contre Luther en 1524, de continuer à s'y conformer, & de défendre aux autres Etats de faire à l'avenir aucune innovation dans la religion, & sur-tout d'abolir la Messe, avant la convocation d'un concile général. Après bien des débats, ce décret passa à la pluralité des voix (a).

Protestation des
sectateurs
de Luther
contre le
décret.

19 Avril.

L'Electeur de Saxe, le Marquis de Brandebourg, le Landgrave de Hesse, les Ducs de Lunebourg, le Prince

(a) Sleid. *hist.* 117.

d'Anhalt avec les Députés des (a) quatorze ville libres ou impériales, firent contre ce décret une protestation solennelle, par laquelle ils le déclaroient injuste & impie. De-là vint le nom de Protestants, nom qui est devenu mieux connu, & bien plus honorable depuis qu'il a été donné indistinctement à toutes les sectes qui se sont séparées de l'Eglise de Rome. Les Protestants n'en resterent pas là; ils envoyèrent des Ambassadeurs en Italie pour faire leurs plaintes à l'Empereur, qui les reçut de la maniere la plus propre à les décourager (b). Charles étoit alors étroitement lié avec le Pape, & ne songeoit qu'à l'attacher inviolablement à ses intérêts. Pendant le long séjour qu'ils firent tous les deux à Bologne, ils eurent ensemble plusieurs conférences

(a) Ces quatorze villes étoient Strasbourg, Nuremberg, Ulm, Constance, Reutlingen, Windsheim, Meinungen, Landaut, Kempten, Hailbron, Isne, Weissembourg, Nordlingen & St. Gal.

(b) Sleid. *hist.* 119. F. Paolo, *hist.* p. 45. Seckend. 2, p. 117.

1530.

Délibération du Pape & de l'Empereur.

sur les moyens les plus efficaces d'extirper les hérésies qui avoient germé en Allemagne. On fait que tous les Papes ont constamment redouté & éloigné, autant qu'il étoit en eux, la convocation des conciles généraux : le timide Clément, qui les redoutoit encore plus qu'aucun autre Pape, ne pouvoit sans frémir, écouter la proposition d'en assembler un. Il n'est point de raisons qu'il n'employât pour dissuader l'Empereur de ce projet. Il lui peignit les conciles généraux, comme des assemblées de factieux intraitables, remplis de présomption, redoutables par leur union à l'autorité des Princes, & trop lents dans leurs opérations, pour remédier aux maux qui demandoient un prompt secours. L'expérience, lui disoit-il, nous a appris à tous deux, que la tolérance & la douceur, loin d'adoucir l'esprit des novateurs, n'a fait que les enhardir : il en concluoit qu'il falloit recourir aux voies de rigueur qu'exigeoit le danger pressant de la religion ; qu'il falloit exécuter la sentence d'excommunication lancée par Léon X, & le décret de la diète de

Worms, & que c'étoit à l'Empereur d'employer toute sa puissance, pour réduire des rebelles qui ne respectoient plus ni l'autorité ecclésiastique, ni l'autorité civile. Charles, qui avoit d'autres vues que le Pape, & qui voyoit de plus en plus combien le mal étoit profondément enraciné, songeoit au contraire à ramener les Protestants par des moyens moins violents, & regardoit la convocation du concile, comme un expédient propre à conduire à ce but. Il promit cependant au Pape, que si les voies de douceur étoient sans effet, il déploieroit toute la rigueur de son autorité pour réduire ces ennemis obstinés de la foi catholique (a).

Tels furent les sentiments dans lesquels l'Empereur partit d'Italie pour l'Allemagne, ayant déjà indiqué à Ausbourg la diète de l'Empire. Dans sa route, il fut à portée d'observer quelles étoient les dispositions des

1530.

L'Empereur assiste à la diète d'Ausbourg.

22 Mars
1530.

(a) F. Paolo, 47. Seck. l. 25, 142. *hist. de la Confess d'Ausbourg*, par D. Chrysæus, 4^e. Anvers, 1572, p. 6.

1530.

15 Juin.

Allemands sur les points contestés. Il trouva par-tout les esprits si aigris & si échauffés, qu'il resta convaincu qu'il ne falloit parler de rigueur & d'autorité qu'après avoir tenté tous les autres moyens, & lorsque le mal seroit désespéré. Il fit son entrée publique dans Ausbourg avec une pompe extraordinaire, & il y trouva une assemblée qui, par l'éclat & le nombre de ses membres, répondoit à l'importance des affaires qu'on devoit traiter dans la diete, & qui étoit digne de faire honneur à l'entrée d'un Empereur, revenant après une longue absence, comblé de bonheur & de gloire. On eût dit que sa présence avoit communiqué à tous les partis un esprit tout nouveau de modération & d'inclination à la paix. L'Electeur de Saxe ne voulut pas permettre à Luther de l'accompagner à la diete, dans la crainte d'offenser l'Empereur en exposant à ses yeux un homme excommunié par le Pape & l'auteur des dissensions qui occasionnoient alors tant de troubles. Tous les Princes Protestants, à la priere de l'Empereur, défendirent aux théologiens
qui

qui les accompagnoient , de prêcher en public tant qu'ils résideroient à Ausbourg. Par les mêmes raisons , ils choisirent Mélancthon , celui des réformateurs qui , avec le plus de science , avoit aussi le caractère le plus doux & le plus pacifique , pour dresser leur confession de foi dans les termes les moins choquants pour les Catholiques Romains , sans pourtant trahir l'intérêt de la vérité. Mélancthon , qui n'avoit jamais trempé sa plume dans le fiel théologique , & qui sortoit rarement des bornes de la politesse , même dans ses écrits purement polémiques , se chargea de cette commission qui convenoit si bien à son caractère , & s'en acquitta avec un succès digne de sa modération. Le symbole qu'il composa , connu sous le nom de Confession d'Ausbourg , nom qu'il prit du lieu même où on le présenta , fut lu publiquement devant la diète. Des théologiens Catholiques furent nommés pour l'examiner : ils proposèrent leurs critiques , la dispute s'engagea entre eux & Mélancthon , soutenu de quelques-uns de ses partisans : mais

1530.

Confession
d'Aus-
bourg.

1530.

quoique Mélancthon adoucît quelques articles , se relâchât sur d'autres , & prît soin de donner à tous , le sens le moins choquant pour ses adversaires ; quoique l'Empereur lui-même fît tout son possible pour rapprocher les deux partis , il se trouvoit déjà tant de marques de séparation établies , tant de barrières insurmontables élevées entre les deux Eglises , qu'on désespéra dès - lors de pouvoir jamais concilier & réunir les esprits (a).

Charles voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur les théologiens , s'adressa aux Princes qui les protégeoient ; mais quelque desir que ceux-ci eussent d'accommoder les choses , & quelle que fût leur inclination à obliger l'Empereur , il ne les trouva pas plus disposés que les théologiens à renoncer à leurs opinions. Dans ce temps-là , le zele pour la religion agi-

(a) Seckend. l. 2 , 159 , &c. Abr. Sculteti , *annales evangelici ap. Herm. Von der Hard , hist. lit. reform. Lipsf. 1717 , fol. p. 159.*

toit les esprits à un degré que peuvent à peine concevoir ceux qui vivent dans notre siècle : les passions qu'excitoient la découverte de la vérité & le premier sentiment de la liberté, ont aujourd'hui presque entièrement perdu leur énergie. Le zèle étoit alors si puissant, qu'il l'emportoit même sur l'attachement aux intérêts politiques, qui est ordinairement le mobile prédominant des démarches des Princes. L'Electeur de Saxe, le Landgrave de Hesse, & les autres chefs des Protestants, quoique sollicités chacun en particulier par l'Empereur, & tentés par l'espérance & la promesse des avantages politiques qu'ils étoient les plus jaloux d'obtenir, refuserent tous avec un courage digne d'être imité, d'abandonner pour aucune acquisition terrestre, ce qu'ils croyoient être la cause de Dieu (a).

Les moyens qu'on employa pour gagner on pour désunir le parti protestant, n'ayant eu aucun succès, il

Décret rigoureux
contre les
Protestants.

(a) Sleid. 132. Scultet. *annal.* 158.

1530.

19 Novem-
bre.

ne restoit plus à l'Empereur d'autre parti à prendre, que d'exercer son pouvoir, pour défendre par quelque acte de vigueur, la doctrine & l'autorité de l'Eglise établie. Campeggio, Nonce du Pape, n'avoit cessé de représenter à l'Empereur, que la sévérité étoit la seule maniere de traiter avec des hérétiques si obstinés. La diete cédant à ses instances & à son avis, donna un décret qui condamnoit la plupart des opinions soutenues par les Protestants; défendoit à toute personne de protéger ou de tolérer ceux qui les enseigneroient; enjoignoit l'exacte observance du culte établi, & défendoit toute innovation pour l'avenir, sous des peines séveres. Tous les ordres étoient en même-temps requis de concourir de leurs biens & de leurs personnes à l'exécution de ce décret, & ceux qui refuseroient d'obéir, étoient déclarés incapables d'exercer les fonctions de juges, ou de paroître comme parties à la chambre impériale, qui étoit la Cour souveraine de l'Empire. Il fut encore arrêté par ce décret, qu'on s'adresseroit au Pape pour le

requérir de convoquer dans le délai de six mois, un concile général, dont les décisions souveraines pussent terminer toutes les disputes (a).

La rigueur de ce décret alarma les Protestants : ils le regarderent comme le prélude des plus violentes persécutions, & restèrent convaincus que l'Empereur avoit résolu leur destruction. La crainte des calamités qui menaçoient l'Eglise, accabla le foible courage de Mélancthon ; & comme si sa cause eût été déjà désespérée, il s'abandonna à la mélancolie & aux plaintes. Mais Luther, qui n'avoit cessé pendant la tenue de la diète d'affermir & d'encourager son parti par différents écrits qu'il avoit publiés, ne se laissa ni effrayer, ni déconcerter par l'approche de ce nouveau danger. Il rassura Mélancthon & ceux de ses disciples qui étoient tombés dans le même découragement ; il exhorta les Princes à ne pas abandonner des vérités qu'ils venoient de défendre

Ils forment
une ligue à
Smalkalde.

1530.

(a) Sleid. 139.

1530.

22 Décembre.

avec une fermeté si digne d'éloges (a). Ses exhortations firent sur leurs esprits une impression d'autant plus profonde, qu'ils venoient d'apprendre avec la plus grande inquiétude, la nouvelle d'une ligue qu'avoient formée des Princes Catholiques de l'Empire, pour le soutien de la Religion établie, & dans laquelle Charles étoit entré lui-même (b). Ils sentirent la nécessité de se tenir sur leurs gardes, & virent que leur sûreté, aussi-bien que le succès de leur cause, dépendoit de leur union. Pleins des allarmes que leur inspiroit la ligue Catholique, mais déterminés sur la conduite qu'ils devoient tenir, ils s'assemblerent à Smalkalde. Là, ils conclurent une ligue défensive contre tout agresseur (c), par laquelle tous les Etats protestants de l'Empire s'unissent pour ne former qu'un corps; & commençant à se concilier sous cet aspect, ils résolurent de s'adresser aux Rois

(a) Seck. 2, 180. Sleid. 140.

(b) Seck. 2, 200, 3, 2.

(c) Sleid. *hist.* 142.

de France & d'Angleterre, & d'implorer leurs secours & leur appui en faveur de leur nouvelle confédération.

Une affaire qui n'avoit aucun rapport à la Religion, leur fournit un prétexte pour rechercher l'assistance des Princes étrangers. Charles, dont l'ambition croissoit dans la même proportion que sa grandeur & sa puissance, avoit formé le projet de rendre la Couronne impériale héréditaire dans sa famille, en faisant élire son frere Ferdinand, Roi des Romains. Les circonstances étoient très-favorables à l'exécution de ce dessein : la victoire avoit suivi par-tout les armes de l'Empereur; il venoit de dicter des loix à toute l'Europe dans la dernière paix; il ne lui restoit point de rival en état de contrebalancer ou d'arrêter l'exercice de ses forces; les Electeurs étoient éblouis par l'éclat de ses succès, & l'étendue de son pouvoir leur en imposoit; ils osoient donc à peine contredire les volontés d'un Prince dont les sollicitations avoient toute l'autorité du commandement. Charles d'ailleurs ne man-

L'Empereur propose d'élire son frere Roi des Romains.

1530.

quoit pas de raisons plausibles pour appuyer sa demande ; les affaires de ses autres Royaumes l'obligeoient, disoit-il, à s'absenter souvent de l'Allemagne ; les désordres toujours croissans qu'avoient excités les disputes de Religion, & le voisinage redoutable des Turcs, qui menaçoient continuellement d'entrer dans le cœur de l'Empire avec ces armées innombrables qui ravageoient tous les lieux de leur passage, demandoient la continuelle présence d'un Prince, qui eût en même-temps assez de prudence pour appaiser les querelles théologiques, & assez de valeur & de puissance pour repousser les Ottomans. Son frere Ferdinand possédoit ces qualités dans un degré éminent ; sa longue résidence en Allemagne l'avoit mis à portée de connoître à fonds la constitution de son gouvernement & le caractère des peuples ; comme il avoit vu naître les querelles de Religion, & qu'il les avoit suivies depuis leur origine, il favoit mieux que personne quels étoient les remèdes convenables, & quelle étoit la meilleure méthode de les appliquer ;

enfin , la position de ses Etats, qui touchoient aux frontieres de l'Empire Ottoman, le rendoit le défenseur naturel de l'Allemagne contre les invasions des infideles ; & , étant Roi des Romains , son intérêt se trouveroit d'accord avec son devoir pour l'engager à s'opposer aux entreprises des Turcs.

 1530.

Toutes ces raisons firent peu d'impression sur les Protestants. Ils faisoient par expérience que rien n'avoit tant favorisé les progrès de leur doctrine , que l'interregne après la mort de Maximilien , la longue absence de Charles , & le relâchement dans l'administration du gouvernement, qui avoit résulté de ces deux incidents. Ils avoient tiré trop d'avantages de cet état d'anarchie , pour ne pas craindre la domination toujours présente d'un nouveau chef. Ils pénétrèrent toute l'étendue des projets ambitieux de Charles , & virent clairement que son but étoit de rendre la Couronne impériale héréditaire dans sa famille , & d'établir par là dans l'Empire une autorité absolue , que des Princes électifs ne pou-

Opposition
des Protec-
tants.

1531.

voient pas se promettre d'obtenir avec la même facilité. Ils résolurent donc de s'opposer de toutes leurs forces à l'élection de Ferdinand, & d'encourager leurs compatriotes par leur exemple & leurs exhortations à ne pas souffrir cette entreprise contre leurs libertés. En conséquence, l'Electeur de Saxe ne se contenta pas de refuser de se trouver à l'assemblée des Electeurs que l'Empereur convoqua à Cologne; il chargea encore son fils aîné d'y paroître à sa place, & de protester contre l'élection, comme étant faite contre toutes les formes & toutes les loix, contraire aux articles de la bulle d'or, & destructive des libertés de l'Empire. Mais les autres Electeurs que Charles avoit gagnés, quoiqu'avec beaucoup de peine, n'eurent égard ni à l'absence ni à la protestation de l'Electeur de Saxe; ils élurent Ferdinand Roi des Romains, & il fut quelques jours après couronné à Aix-la-Chapelle (a).

Ferdinand
est élu.

(a) Sleid. 142. Seck. 3, 1. P. Heuter:
rer. *Austr.* l. 10, c. 6, p. 240.

Lorsque les Protestants qui s'étoient assemblés une seconde fois à Smalkalde, reçurent la nouvelle de cette élection, avec celle de quelques procédures que la chambre impériale commençoit contre eux à l'occasion de leurs principes religieux, ils crurent qu'il étoit nécessaire de renouveler leur première confédération, & d'envoyer sur le champ des Ambassadeurs en France & en Angleterre. François avoit vu avec toute la jalousie d'un rival, la réputation que l'Empereur s'étoit acquise par la modération & le désintéressement dont il avoit fait parade, en réglant les intérêts de l'Italie. Il fut encore plus vivement affecté de la nouvelle élection du Roi des Romains, & ne put voir sans inquiétude le succès de l'Empereur dans une entreprise qui tendoit véritablement à augmenter & à perpétuer son autorité en Allemagne. Mais il sentit en même-temps que ce seroit le comble de l'imprudence, que d'engager dans une nouvelle guerre sa nation épuisée par les efforts extraordinaires qu'elle avoit faits, &

1531.

Négocia-
tions des
Protestants
avec la
France.

23 Février.

1531.

découragée par tant de mauvais succès, avant qu'elle eût eu le temps de reprendre de nouvelles forces & d'oublier ses malheurs passés. Il ne pouvoit non plus, sans être provoqué & sans avoir de prétexte, violer un traité de paix qu'il venoit de solliciter; il se fût exposé à perdre l'estime de toute l'Europe, & à être détesté comme un Prince sans honneur & sans probité. C'étoit donc un spectacle agréable pour François, que de voir des factions puissantes commencer à se former dans l'Empire. Il écouta avec le plus grand intérêt les plaintes des Princes Protestants; & sans paroître soutenir les opinions qu'ils avoient adoptées sur la religion, il résolut de fomenter en secret ces étincelles de discorde politique, qui pourroient bientôt produire un embrasement général. Dans cette vue, il envoya en Allemagne Guillaume du Bellay, un des plus habiles négociateurs de France, qui, en visitant les Cours des Princes mécontents, fut, par différents artifices, exciter à propos leur ressentiment, & conclut enfin une alliance

entr'eux & son maître (a). Cette alliance resta secrete, & ne produisit, pour le moment, aucun effet sensible; mais elle servit de base à une union qui fut souvent fatale aux projets ambitieux de Charles, & qui ap-
prit aux Princes mécontents de l'Allemagne, où ils pourroient à l'avenir trouver un protecteur puissant & disposé à les défendre contre les entreprises de l'Empereur.

Le Roi d'Angleterre, plein de ressentiment contre Charles, parce qu'il savoit que, par complaisance pour ce Prince, le Pape avoit si long-temps retardé son divorce, & venoit enfin de s'y opposer ouvertement, n'étoit pas moins disposé que François à soutenir une ligue qui pouvoit devenir si formidable à l'Empereur. Mais le divorce, qui étoit son objet essentiel, le jeta dans un tel labyrinthe de projets & de négociations; il étoit en même-temps si occupé d'abolir en Angleterre la jurif-

1531.

Avec l'Angleterre.

(a) Du Bellay, 129. A. 130. B. Sect. 3, 14.

1531.

dition papale, qu'il ne lui restoit aucun loisir pour s'occuper des affaires du dehors. Il se contenta de donner des promesses vagues, & d'envoyer un secours médiocre d'argent aux confédérés de Smalkalde (a).

Charles
flatte les
Protestants.

Cependant Charles voyoit de plus en plus que ce n'étoit pas encore le moment d'employer la rigueur & la violence, pour extirper l'hérésie; que sa complaisance pour les vues du Pape, lui avoit déjà fait faire une démarche imprudente & précipitée; & qu'il étoit bien plus de son intérêt de réunir toutes les parties de l'Allemagne, pour en former un corps vigoureux & bien uni, que de la diviser & de l'affoiblir par une guerre civile. Les Protestants, qui pouvoient déjà se faire craindre par leur nombre & par le zèle qui les animoit, étoient devenus encore plus forts & plus redoutables par la confédération que le décret rigoureux de la diète d'Ausbourg les avoit forcés de former. Enhardis par le sentiment de

(a) Herbert, 152, 154.

leurs forces, ils méprisèrent les décisions de la chambre impériale ; & sûrs d'être appuyés par les Puissances étrangères, ils étoient prêts à braver le Chef de l'Empire. D'ailleurs, sa paix avec la France étoit peu solide ; il ne pouvoit compter sur l'amitié d'un Pape irrésolu & intéressé ; il savoit que Soliman, pour réparer la honte & les pertes de sa dernière campagne, se disposoit à entrer en Autriche avec une armée encore plus nombreuse. Toutes ces raisons, sur-tout la dernière, lui firent sentir la nécessité d'un prompt accommodement avec les Princes mécontents, s'il vouloit préparer l'exécution de ses desseins futurs, & pourvoir même à la sûreté présente. Il commença en conséquence à négocier avec l'Electeur de Saxe & ses associés. La jalousie mutuelle de ces Princes, & celle qui les animoit tous contre l'Empereur, occasionna de grands délais qui prolongerent encore les difficultés innombrables qu'entraîne nécessairement la nature inflexible des opinions religieuses, qu'on ne peut ni altérer, ni modifier, ni abandonner aussi ai-

Il leur accorde des conditions favorables.

1532.

23 Juillet.

3 Août.

fément que des objets d'intérêt politique. Cependant la négociation se termina enfin, & l'on convint à Nuremberg des termes d'une pacification qui fut ratifiée solennellement à la diète de Ratisbonne. Dans le traité, il fut stipulé qu'il y auroit une paix universelle en Allemagne jusqu'au concile général, dont l'Empereur tâcheroit de procurer la convocation dans l'espace de six mois; qu'on n'inquiéteroit personne pour cause de religion; qu'on arrêteroit les procédures commencées par la chambre impériale contre les Protestants, & que toutes les sentences qui se trouveroient déjà portées contr'eux, resteroient nulles & sans exécution. De leur part, les Protestants s'engagerent à aider l'Empereur de toutes leurs forces, pour repousser l'invasion des Turcs (a). Ainsi, par leur fermeté dans leurs principes, par leur unanimité à soutenir leurs prétentions, par leur habileté à se

(a) Dumont, *Corpus diplomat.* tom. 4, part. 2, 87, 88.

prévaloir de l'embarras de l'Empereur, les Protestants obtinrent des conditions qui équivaloient presque à la tolérance de leur religion. L'Empereur fit tous les sacrifices, & ils n'en firent aucun; il n'osa pas même leur proposer d'approuver l'élection de son frère, quelque importance qu'il mît à cette affaire; & les Protestants, qui jusques-là n'avoient encore été regardés que comme une secte religieuse, acquirent dès-lors le rang & le crédit d'un corps politique qu'il falloit ménager (a).

Charles apprit peu de temps après que Soliman étoit entré en Hongrie à la tête de trois cents mille hommes. Cette nouvelle termina bientôt les délibérations de la diète de Ratisbonne, où l'on avoit déjà fixé le contingent de troupes & d'argent que chaque Prince devoit fournir pour la défense de l'Empire. Les Protestants, pour marquer leur reconnoissance à l'Empereur, le servirent avec un zele extraordinaire, & mirent en

 1532.

 Campagne
en Hongrie.

 (a) Sleid. 149, &c. Seck. 3, 19.

1532.

campagne beaucoup plus de troupes qu'ils n'étoient obligés d'en donner ; & les Catholiques ayant imité leur exemple, Vienne vit rassembler près de ses murs une des plus grandes & des plus belles armées qui eussent jamais été levées en Allemagne. Après la jonction d'un corps de vieilles troupes Espagnoles & Italiennes, conduites par le Marquis du Guast, de quelques escadrons de cavalerie pesante tirés des Pays-Bas, & des troupes que Ferdinand avoit levées dans la Bohême, dans l'Autriche & dans ses autres Etats, cette armée montoit à quatre-vingt-dix mille hommes d'infanterie réglée, & à trente mille chevaux, sans compter un nombre prodigieux de troupes irrégulières. Ce corps redoutable méritoit d'avoir à sa tête le premier Monarque de la Chrétienté ; l'Empereur voulut le commander en personne, & l'Europe en suspens attendit l'issue d'une bataille décisive entre les deux plus grands Princes du monde : mais redoutant mutuellement les forces & la bonne fortune l'un de l'autre, ils se conduisirent tous les deux avec tant de

circonspection, que cette campagne, après des préparatifs immenses, finit sans aucun événement mémorable. Soliman, voyant l'impossibilité d'obtenir aucun avantage sur un ennemi toujours attentif & sur ses gardes, retourna à Constantinople vers la fin de l'automne (a). Dans un siècle si belliqueux, où tout Gentilhomme étoit soldat, & tout Prince général, il est à remarquer que ce fut la première fois que Charles parut à la tête de ses troupes, quoiqu'il eût déjà soutenu de si longues guerres, & remporté tant de victoires. Ce ne fut pas un honneur médiocre pour lui, que d'avoir osé, pour le premier essai de ses armes, se mesurer avec Soliman, & il se couvroit de gloire par le succès de ses opérations.

1532.

Septembre
& Octobre.

Vers le commencement de cette campagne, l'Electeur de Saxe mourut & fut remplacé par Jean-Frédéric, son fils & son héritier. La réforme gagna plus qu'elle ne perdit

16 Août.

(a) Jov. *hist.* l. 30, p. 100, &c. Barre, *hist. de l'Empire*, 1, 8, 347.

1532.

à cette mort. Le nouvel Electeur , non moins attaché aux opinions de Luther que ses prédécesseurs , prit leur place à la tête du parti protestant , & défendit avec toute l'audace & tout le zele de la jeunesse , une cause que ses ancêtres avoient , pour ainsi dire , nourrie & entretenue avec toute la prudence que peut donner l'expérience de l'âge.

Entrevue
de l'Empe-
reur avec
le Pape
dans son re-
tour en Es-
pagne.

Immédiatement après la retraite des Turcs , Charles , impatient de revoir l'Espagne , partit pour ce Royaume , & prit sa route par l'Italie. Il desiroit vivement d'avoir une seconde entrevue avec le Pape ; ils se virent encore à Bologne , & se traiterent avec les mêmes démonstrations extérieures de respect & d'amitié ; mais ils n'avoient plus l'un pour l'autre cette confiance qui régnoit entr'eux , lors de leurs dernières négociations dans cette ville. Clément étoit très-mécontent de la conduite que l'Empereur avoit tenue à Ausbourg ; en consentant à la convocation prochaine d'un concile , ce Prince avoit perdu tout le mérite qu'il s'étoit fait auprès du Pontife par le décret rigou-

reux qui avoit été porté d'abord contre la doctrine des réformateurs. Le Pape étoit encore plus offensé de la tolérance qu'accordoit aux Protestants la diète de Ratisbonne, & de la promesse positive que Charles avoit faite de demander un concile. Cependant l'Empereur, convaincu que la tenue d'un concile général produiroit de bons effets, & d'ailleurs desirant de plaire aux Allemands, renouvela de vive voix à Bologne les sollicitations qu'il avoit déjà fait faire au Pape par les Ambassadeurs, & le pressa de convoquer ce concile sans délai; Clément fut très-embarrassé sur la réponse qu'il devoit faire à une requête, qu'il ne pouvoit ni refuser décemment, ni accorder sans danger. Il tâcha d'abord de détourner Charles de cette idée; mais le trouvant inflexible, il eut recours à des artifices qui, s'ils ne pouvoient pas faire échouer entièrement ce projet, devoient du moins lui faire gagner du temps. Sous le prétexte plausible qu'il falloit commencer par régler avec toutes les parties intéressées, le lieu de l'assemblée, la forme

1532.

Négociation au sujet du concile général.

de ses opérations, le droit des personnes qui y auroient voix, & le degré d'autorité de leurs décisions; il nomma un Nonce, qui, accompagné d'un Ambassadeur de l'Empereur, fut dépêché à l'Electeur de Saxe, comme au chef des Protestants. Chacun de ces articles fit naître des difficultés & des contestations sans fin. Les Protestants vouloient que le concile se tint en Allemagne; le Pape vouloit qu'il se fût en Italie. Ils exigeoient que le texte de l'écriture sainte servît seul de regle de décision pour tous les points contestés: Clément accordoit une égale autorité aux décrets de l'Eglise, & aux sentimens des Peres & des Docteurs. Ils demandoient un concile libre, où les théologiens députés par les différentes Eglises, eussent droit de suffrage; Clément se proposoit de donner au concile une forme qui le rendit entièrement dépendant de son autorité. Il y avoit un autre point sur lequel les Protestants insistoient encore davantage; ils prétendoient qu'il étoit déraisonnable de vouloir les engager à se soumettre aux décrets d'un con-

cile , avant qu'ils fussent sur quels principes seroient fondés ces décrets , par quelles personnes ils seroient prononcés , & quelles seroient les formalités qu'on observeroit. Le Pape répondoit qu'il seroit parfaitement inutile d'assembler un concile , si ceux qui le demandoient eux-mêmes , ne promettoient auparavant , par une déclaration expresse , de s'en rapporter à ses décisions. On proposa plusieurs expédients pour concilier tous ces préliminaires , & les négociations traînèrent tant en longueur , qu'elles remplirent en effet les vues de Clément , dont le but étoit d'éloigner la tenue du concile , sans s'attirer le reproche flétrissant de s'être opposé seul à une mesure que toute l'Europe croyoit si essentiellement utile au bien de l'Eglise (a).

Il y avoit un autre objet de négociation qui intéressoit l'Empereur plus encore que la convocation d'un concile , c'étoit d'assurer la tranquillité de l'Italie. Il savoit que François

 1532.

Et pour
maintenir
la tranquillité de l'Italie.

(a) Fra-Paolo , *hist.* 61. Seck. 3 , 73.

1552.

n'avoit renoncé aux prétentions qu'il avoit dans cette contrée , qu'à la dernière extrémité , & il ne pouvoit pas douter que ce Prince ne fâisît le premier prétexte & la première occasion de recouvrer ce qu'il avoit perdu. Il falloit donc songer à prendre des mesures pour assembler une armée en état de résister aux forces de cet ennemi. Comme le trésor de Charles , épuisé par une longue guerre , ne pouvoit fournir les fonds nécessaires pour entretenir une armée assez forte , il essaya de se décharger de ce fardeau sur ses alliés , & de pourvoir à leurs dépens , à la sûreté de ses propres domaines , en proposant aux Puissances d'Italie de former une ligue défensive contre tout agresseur ; & pour cet effet , de lever à la première apparence du danger , une armée qu'elles entretiendroient à fraix communs , & dont Antoine de Lève seroit nommé généralissime. Le Pape goûta cette proposition , mais par des raisons très-différentes de celles qui l'avoient inspirée à l'Empereur. Il espéroit par ce moyen délivrer l'Italie des vieux corps de troupes Allemandes

mandes & Espagnoles qui avoient fait si long-temps la terreur de ce pays, & qui le tenoient encore sous le joug de l'Empereur. La ligue fut conclue : tous les Etats d'Italie, excepté les Vénitiens, y accéderent ; on régla la somme que chacun des alliés devoit fournir pour l'entretien de l'armée ; & l'Empereur se voyant hors d'état de soudoyer plus long-temps ses troupes qui leur donnoient tant d'ombrage, consentit à les retirer. Après en avoir licencié une partie, & distribué le reste dans la Sicile & en Espagne, il s'embarqua sur les galeres de Doria, & arriva à Barcelone (a).

Malgré toutes les précautions qu'il venoit de prendre pour affermir la paix de l'Allemagne, & maintenir le système qu'il avoit établi en Italie, il n'étoit pas encore tranquille. Il craignoit, & ses allarmes s'augmentoient de jour en jour, que ses mesures ne fussent bientôt troublées par les intrigues ou par les armes du Roi de

1533.

24 Février.

22 Avril.

Projet & négociation du Roi de France contre l'Empereur.

(a) Guich. l. 20, 551. Ferreras, 9, 149.

1533.

France. Ses craintes étoient fondées : le défefpoir feul & la néceffité avoient arraché à François le consentement qu'il avoit donné à un traité auffi défavantageux & auffi déshonorant pour lui que celui de Cambray : lors même qu'il le ratifia , il avoit déjà formé la réfolution de ne l'observer que tant qu'il y feroit contraint , & il fit une proteftation en forme , quoique dans le plus grand fecret , contre plusieurs des articles du traité , particulièrement contre la renonciation à toutes fes prétentions fur le Duché de Milan , clause qu'il regardoit comme injufte , injurieuſe pour ſes ſucceſſeurs , & nulle par elle-même. Un des Jurifconfultes de la Couronne fit par l'ordre du Roi une proteftation ſemblable & avec le même ſecret , lorsque la ratification du traité fut enregistrée au Parlement de Paris (a). On diroit que François croyoit de bonne foi , qu'en employant un artifice indigne d'un Roi , tendant à dé-

(a) Dumont , *corps diplomat.* tom. 4 , part. 2 , p. 52.

truire la foi publique & la confiance réciproque qui sert de base à tous les contrats entre les nations, il étoit réellement dispensé de toute obligation d'accomplir ses promesses les plus solennelles, & de remplir ses engagements les plus sacrés. Dès le moment que François eut conclu la paix de Cambray, il desira & chercha l'occasion de la violer avec impunité. C'étoit dans cette vue qu'il cultivoit avec la plus grande assiduité l'amitié du Roi d'Angleterre, & ne négligeoit rien pour s'assurer de plus en plus de son alliance; qu'il mettoit les forces militaires de son Royaume sur un meilleur pied que jamais, & qu'il fomentoit adroitement la jalousie & le mécontentement des Princes d'Allemagne.

Mais ce que François avoit le plus à cœur, c'étoit de rompre l'étroite union qui subsistoit entre Charles & Clément; il vit bientôt avec satisfaction des germes de dégoût & d'éloignement pour l'Empereur se développer dans l'ame soupçonneuse du Pontife intéressé; & il commença à se flatter que leur union ne seroit pas du-

Particulièrement avec le Pape.

1533.

nable. Le Pape ne pouvoit pardonner à l'Empereur la décision qu'il avoit portée en faveur du Duc de Ferrare. François exagéra l'injustice de ce procédé , & fit entendre au Pape qu'il pourroit trouver en lui un protecteur aussi puissant & plus impartial ; & comme Clément voyoit avec impatience les sollicitations importunes de Charles pour l'engager à convoquer un concile , François eut l'art de créer des obstacles pour différer cette convocation , & fit ses efforts pour empêcher les Allemands ses alliés d'insister avec tant d'obstination sur cet article (a). C'étoit en partie en contribuant à l'agrandissement & à l'élévation de la famille de Médicis , que Charles avoit pris sur le Pape un si grand ascendant ; François lui présenta le même appas , en lui offrant de marier son second fils Henri , Duc d'Orléans , à Catherine , fille de Laurent de Médicis , cousin de Clément. L'Empereur , en apprenant les pre-

(a) Du Bellay , 141 , &c. Seck. 3 , 48. Fra-Paolo , 63.

mieres ouvertures de ce mariage , ne put se persuader que Francois voulût sérieusement avilir le sang royal de France par une alliance avec Catherine , dont les ancêtres n'étoient quelque temps auparavant que de simples citoyens & négociants de Florence ; il crut que cette proposition n'avoit d'autre objet que de flatter & d'amuser l'ambition du Pontife. Il crut pourtant devoir travailler à effacer l'impression qu'avoit pu faire sur son esprit une offre si éblouissante ; & pour cet effet , il promit de rompre le mariage qui avoit été arrêté entre sa niece la fille du Roi de Danemarck & le Duc de Milan , & de substituer Catherine à sa place. Mais les Ambassadeurs de France ayant montré , contre toute attente , le plein-pouvoir dont ils étoient munis pour conclure les articles du mariage de Catherine avec le Duc d'Orléans , l'expédient n'eut aucun effet. Clément fut si flatté d'un honneur qui relevoit si fort l'éclat & la dignité de la Maison des Médicis , qu'il offrit de donner à Catherine par forme de dot l'investiture de plusieurs

1533.

terres considérables de l'Italie ; il parut même disposé à se joindre à François pour faire valoir ses anciennes prétentions dans ce pays, & consentit à une entrevue avec ce Monarque (a).

Entrevue
entre le Pa-
pe & Fran-
çois.

Charles mit tout en œuvre pour empêcher une entrevue dont il y avoit lieu de croire que l'objet & le résultat ne lui feroient pas favorables. Ce Prince, qui avoit en deux fois la complaisance d'aller visiter le Pape, ne pouvoit se consoler de voir Clément donner à son rival une marque si singulière de distinction, que d'entreprendre un voyage par mer dans une saison défavorable, pour aller faire la cour à ce Monarque dans son propre Royaume. Mais l'impatience de conclure une alliance brillante, étouffa tous les scrupules d'orgueil, de crainte & de jalousie, qui auroient arrêté Clément en toute autre occasion. Malgré toutes les manœuvres que fit jouer l'Empereur,

(a) Guich. l. 20, 551, 553. Du Bel-
lay, 138.

l'entrevue qu'il redoutoit se fit à Marseille avec une pompe extraordinaire, & l'on s'y donna de part & d'autre les plus grands témoignages de confiance ; ce mariage qui, par l'ambition & les talents de Catherine, fut dans la suite aussi funeste à la France, qu'il étoit alors déshonorant pour elle, fut enfin consommé. Le Pape & François concerterent ensemble plusieurs arrangements en faveur du Duc d'Orléans, & son pere offrit de lui abandonner tous les droits sur l'Italie ; mais tout se passa dans le secret, & ils évitèrent avec tant de soin d'offenser l'Empereur, qu'il n'y eut entr'eux aucun (a) traité de conclu ; même dans le contrat de mariage, Catherine renonça à tous ses droits & prétentions en Italie, à la réserve du Duché d'Urbin (b).

Dans le temps que Clément négocioit avec le Roi de France, & formoit avec lui ces liaisons qui don-

1533.

1534.

Conduite
du Pape re-
lativement
au divorce
du Roi
d'Angleter-
re.

(a) Guich. l. 10, 553.

(b) Dumont, *corps diplom.* 4, p. 2,
101.

1534.

noient tant d'ombrage à l'Empereur , il laissoit Charles diriger à son gré toute l'affaire du divorce du Roi d'Angleterre , & il se montroit aussi porté à le satisfaire sur cet objet , que si l'union la plus intime eût encore régné entr'eux : tant la mauvaise foi & la duplicité lui étoient naturelles. Il y avoit déjà près de six ans que Henri sollicitoit ce divorce , & le Pape avoit passé ces six années à négocier , à promettre , à se rétracter , & à ne rien conclure. On pourroit s'étonner qu'un Prince , d'un caractère si impétueux & si facile à s'irriter , eût pu supporter tant de délais & de dégoûts : aussi sa patience en fut épuisée , & il s'adressa à un autre tribunal pour en obtenir le décret qu'il avoit vainement sollicité à la Cour de Rome. Cranmer , Archevêque de Cantorbéri , par une sentence fondée sur l'autorité des universités , des docteurs & des rabbins , qui avoient été consultés sur cette question , annulla le mariage du Roi avec Catherine , déclara illégitime la fille qui en étoit née , & reconnut Anne de Boulen pour Reine d'An-

gleterre. Dès ce moment, Henri cessa de faire sa cour au Pape ; il commença à le négliger , à le menacer même , & à faire des innovations dans l'Eglise qu'il avoit auparavant défendue avec tant de zele. Clément , qui avoit déjà vu tant de Princes & de Royaumes se séparer du saint Siege , craignit à la fin que l'Angleterre n'imitât leur exemple. L'intérêt qu'il avoit à prévenir ce coup fatal , joint à sa déférence pour les sollicitations du Roi de France , le détermina à donner à Henri toutes les satisfactions qu'il jugea propres à le retenir dans le sein de son Eglise. Mais la violence de ceux des Cardinaux qui étoient dévoués à l'Empereur , ne donna pas au Pape le temps d'exécuter cette sage résolution , & le précipita dans une démarche imprudente qui fut fatale au siege de Rome : on l'obligea de publier une bulle qui cassoit la sentence de Cranmer , confirmoit le mariage de Henri avec Catherine , & déclaroit ce Prince excommunié , si , dans un temps prescrit , il ne quittoit pas sa nouvelle femme pour reprendre celle qu'il avoit

1534.

23 Mars.

1534.

L'autorité
du Pape
abolie en
Angleterre.

abandonnée. Irrité de ce décret, auquel il étoit loin de s'attendre, Henri ne garda plus aucune mesure avec la Cour de Rome : ses sujets seconderent son ressentiment, & partagerent son indignation. Le Parlement passa un acte qui abolit le pouvoir & la juridiction du Pape en Angleterre ; & par un autre acte, le Roi fut déclaré chef suprême de l'Eglise Anglicane, & fut revêtu de toute l'autorité dont on dépouilloit le Pape. Ce vaste édifice de la domination ecclésiastique, élevé avec tant d'art, & dont les fondements paroïssent si profonds, s'écroula en un moment, dès qu'il ne fut plus appuyé sur la vénération des peuples. Henri, par une bisarrerie qui étoit dans son caractère, continua de défendre la doctrine de l'Eglise de Rome, avec la même chaleur qu'il mettoit à attaquer sa juridiction. Il persécuta tour-à-tour les Protestants & les Catholiques ; les premiers, parce qu'ils rejettoient les opinions de l'Eglise Romaine ; les seconds, parce qu'ils reconnoïssent son autorité civile : mais ses sujets ayant eu la liberté d'entrer dans une nouvelle route, ne jugerent pas à pro-

pos de s'arrêter au terme précis qu'il leur marquoit. Encouragés par l'exemple de leur Roi à briser une partie de leurs entraves, ils étoient si impatients de s'en délivrer tout-à-fait (a), que, sous le regne suivant, il se fit, avec l'applaudissement général de la nation, une séparation totale de l'Angleterre & de l'Eglise de Rome, dans les points de doctrine, comme dans les matieres de discipline & de juridiction.

1534.

Quelques délais de plus eussent pu épargner au siege de Rome les suites fâcheuses qu'eut la démarche imprudente de Clément. Peu de temps après la sentence qu'il avoit rendue contre Henri, il tomba dans une maladie de langueur, qui, minant par degrés sa constitution, mit enfin un terme à son pontificat, le plus funeste par sa longue durée. & par ses effets, que la Cour de Rome eût vu depuis plusieurs siècles. Le jour même que les Cardinaux entrèrent au conclave, ils éleverent au Trône pa-

Mort de
Clément
VII.25 Septem-
bre.Election de
Paul III.

(a) Herbert, Burnet, *Hist. de la Réform.*

1534.
23 Octo-
bre.

pal Alexandre Farneſe, Doyen du ſacré College, & le plus ancien des Cardinaux, lequel prit le nom de Paul III. Le peuple de Rome ſit éclater les plus grands tranſports de joie, en apprenant cette promotion. Il étoit ravi de voir, après un intervalle de plus d'un ſiècle, la couronne de ſaint Pierre, orner la tête d'un citoyen Romain. Les hommes les plus éclairés augurerent favorablement de ſon adminiſtration : ils fondonent leur jugement ſur l'expérience qu'il avoit acquiſe ſous quatre pontificats, & ſur le caractère de prudence & de modération qu'il avoit conſtamment ſoutenu dans un poſte éminent, & pendant un temps de trouble & de criſe qui demandoit à la fois des talents & de l'adreſſe (a).

Il eſt vraisemblable que l'Europe dut la continuation de la paix à la mort de Clément. Quoiqu'il ne reſte dans l'hiſtoire aucunes traces d'une ligue conclue entre François & lui, il ne faut pas douter qu'il n'eût ſe-

(a) Guich. l. 20, 556. Fra-Paolo, 64:

condé les opérations des armées Françoises en Italie. Son ambition n'auroit pas résisté au plaisir de voir sa famille donner un maître à Florence & un autre à Milan ; mais l'élection de Paul III , qui jusqu'alors étoit demeuré constamment attaché aux intérêts de l'Empereur , mit François dans la nécessité de suspendre pour quelques temps ses opérations , & de différer encore l'exécution du dessein qu'il avoit formé de commencer les hostilités contre l'Emperneur.

Tandis que François épioit l'occasion de recommencer une guerre qui jusqu'alors avoit été si fatale à ses sujets & à lui-même , il se passoit en Allemagne un événement d'une nature très-singulière. Parmi plusieurs effets salutaires , dont la réformation fut la cause immédiate , elle en produisit quelques autres tout opposés ; & c'est une fatalité inévitable dans toutes les affaires & dans tous les événements qui dépendent des hommes. Lorsque l'esprit humain est remué par de grands objets , & agité par des passions violentes , il acquiert ordinairement dans ses opérations ,

1534.

Soulevement des Anabaptistes en Allemagne.

1534.

une sur-abondance de force qui le jette dans des écarts & des extravagances. Dans toute révolution importante qui arrive dans la religion , ces écarts sont plus fréquents , surtout à ce période où les hommes , en secouant le joug de leurs anciens principes , ne conçoivent pas encore clairement la nature du nouveau système qu'ils embrassent , & n'ont pas un sentiment distinct des obligations nouvelles qu'il leur impose. Alors l'esprit marche toujours en avant avec la même audace qui lui a fait rejeter les opinions établies ; comme il n'est point guidé par une connoissance éclairée de la doctrine qu'il a mise à la place , il ne peut souffrir aucun frein , & il se livre à des idées bizarres d'où résultent souvent la corruption des principes & la licence des mœurs. Ainsi , dans les premiers siècles de l'Eglise , on vit une foule de nouveaux Chrétiens , après avoir renoncé à leur ancienne croyance , adopter les opinions les plus absurdes , également destructives de toute piété & de toute vertu , faute de bien connoître encore les dogmes & les

préceptes du Christianisme. On vit ensuite ces mêmes erreurs prosrites, se dissiper d'elles-mêmes, à mesure que les vrais principes de la religion furent mieux connus & plus généralement répandus. De même, quelque temps après que Luther eut paru, la témérité ou l'ignorance de quelques-uns de ses disciples, les porta à publier des maximes absurdes & pernicieuses qui furent trop facilement adoptées par des hommes ignorants, mais passionnés pour toutes les nouveautés, & dans un temps où tous les esprits étoient tournés vers les spéculations religieuses. C'est à ces causes qu'il faut attribuer la naissance des opinions extravagantes que répandit Muncer dans l'année 1525, & les rapides progrès qu'elles firent parmi les payfans. Le soulèvement qu'avoit excité ce fanatique, fut bientôt étouffé; mais plusieurs de ses sectateurs se cachèrent en différentes retraites, d'où ils s'efforcèrent de répandre leurs opinions.

Dans les Provinces de la haute Allemagne, où la rage de ces fanatiques avoit déjà fait tant de ravages, les

L'origine & les opinions de cette secte.

1534.

magistrats veillèrent sur eux de si près, & les traitèrent avec tant de sévérité, qu'après en avoir puni quelques-uns, banni d'autres, & forcé un grand nombre à se retirer en d'autres pays, on vint à bout d'extirper entièrement leurs erreurs. Mais dans les Pays-Bas & dans la Westphalie, où l'on étoit moins en garde contre leurs opinions, parce qu'on n'en sentoient pas les dangereuses conséquences, ils s'introduisirent dans plusieurs villes, & y répandirent la contagion de leurs principes. Le plus remarquable de leurs dogmes religieux regardoit le sacrement du baptême; ils soutenoient qu'on ne devoit l'administrer qu'aux personnes qui avoient atteint l'âge de raison, & qu'il ne falloit pas le donner par asperision, mais par immersion. En conséquence ils condamnoient le baptême des enfants, & rebaptisoient tous ceux qui entroient dans leur société; c'est de là que leur secte a reçu le nom d'Anabaptistes. Cette idée particulière sur le baptême paroissoit fondée sur l'usage de l'Eglise du temps des Apôtres, & n'avoit rien de contraire à

la paix & au bon ordre de la société; mais ils avoient d'autres principes d'un enthousiasme plus exalté, & bien plus dangereux. Ils prétendoient que parmi les Chrétiens, qui avoient les préceptes de l'Evangile pour regle de leur conduite, & l'esprit de Dieu pour guide, l'office du magistrat n'étoit pas seulement inutile, mais que c'étoit un empiétement illégitime sur leur liberté spirituelle; qu'il falloit anéantir toute distinction de naissance, de rang & de fortune, comme contraire à l'esprit de l'Evangile qui ne voit dans tous les hommes que des êtres égaux; que tous les Chrétiens devoient mettre en commun tous leurs biens, & vivre ensemble dans cette parfaite égalité qui convient aux membres d'une même famille; enfin, que la loi naturelle & le nouveau Testament n'ayant établi aucune regle sur le nombre des femmes qu'un homme pouvoit épouser, on pouvoit user de la liberté que Dieu même avoit accordée aux anciens Patriarches.

De pareils principes, répandus & soutenus avec tout le zèle & toute

Ils s'établissent dans Munster.

l'audace du fanatisme , ne tarderent pas à produire les effets violents qui en étoient la suite naturelle. Deux Prophetes Anabaptistes , Jean Mathias, Boulanger de Harlem, & Jean Boccold ou Beükels, compagnon tailleur de Leyde, possédés de la rage du prosélytisme , établirent leur résidence à Munster, ville impériale du premier ordre, en Westphalie, soumise à la domination de son Evêque, mais qui se gouvernoit par son propre sénat & ses consuls. Comme ces deux fanatiques ne manquoient ni l'un ni l'autre, des talents nécessaire pour réussir dans leur entreprise, leur audace, une apparence de sainteté, la prétention ouverte d'être inspirés par le Saint Esprit, de la facilité & de la confiance pour parler en public, tous ces moyens réunis leur firent bientôt des sectateurs. De ce nombre furent Rothman, qui avoit d'abord prêché le protestantisme à Munster, & Cnipperdoling, citoyen qui avoit de la naissance & de la considération personnelle. Enhardis par le crédit de ces disciples, ils commencèrent à enseigner publique-

ment leurs opinions ; & non contents de cette liberté , ils firent plusieurs tentatives pour se rendre maîtres de la ville , afin de donner à leur doctrine le sceau de l'autorité publique. Ils échouèrent dans leurs premières entreprises ; mais ayant appelé secrètement un grand nombre de leurs associés répandus dans les contrées voisines , ils se saisirent pendant la nuit de l'arsenal & de l'hôtel du sénat , & se mirent à parcourir les rues , armés d'épées nues , poussant des hurlements horribles , & criant alternativement , tantôt : *Répentez-vous , & soyez baptisés* ; tantôt : *Retirez-vous , impies*. Les Sénateurs , les Chanoines , la Noblesse , la plus saine partie des citoyens & Catholiques & Protestants , effrayés de leurs cris & de leurs menaces , s'enfuirent en désordre , & abandonnerent leur ville à la discrétion de cette multitude frénétique , composée pour la plus grande partie d'étrangers. Comme il ne restoit personne en état de les contenir ou de leur en imposer , ils tracerent le plan d'un nouveau gouvernement , conforme à leurs ex-

1534.

Ils se rendent maîtres de la ville.

1534.

Ils établissent une nouvelle forme de gouvernement.

travagantes idées. S'ils parurent d'abord respecter assez l'ancienne constitution, pour élire des sénateurs de leur secte, & pour établir consuls Cnipperdoling & un autre de leurs prosélytes, ce ne fut que pour la forme. Toutes leurs démarches étoient dirigées par Mathias, qui, prenant le ton & l'autorité d'un prophète, dictoit ses ordres, & punissoit de mort dans l'instant ceux qui osoient y désobéir. Il commença par exhorter la multitude à piller les Eglises, & à en détruire les ornements; il leur enjoignit ensuite de brûler tous les livres, comme étant inutiles ou impies, & de ne conserver que la Bible; il confisqua les biens de ceux qui s'étoient enfuis de la ville, & les vendit aux habitants des cantons voisins; il ordonna à chaque habitant d'apporter à ses pieds, son or, son argent & tous ses effets précieux; il déposa ces richesses dans un trésor public, & nomma des diacres chargés de les distribuer pour l'usage commun de tous. Après avoir ainsi établi, parmi les membres de sa république, une parfaite égali-

té, il leur ordonna de manger ensemble à des tables dressées en public, & alla même jusqu'à régler les mets qu'on devoit servir chaque jour. Dès qu'il eut achevé sa réforme sur ce plan, son premier soin fut de pourvoir à la défense de la ville; & les mesures qu'il prit pour cet effet, monroient une prudence qui ne tenoit point du fanatisme. Il forma de vastes magasins de toute espece, répara les anciennes fortifications, & y en ajouta de nouvelles, obligeant chaque habitant sans distinction, d'y travailler à son tour; il forma de ses disciples de bons soldats & des troupes réglées, & n'épargna rien pour ajouter la vigueur de la discipline à la fougue de l'enthousiasme. Il envoya des émissaires aux Anabaptistes des Pays-Bas pour les inviter à se rendre à Munster, qu'il qualifioit du nom de *Montagne de Sion*, afin d'en sortir ensuite, disoit-il, pour aller soumettre à leur puissance toutes les nations de la terre. Il ne se permettoit presque aucun repos, & ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit servir à la sûreté ou à la propaga-

1534.

tion de la secte ; il donnoit à ses disciples l'exemple de ne refuser aucune espèce de travail , & de supporter toute sorte de peines. Ainsi l'enthousiasme de ces sectaires , exalté sans cesse par une suite non interrompue d'exhortations , de révélations & de prophéties , les animoit à tout entreprendre & à tout souffrir pour la défense de leurs opinions.

L'Evêque
de Munster
armé con-
tre eux.

Cependant l'Evêque de Munster avoit assemblé une armée considérable , & s'avançoit pour assiéger la ville. A son approche , Mathias en sortit , à la tête de quelques troupes choisies , attaqua un des quartiers de son camp , le força ; & après l'avoir rempli de carnage , il rentra dans la ville chargé de dépouilles & couvert de gloire. Enivré de ce succès , il parut le lendemain devant le peuple une lance à la main , & déclara qu'à l'exemple de Gédéon , il iroit avec une poignée de soldats exterminer l'armée des impies. Trente personnes qu'il nomma le suivirent sans balancer dans cette entreprise extravagante , & allèrent se précipiter sur les ennemis avec une rage insensée ; ils

Mai.

furent tous mis en pieces sans qu'il en échappât un seul. La mort du Prophete jeta la consternation dans le cœur de ses disciples; mais Boccold, par les mêmes dons prophétiques & les mêmes artifices qui avoient donné tant de crédit à Mathias, ranima bientôt leur courage & leurs espérances, au point qu'ils le laisserent prendre le même rang & la même autorité absolue. Mais comme il n'avoit pas le courage audacieux qui distinguoit son prédécesseur, il se contenta de faire une guerre défensive; & sans hasarder aucune sortie sur l'ennemi, il attendit tranquillement les secours qu'il espéroit des Pays-Bas, & dont l'arrivée étoit souvent prédite & promise par ses Prophetes. Mais s'il n'étoit pas aussi entreprenant que Mathias, il étoit encore plus fanatique que lui, & d'une ambition plus démesurée. Quelque temps après la mort de son prédécesseur, quand il eut, par des visions mystérieuses & des prophéties équivoques, préparé la multitude à l'attente d'un événement extraordinaire, il se dépouilla, & courut tout nud dans les rues,

1534.

Jean de
Leyde acquiert une
grande au-
torité par-
mi les Ana-
baptistes.

criant à haute voix : *Que le Royaume de Sion étoit proche ; que tout ce qui étoit élevé sur la terre seroit abaissé, & que tout ce qui étoit abaissé, seroit élevé.* Pour commencer l'accomplissement de cette prédiction, il fit raser jusqu'aux fondements les Eglises, qui étoient les édifices les plus hauts de la ville ; il dégradâ les sénateurs que Mathias avoit choisis ; & dépouillant Cnipperdoling du consulat, la première charge de la république , il le réduisit à la plus vile & à la plus infâme des professions, celle de bourreau, que celui-ci accepta non-seulement sans murmurer, mais avec les marques de la plus grande joie ; & tel étoit l'excès du despotisme & la rigueur de l'administration de ce Boccold , que Cnipperdoling fut appelé presque chaque jour pour exercer quelques-unes des fonctions de son horrible ministère. A la place des Sénateurs qu'il avoit déposés, il nomma douze juges pour présider à toutes les affaires , à l'imitation des douze tribus d'Israël, retenant pour lui la même autorité dont Moïse jouissoit anciennement comme législateur de son peuple.

Cependant

Cependant ce degré de puissance & ces titres n'étoient pas assez pour l'ambition de Boccold ; il vouloit la souveraineté absolue , & il y parvint. Un Prophete qu'il avoit gagné & instruit , assembla un jour le peuple , & déclara que la volonté de Dieu étoit que Jean Boccold fût Roi de Sion , & s'assît sur le trône de David. Jean se prosternant à terre , se résigna humblement à la volonté du Ciel , & protesta solennellement qu'elle lui avoit déjà été annoncée dans une révélation. Il fut sur le champ reconnu Roi par cette multitude crédule ; & dès ce moment , il déploya l'appareil & la pompe de la royauté. Il avoit une couronne d'or , & les habits les plus somptueux. A l'un de ses côtés , on portoit une bible , & de l'autre une épée nue. Il ne paroissoit jamais en public , sans une garde nombreuse. Il fit frapper de la monnoie avec son portrait , & créa des grands officiers de sa maison & de son Royaume , parmi lesquels Cnipperdoling fut nommé Gouverneur de la ville , en récompense du dernier acte de son obéissance.

1534.
Il est élu
Roi.

24 Juin:

1534.

Licence de
ses princi-
pes. & de sa
conduite.

Parvenu au faite du pouvoir, Boccold commença à donner carrière à des passions, qu'il avoit jusqu'alors contenues, ou qu'il ne satisfaisoit qu'en secret. On a remarqué dans tous les temps que les excès de l'enthousiasme accompagnent d'ordinaire le penchant à l'amour, & que le même tempérament porte également à ces deux passions. Boccold chargea des prophètes & des docteurs de haranguer le peuple plusieurs jours de suite, sur la légitimité & la nécessité même d'épouser plus d'une femme; ce qu'ils prétendirent être un des privilèges que Dieu réserve à ses saints. Quand il eut accoutumé les oreilles de la multitude à cette doctrine licencieuse, & enflammé les imaginations par l'attrait d'un libertinage sans frein, il donna le premier l'exemple de ce qu'il appelloit la liberté chrétienne, en épousant à la fois trois femmes, dont une étoit la veuve de Mathias, femme d'une beauté extraordinaire. Comme l'amour de la beauté & le goût de la variété l'entraînoient sans cesse, il augmenta par degrés le nombre de ses femmes jusqu'à qua-

torze ; mais il n'y avoit que la veuve de Mathias qui eût le titre de Reine, & qui partageât avec lui l'éclat de la royauté. A l'exemple de leur prophete, la multitude s'abandonna sans réserve à la débauche la plus effrénée. Il ne resta pas un seul homme qui se contentât d'une seule femme. On regarda comme un crime de ne pas user de la liberté Chrétienne. Il y avoit des gens employés à chercher dans les maisons les jeunes filles nubiles, & on les forçoit aussi-tôt à se marier. A la suite de la polygamie, la liberté du divorce qui en est inséparable, s'introduisit & devint une nouvelle source de corruption. Ces insensés se portèrent à tous les excès dont les passions humaines sont capables lorsqu'elles ne sont point réprimées par l'autorité des loix ou par le sentiment de la pudeur (a) ;

(a) *Prophetæ & concionatorum autoritate juxta & exemplo totâ urbe ad rapiendas pulcherrimas quasque fœminas discursum est. Nec intrâ paucos dies, in tantâ hominum turbâ, ferè ulla reperta est suprâ annum 14, quæ stuprum passa non fuerit.* Lamb. Hor-

1534.

Ligue contre les Anabaptistes.

enfin, l'on vit, par un alliage monstrueux & presque incroyable, la débauche entée sur la religion, & tous les excès du libertinage accompagnés des austérités de la superstition.

Cependant les Princes d'Allemagne voyoient avec la plus vive indignation un fanatique obscur insulter à leur dignité, en usurpant avec tant d'insolence les honneurs de la Souveraineté; d'ailleurs, les débordements de ces sectaires étoient l'opprobre du christianisme, & révoltoient les hommes de tous les états. Luther, qui, dès l'origine, avoit défavoué leur fanatisme, en déplorait alors les pro-

tens, p. 303. *Vulgò viris quinas esse uxores, pluribus senas, non nullis septenas & octonas. Puellas suprâ duodecimum ætatis annum statim amare. Id. 305. Nemo unâ contentus fuit, neque cuiquam extrâ effatas & viris immaturas continenti esse licuit. Id. 307. Tacebo hic, ut sit suus honor auribus, quantâ barbarie & malitiâ usi sint in puellis vitian-dis nondum aptis matrimonio, id quod mihi neque ex vano, neque ex vulgi sermonibus hauslum est, sed ex eâ vetulâ, cui cura sic vitiatarum demandata fuit, auditum 105. Joh. Corvinus, 316.*

grès ; il écrivit avec autant d'amertume que de solidité contre leurs extravagances , & il exhorta vivement tous les Etats de l'Allemagne à arrêter le cours d'une manie aussi funeste à la société que fatale à la religion. L'Empereur étoit trop occupé d'autres soins & d'autres projets , pour avoir le loisir de donner son attention à un objet si éloigné de lui. Mais les Princes de l'Empire , assemblés par le Roi des Romains , convinrent de fournir un secours d'hommes & d'argent à l'Evêque de Munster , qui , ne pouvant entretenir assez de troupes pour continuer le siege , se bornoit à bloquer la ville. Les troupes qui furent levées en conséquence de cette résolution , furent mises sous la conduite d'un capitaine expérimenté , lequel s'approcha de Munster vers la fin de l'année 1535 , & pressa le siege plus vivement ; mais il trouva la ville si bien fortifiée & si bien gardée , qu'il n'osa hasarder un assaut. Il y avoit alors plus de quinze mois que les Anabaptistes avoient établi leur domination à Munster ; & pendant tout ce temps , ils avoient souffert des fati-

1534.

Siege de
Munster.

1535.

1535.

Mai.

Détresse &
fanatisme
des assiégés.

gues excessives, soit à travailler aux fortifications, soit à faire le service militaire. Malgré les soins & l'attention de Boccold pour se procurer tout ce qui étoit nécessaire à la subsistance des assiégés, malgré son économie frugale & régulière dans la distribution des aliments, ils commençoient à sentir les approches de la famine. Plusieurs petits détachements de leurs freres, qui venoient des Pays-Bas à leur secours, avoient été enlevés ou taillés en pieces; ils voyoient tout l'Allemagne prête à se réunir pour les accabler, sans avoir aucun secours à espérer. Mais tel étoit l'ascendant que Boccold avoit sur la multitude, tels sont la force & l'aveuglement du fanatisme, qu'ils étoient toujours pleins de la plus vive confiance dans leur cause & dans leur zèle; ils ajoutoient foi, avec la plus crédule simplicité, aux visions & aux prédictions de leurs prophetes, qui les assuroient que le Tout-Puissant étendrait bientôt son bras pour délivrer leur ville. Il s'en trouva pourtant quelques-uns, dont la foi violemment ébranlée par la rigueur & la longue durée de leurs

souffrances , commençoient à chanceler ; mais dès qu'ils furent soupçonnés d'avoir l'intention de se rendre à l'ennemi , ils furent punis de mort sur le champ , comme coupables d'impiété en se défiant de la puissance de Dieu. Une des femmes du Roi laissa échapper quelques mots qui annonçoient des doutes sur la divinité de sa mission ; cet imposteur audacieux les fit toutes assembler sur le champ , & ayant ordonné à la blasphématrice , c'étoit le nom qu'il lui donna , de se mettre à genoux , il lui trancha la tête de sa propre main. Les autres femmes , loin de marquer aucun sentiment d'horreur à la vue de cette barbarie , prirent Boccold par la main , & dansèrent en rond avec une joie frénétique autour du corps sanglant de leur compagne.

La famine augmentoit cependant toujours , & avoit réduit les affligés aux plus cruelles extrémités : mais ils aimoient mieux souffrir des maux horribles , dont le seul récit affligeroit l'humanité , que d'accepter les conditions de la capitulation que leur offroit l'Evêque. Enfin , un déserteur

Prise de la ville.

Premier
Juin.

1535.

qu'ils avoient pris à leur service, trouva le moyen de s'évader de la ville ; & soit que l'ivresse du fanatisme se fût dissipée , soit qu'il n'eût pu résister plus long-temps à ses souffrances , il passa chez les assiégeants. Il fit connoître au Général ennemi un côté foible qu'il avoit remarqué dans les fortifications , l'assura que les assiégés , épuisés de fatigue & de faim , le gardoient avec peu de soin , & offrit d'y conduire un détachement pendant la nuit. On accepta sa proposition , & on lui donna un corps des meilleures troupes. Tout réussit comme il l'avoit promis. Le détachement escalada les murs sans être apperçu , se saisit d'une des portes , & introduisit le reste de l'armée. Les Anabaptistes , quoique surpris , se défendirent dans la place du marché avec tout le courage qu'inspire le désespoir ; mais accablés par le nombre , & enveloppés de toutes parts , la plupart d'entr'eux furent tués sur la place ; les autres furent faits prisonniers , & de ce nombre furent le Roi & Cnipperdoling. Boccold , chargé de chaînes & conduit de ville en ville ,

24 Juin.

Punition du
Roi & de
ses associés.

fut donné en spectacle à la curiosité du peuple, & exposé à toute sorte d'outrages. Cette étrange révolution dans sa destinée ne parut ni l'humilier ni l'abattre : il demeura attaché aux maximes de sa secte avec une fermeté inébranlable ; ensuite conduit à Munster, le théâtre de sa grandeur & de ses crimes, il y fut mis à mort après les tourments les plus longs & les plus recherchés, qu'il souffrit avec un courage héroïque. Cet homme extraordinaire, qui avoit eu l'art d'acquiescer un empire si absolu sur les âmes de ses sectateurs, & de faire une révolution si dangereuse pour la société, avoit à peine vingt-six ans (a).

Le Royaume des Anabaptistes finit avec la vie de leur Roi ; mais leurs principes avoient jetté de profondes

1535.

Caractere
de sa secte
depuis cer-
te époque.

(a) Sleid. 190, &c. *Tumultuum Anabaptistarum liber unus.* Ant. Lamberto Hortentio autore ap. Scardium, vol. 2, p. 298, &c. *De miserabili monasteriensium obsidione,* &c. *Libellus Anton. Corviniap. Sard.* 313. *Annales Anabaptistici à Joh. Henrico Ottio,* 4°. Basileæ, 1672. Cor. Heersbachius, *hist. Anab.* edit. 1637, p. 140.

1535.

racines dans les Pays Bas , & cette secte y subsiste encore sous le nom de Mennonites. Par un changement bien étrange , cette secte qui fut si factieuse & si sanguinaire à sa naissance , est devenue singulièrement innocente & pacifique. Ces Mennonites regardent comme un crime de faire la guerre & d'exercer les emplois civils ; ils se dévouent entièrement aux devoirs de simples citoyens ; & par leur industrie & leur charité , ils (a) semblent vouloir faire à la société une sorte de réparation des violences commises par leurs fondateurs. Quelques-uns se sont établis en Angleterre , & y ont conservé les maximes anciennes de la secte sur le baptême ; mais sans aucun mélange dangereux de fanatisme.

Opération
de la ligue
de Smalkalde & son
autorité.

Quoique la révolte des Anabaptistes eût attiré l'attention générale , elle n'occupa cependant pas assez les Princes d'Allemagne , pour les empêcher de songer à leurs intérêts politiques. L'alliance secrète qui s'étoit formée

(a) Bayle , *diction. art. Anabaptistes.*

entre le Roi de France & les confédérés de Smalkalde , commença vers ce temps à produire de grands effets. Ulric, Duc de Wittemberg , ayant été chassé de ses Etats , en 1519 , par ses propres sujets , révoltés des violences & de l'oppression qu'il exerçoit sur eux , la Maison d'Autriche avoit pris possession de ce Duché. Ce Prince , après avoir expié par un long exil , des fautes qui étoient plutôt l'effet de son inexpérience que d'un caractère tyrannique , étoit devenu à la fin l'objet de la compassion générale. Le Landgrave de Hesse , en particulier , son proche parent , embrassa avec la plus grande vivacité ses intérêts , & fit plusieurs efforts pour lui faire rendre l'héritage de ses peres ; mais le Roi des Romains refusa constamment de se dessaisir d'une riche Province , dont l'acquisition avoit si peu coûté à sa famille. Le Landgrave , trop faible pour reprendre le Wittemberg par la force des armes , s'adressa au Roi de France son nouvel allié. François , qui ne cherchoit que l'occasion d'embarrasser la Maison d'Autriche , & qui avoit un grand desir de lui ôter un

1535.

territoire qui , en lui donnant de l'influence dans une partie de l'Allemagne très-éloignée de ses autres Etats ; la mettoit à portée d'y dominer , encouragea le Landgrave à prendre les armes , & lui fournit en secret une somme considérable. Le Landgrave ayant levé des troupes , marcha en diligence à Wittemberg , attaqua , défit & dispersa un corps considérable d'Autrichiens qui gardoient ce pays. Tout les sujets du Duc reçurent à l'envi leur Prince naturel , & lui rendirent avec joie l'autorité souveraine , dont jouissent encore aujourd'hui ses descendants. L'exercice de la Religion Protestante fut en même-temps établi dans ses Etats (a).

Quelque sensible que fût Ferdinand à ce coup imprévu , il n'osa attaquer un Prince que tout le parti Protestant d'Allemagne se dispoisoit à soutenir ; & il jugea qu'il étoit plus prudent de conclure un traité par lequel il reconnût , de la maniere la plus solennelle , les droits d'Ulric au Du-

(a) Sleid. 172, Du Bellay , 159 , &c.

ché de Wittemberg. Ferdinand convaincu, par le succès des opérations du Landgrave en faveur du Duc de Wittemberg, qu'il falloit éviter avec le plus grand soin toute rupture avec une ligue aussi formidable que celle de Smalkalde, entra aussi en négociation avec l'Electeur de Saxe qui en étoit le chef; & moyennant quelques concessions en faveur de la Religion Protestante, il vint à bout de se faire reconnoître Roi des Romains par l'Electeur & les confédérés. Mais pour prévenir dans la suite une élection aussi précipitée & aussi irrégulière que l'avoit été celle de Ferdinand, il fut convenu que personne désormais ne seroit élevé à cette dignité que du consentement unanime des Electeurs, article qui fut peu de temps après confirmé par l'Empereur (a).

Cette indulgence pour les Protestants, & l'étroite liaison que le Roi des Romains commençoit à former avec les Princes de ce parti, déplu-

Paul III
fixe Mantoue pour
le lieu de
l'assemblée
d'un concile général;

(a) Sleid. 1737. *Corps diplom.* tom. 4, p. 2, 119.

1535.

rent beaucoup à la Cour de Rome. Paul III n'avoit pas adopté la résolution où étoit son prédécesseur de ne jamais consentir à la convocation d'un concile général : il avoit même promis, dans le premier consistoire qui suivit son élection, de convoquer cette assemblée que desiroit toute la Chrétienté ; mais il étoit aussi irrité que Clément des innovations qui se faisoient dans l'Allemagne ; & il n'étoit pas moins éloigné d'approuver aucun plan pour réformer la doctrine de l'Eglise & les abus de la Cour de Rome. Seulement, comme il avoit été témoin du blâme universel que Clément s'étoit attiré par son obstination sur l'assemblée d'un concile, il espéroit échapper au même reproche, en affectant de la proposer lui-même avec empressement, bien convaincu qu'il s'élèveroit toujours assez de difficultés sur le temps & le lieu de cette assemblée, sur les personnes qui auroient droit d'y assister, & sur la forme dans laquelle on devoit y procéder, pour frustrer l'intention de ceux qui demandoient ce concile, sans s'exposer lui-même aux repro-

ches qu'ils ne manqueroient pas de lui faire, s'il refusoit d'y consentir. Plein de cette confiance, il députa des Nonces aux différentes Cours, pour leur faire part de ses intentions, & leur annoncer qu'il avoit choisi Mantoue, comme le lieu le plus propre à la tenue du concile. Les difficultés que le Pape avoit prévues, se présentèrent en foule. Le Roi de France désapprouva le choix que le Pape avoit fait, sous prétexte que le Pape & l'Empereur auroient trop d'autorité dans une ville située dans cette partie de l'Italie. Le Roi d'Angleterre se réunit à François, & fit la même objection; il déclara de plus qu'il ne reconnoîtroit aucun concile, convoqué au nom & par l'autorité du Pape. Les Protestants d'Allemagne, assem-

12 Décembre.
bre.

blés à Smalkalde, insistèrent sur leur première proposition, & demandèrent que le concile se tint en Allemagne: ils s'autorisoient de la promesse que leur avoit faite l'Empereur, & de la résolution qui en avoit été prise à la diete de Ratisbonne; & ils déclarèrent qu'ils ne regarderoient point l'assemblée de Mantoue comme

1535.

un concile légal tenu en pleine liberté, & représentant véritablement l'Eglise. Cette diversité de sentiments & d'intérêts ouvrit un champ si vaste aux intrigues & aux négociations, qu'il fut aisé au Pape de se faire un mérite de son feint empressement à assembler ce concile, dont il mettoit tous ses soins à éloigner la convocation. Les Protestants, d'un autre côté, soupçonnant ses desseins, & connoissant la force que leur donnoit leur union, renouvelèrent pour dix ans la ligue de Smalkalde, que l'accession de plusieurs nouveaux membres rendit encore plus puissante & plus formidable (a).

(a) Cette ligue fut conclue au mois de Décembre de l'année mil cinq cent trente-cinq; mais elle ne fut signée en forme qu'au mois de Septembre de l'année suivante. Les Princes qui y accéderent, étoient Jean, Electeur de Saxe; Ernest, Duc de Brunswick; Philippe, Landgrave de Hesse; Ulric, Duc de Wittemberg; Barnim & Philippe, Ducs de Poméranie; Jean, George & Joachim, Princes d'Anhalt; Gerhard & Albert, Comtes de Mansfeld; Guillaume, Comte de Nassau; les villes étoient Strasbourg, Nuremberg, Constance, Ulm,

Ce fut à cette époque que l'Empereur entreprit sa fameuse expédition contre les pirates d'Afrique. La partie du continent d'Afrique, qui borde les côtes de la Méditerranée, & qui formoit anciennement les Royaumes de Mauritanie & de Mafylie, & la République de Carthage, est connue aujourd'hui sous le nom général de Barbarie. Ce pays avoit subi plusieurs révolutions : subjugué par les Romains, il fut d'abord une Province de leur Empire ; il fut ensuite conquis par les Vandales, qui y fondèrent un Royaume. Bélisaire l'ayant détruit, toute cette contrée demeura sous la domination des Empereurs Grecs jusqu'à la fin du septième siècle ; elle fut alors envahie par les Arabes, dont les armes ne trouvoient de résistance nulle part ; & pendant quelque temps, elle fit par-

1535.

Expédition
de l'Empe-
reur en A-
frique. Etat
de ce pays.

Magdebourg, Breme, Reutlingue, Hailbron, Memmingen, Lindau, Campen, Isne, Bibrac, Vindsheim, Ausbourg, Francfort, Esling, Brunswick, Goslar, Hanovre, Gottingue, Eimbeck, Hambourg, Minden.

7535.

tie du vaste Empire que gouvernerent les Califes. L'éloignement du centre de l'Empire encouragea dans la suite les descendants des guerriers qui avoient anciennement subjugué ce pays, ou des chefs des Maures ses anciens habitants, à secouer le joug & à se rendre indépendants. Les Califes, dont l'autorité n'étoit fondée que sur un respect de fanatisme, plus propre à favoriser les conquêtes qu'à les conserver, furent obligés de fermer les yeux sur ces révoltes, qu'ils n'étoient pas en état de réprimer; & la Barbarie fut divisée en plusieurs Royaumes, dont les plus considérables furent Maroc, Alger & Tunis. Les habitants de ces Royaumes étoient un mélange de familles Arabes, de races Negres des Provinces méridionales, & de Maures nés en Afrique ou chassés de l'Espagne, tous sectateurs zélés de la religion Mahométane, & animés contre les Chrétiens d'une haine superstitieuse digne de leur ignorance & de leurs mœurs barbares.

Formation
des Etats
barbares-
ques.

Chez ce peuple, non moins hardi, inconstant & perfide que l'étoient,

si l'on en croit les historiens Romains, les anciens habitants du même pays, les séditions furent fréquentes; le gouvernement passa par un grand nombre de révolutions successives; mais comme elles étoient renfermées dans l'intérieur d'un pays barbare, elles sont peu connues, & méritent peu de l'être. Cependant vers le commencement du seizième siècle, il s'y fit une révolution qui rendit les Etats barbaresques redoutables aux Européens, & leur histoire plus digne d'attention. Les auteurs de cette révolution étoient des hommes, qui, par leur naissance, ne paroissent pas destinés à jouer un grand rôle. Horuc & Chairadin, tous deux fils d'un potier de l'isle de Lesbos, entraînés par l'impulsion d'un caractère inquiet & entreprenant, abandonnerent la profession de leur pere, coururent la mer, & se joignirent à une troupe de pirates. Ils se distinguèrent bientôt par leur valeur & leur activité; & s'étant emparés d'un petit brigantin, ils continuerent ce vil métier avec tant d'habileté & de succès, qu'ils rassemblèrent une flotte, composée

1538.

Entreprise
des Barbes
rousses.

1535.

de douze galeres & de plusieurs autres vaisſaux moins conſidérables. Horuc qui étoit l'aîné , & qu'on appella Barberouſſe à cauſe de la couleur de ſa barbe , fut l'amiral de cette flotte ; Chairadin étoit ſon ſecond , mais il avoit à peu-près la même autorité. Ils ſe donnerent le titre d'amis de la mer , & d'ennemis de tous ceux qui voguoient ſur ſes eaux. La terreur de leurs noms ſe répandit bientôt depuis le détroit des Dardanelles juſqu'à celui de Gibraltar. Leurs projets d'ambition s'étendirent à meſure que leur puiffance & leur renommée ſ'accroifſoient ; & ils effacerent l'infamie de leurs brigandages par des talents & des vues dignes de conquérants. Ils conduiſoient ſouvent dans les ports de Barbarie les priſes qu'ils avoient faites ſur les côtes d'Italie & d'Eſpagne ; & comme ils enrichiſſoient les habitants de ces ports par la vente de leur butin & par les extravagantes profuſions de leurs matelots , ils étoient bien reçus dans tous les lieux où ils abordoient. La ſituation avantageuſe de ces ports , voifins des grands Etats de la Chrétienté qui faiſoient

alors le commerce , inspira aux deux freres l'idée de faire un établissement dans ce pays. L'occasion d'exécuter leur projet se présenta bientôt , & ils ne la laisserent pas échapper. Eutemi , Roi d'Alger , qui avoit plusieurs fois tenté sans succès de s'emparer d'un fort que les gouverneurs Espagnols d'Oran avoient bâti assez près de cette capitale , fut assez imprudent pour implorer le secours de Barberousse , dont les Africains regardoient la valeur comme invincible. Le corsaire actif reçut avec joie cette invitation ; & laissant à son frere Chairadin le commandement de la flotte , il marcha à la tête de cinq mille hommes à Alger , où il fut reçu comme un libérateur. Une troupe si considérable le rendoit le maître de la ville ; ayant observé que les Maures ne le soupçonnoient d'aucun mauvais dessein , & que d'ailleurs ils étoient hors d'état , avec leurs troupes armées à la légère , de résister à de vieux soldats aguerris , il assassina secrètement le Prince qui l'avoit appelé à son secours , & se fit proclamer Roi d'Alger à sa place. Après

1535.

1516.

1535.

Horuc l'aîné des deux frères se rend maître d'Alger.

avoir usurpé l'autorité par ce meurtre audacieux, il chercha à la maintenir par une conduite assortie au génie du peuple qu'il avoit à gouverner. Libéral à l'excès pour tous ceux qui se déclaroient les partisans de son usurpation, il exerçoit une cruauté sans bornes contre ceux dont il avoit lieu de craindre les dispositions. Non content du trône qu'il avoit conquis, Horuc attaqua le Roi de Tremisen son voisin; & l'ayant vaincu dans une bataille, il joignit ses Etats à ceux d'Alger. Il continuoit en même-temps d'infester les côtes d'Espagne & d'Italie, avec des flottes qui ressembloient plus aux armemens d'un grand Monarque, qu'aux petites escadres d'un corsaire. Les déprédations de ces brigands déterminèrent Charles, dès le commencement de son regne, à envoyer au Marquis de Comares, Gouverneur d'Oran, un nombre de troupes suffisant pour attaquer Horuc. Cet officier, secondé par le Roi détrôné de Tremisen, exécuta sa commission avec tant de vigueur & d'habileté, que les troupes de Barberousse furent battues en plusieurs rencontres,

& qu'il se trouva lui-même enfermé dans Tremisen. Après s'y être défendu jusqu'à la dernière extrémité, il fut surpris dans le moment qu'il cherchoit à s'échapper, & il périt en combattant avec une valeur opiniâtre, digne de ses exploits & de sa renommée.

1535.

Chairadin, connu de même sous le nom de Barberouffe, prit le sceptre d'Alger avec la même ambition & les mêmes talents, & fut plus heureux que son frere aîné. Son regne n'étant point troublé par les armes des Espagnols, à qui les guerres d'Europe donnoient assez d'occupation, il régla avec une prudence admirable la police intérieure de son Royaume, continua ses expéditions maritimes avec la plus grande vigueur, & étendit ses conquêtes dans le continent de l'Afrique. Mais voyant que les Maures & les Arabes ne se soumettoient à son gouvernement qu'avec la plus grande répugnance, & craignant que ses pirateries continuelles n'attirassent un jour sur lui les armes des Chrétiens, il mit ses Etats sous la protection du Grand-Seigneur,

Progrès de
Chairadin.

1535.

Il met ses
Etats sous
la protec-
tion du Sul-
tan.

qui lui donna un corps de soldats Turcs, assez considérable pour le mettre en sûreté contre les révoltes de ses ennemis domestiques, & contre les attaques des étrangers. A la fin, la renommée de ses exploits croissant de jour en jour, Soliman lui offrit le commandement de la flotte Turque, comme au seul homme qui, par sa valeur & son expérience maritime, méritât d'être opposé à André Doria, le plus grand homme de mer de son siècle. Fier de cette distinction, Barberousse se rend à Constantinople; son caractère souple fut si bien mêler l'adresse du courtisan à l'audace du corsaire, qu'il gagna l'entière confiance du Sultan & de son Visir. Il leur fit part d'un plan qu'il avoit formé pour se rendre maître de Tunis, qui étoit alors le Royaume le plus florissant de la côte d'Afrique; le Sultan & son Visir approuverent son projet, & ne lui refuserent rien de ce qu'il demanda pour l'exécuter.

Son projet
de conqué-
rir Tunis.

Il fondeoit les espérances des succès de cette entreprise, sur les divisions intestines qui déchiroient le Royaume

me de Tunis. Mahmed, le dernier Roi de cet Etat, avoit eu, de plusieurs femmes différentes, trente-quatre enfans, parmi lesquels il avoit pour son successeur Muley-Affan, le plus jeune de tous. Ce Prince foible ne devoit point cette préférence à son mérite, mais à l'ascendant que sa mere avoit pris sur l'esprit affoibli du vieux Monarque; il commença à empoisonner Mahmed son pere, afin de prévenir un changement de résolution. Ensuite, suivant cette politique barbare, en usage dans tous les pays où la polygamie est permise sans que l'ordre de la succession soit bien marqué, il mit à mort tous ceux de ses freres qui tomberent entre ses mains. Alraschild, un des aînés, eut le bonheur d'échapper à sa rage, & trouva une retraite chez les Arabes errants. Aidé de quelques-uns de leurs chefs, il fit plusieurs tentatives pour recouvrer le trône, qui lui appartenoit de droit; mais aucune ne réussit: les Arabes, par une suite de leur inconstance naturelle, étoient même prêts à le livrer à son impitoyable frere, lorsqu'ils s'enfuit à Al-

ger , le seul afyle qui lui reftât. Là , il implora la protection de Barberouffe , qui voyant d'un coup d'œil tous les avantages qu'il pourroit retirer pour lui-même en foutenant les droits de ce malheureux Prince , le reçut avec toutes fortes de démonftrations d'amitié & de refpect. Comme Barberouffe étoit alors fur le point de partir pour Constantinople , il perfuada aifément à Alrafchild de l'y accompagner , en lui promettant les plus grands fecours de la part de Soliman , qu'il lui peignit comme le plus généreux & le puiffant Monarque de l'univers. Alrafchild , féduit par l'efpoir d'une couronne , étoit difpofé à tout croire & à tout entreprendre pour l'obtenir. Mais à peine furent-ils arrivés à Constantinople , que le perfide corfaire donna au Sultan l'idée de conquérir Tunis , & d'annexer ce Royaume à fon Empire , en profitant du nom du Prince détrôné , & des difpofitions du parti qui étoit prêt à fe déclarer en fa faveur. Soliman fe prêta trop facilement à cette perfidie , bien digne du caractère de fon auteur , mais indi-

gne de celui d'un grand Monarque. Le Sultan eut bientôt assemblé une armée nombreuse & équipé une flotte considérable ; le trop crédule Alrafchild , en voyant ces grands préparatifs , se flattoit déjà d'entrer bientôt triomphant dans sa capitale.

1535.

Mais au moment où ce Prince infortuné alloit s'embarquer , il fut arrêté par l'ordre du Sultan , & enfermé dans le ferrail : on n'en a jamais entendu parler depuis. Barberousse fit voile vers l'Afrique avec une flotte de deux cents cinquante vaisseaux : après avoir ravagé les côtes de l'Italie , & répandu la terreur dans toutes les parties de cette contrée , il parut devant Tunis. En débarquant ses troupes , il annonça qu'il venoit soutenir les droits d'Alrafchild , qu'il disoit avoir laissé malade à bord de la galere amirale. Il fut bientôt maître du fort de la Goulette , qui commande la baye , & dont il s'empara en partie par son adresse , en partie par la trahison du commandant. Les habitans de Tunis , dégoûtés de gouvernement de Muley-Affan , prirent les armes , & se déclarerent pour Al-

Son succès.

1535.

Dans la
ville.

raschild avec un un zele si vif & si universel , qu'ils obligerent son frere de fuir avec précipitation, sans avoir même le temps d'emporter ses trésors. Les portes furent aussi-tôt ouvertes à Barberouffe , comme au restaurateur de leur Souverain légitime ; mais quand on vit qu'Alraschild ne paroissoit point, & qu'au-lieu de son nom , celui de Soliman seul retentissoit au milieu des acclamations des soldats Turcs , le peuple de Tunis commença à soupçonner la trahison du corsaire. Leurs soupçons s'étant bientôt changés en certitude , ils coururent aux armes avec la plus grande furie , & environnerent la citadelle où Barberouffe avoit conduit ses troupes ; mais cet habile brigand avoit prévu cette révolution , & s'y étoit préparé : il fit aussi-tôt pointer contre eux l'artillerie des remparts ; & par une vive canonnade , accompagnée des décharges de la mousqueterie , il dispersa les assaillants , qui étoient en grand nombre , mais sans chef & sans ordre , & les força à reconnoître Soliman pour leur Souverain , & lui pour vice-Roi.

Son premier soin fut de mettre le Royaume, dont il venoit de s'emparer, en état de défense. Il fit faire à grands fraix des fortifications régulières au fort de la Goulette, qui devint l'abri principal de sa flotte, & son grand arsenal de mer & de guerre. Maître d'une si grande étendue de pays, il continua d'exercer ses brigandages contre les Etats Chrétiens, & il se trouva en état de porter encore plus loin & avec plus d'impunité ses déprédations & ses violences. L'Empereur recevoit chaque jour de ses sujets d'Espagne & d'Italie, des plaintes sur les outrages continuels que commettoient les vaisseaux de ce pirate. Toute la Chrétienté jettoit les yeux sur lui : c'étoit au Prince le plus puissant & le plus heureux qui régnoit alors, à mettre fin à ce genre d'oppression si odieux & si nouveau. De son côté, Muley-Affan, chassé de Tunis, & ne trouvant aucun des Princes Mahométans d'Afrique qui eût la volonté ou le pouvoir de l'aider à reconquérir son trône, s'adressa à Charles, comme à la seule Puissance qui pût défendre ses droits contre un usur-

1535.
Puissance
formidable
de Barbe-
rousse,

Le Roi dé-
trôné de
Tunis im-
ploie le se-
cours de
l'Empereur.

1535.
21 Avril.
1535.

Ses prépa-
ratifs pour
cette expé-
dition.

pateur si formidable. L'Empereur également jaloux de délivrer ses Etats d'un voisin aussi dangereux que Barberouffe, & de paroître le protecteur d'un Prince malheureux, vouloit aussi recueillir la gloire qu'on attachoit alors à toute expédition contre les Mahométans : il conclut aussi-tôt un traité avec Muley-Affan, & se disposa à faire une descente à Tunis. Depuis l'essai qu'il avoit fait de ses talents pour la guerre dans la dernière campagne de Hongrie, il étoit devenu si avide de réputation militaire, qu'il résolut de commander ses troupes en personne. Il rassembla toutes les forces réunies de ses Etats pour une entreprise où il alloit exposer sa gloire, & qui fixoit l'attention de toute l'Europe. Une flotte Flamande amena des Pays-Bas un corps d'infanterie Allemande (a) : les galeres de Naples & de Sicile prirent sur leur bord les bandes Espagnoles & Italiennes, composées de vieux soldats, qui s'étoient distinguées par tant de victoires rem-

(a) Hardi, *Annales Brabant.* 1, 599.

portées sur les François. L'Empereur s'embarqua à Barcelone avec l'élite de la Noblesse Espagnole, que joignit un détachement considérable venu de Portugal sous la conduite de l'Infant Dom Louis, frere de Charles. André Doria fit voile avec ses galeres, les mieux équipées de tous les vaisseaux de l'Europe, & commandées par les plus habiles officiers. Le Pape fournit tous les secours qui furent en son pouvoir pour concourir au succès de cette pieuse entreprise; & l'ordre de Malte, éternel ennemi des infideles, équipa aussi une flotte, peu nombreuse, mais formidable par la valeur des Chevaliers qu'elle portoit. Le port de Cagliari en Sardaigne, fut le rendez-vous général. Doria fut nommé le grand Amiral de la flotte; & le commandement en chef des forces de terre fut donné au Marquis de Guast.

Cette flotte composée de près de cinq cents navires, à bord desquels étoient plus de trente mille hommes de troupes réglées, partit de Cagliari le 16 Juillet; & après une heureuse navigation, prit terre à la vue

Il descend
en Afrique.

1535.

de Tunis. Barberouffe qui avoit été informé de bonne heure de l'armement immense que faisoit l'Empereur, & qui en avoit aisément démêlé l'objet, s'étoit préparé avec autant de prudence que de vigueur à bien défendre sa nouvelle conquête. Il rappella ses corsaires de tous les lieux où ils croisoient; il fit venir d'Alger toutes les troupes qu'il put en retirer sans dégarnir cette ville; il envoya des messagers à tous les Princes d'Afrique, Maures & Arabes, à qui il peignit Muley-Affan comme un infâme apostat, qui, excité par l'ambition & le desir de la vengeance, s'étoit rendu le vassal d'un Prince chrétien, avec qui il se joignoit pour détruire la Religion de Mahomet; il fut avec tant d'art enflammer le zele de ces Princes ignorants & superstitieux, qu'ils prirent les armes comme pour défendre une cause commune. Vingt mille chevaux, avec un corps nombreux d'infanterie, s'assemblerent à Tunis; & Barberouffe, en leur distribuant à propos des présents, entretenoit leur ardeur, & l'empêchoit de se refroidir. Mais il con-

noissoit trop bien l'ennemi à qui il avoit affaire , pour espérer que des troupes légères pussent tenir contre la cavalerie pesamment armée & la vieille infanterie de l'armée Impériale ; sa principale confiance étoit dans le fort de la Goulette & dans son corps de soldats Turcs , qui étoient armés & disciplinés à la manière Européenne. Il jeta dans le fort six mille de ces Turcs sous le commandement de Sinan , renégat Juif , le plus brave & le plus expérimenté de tous ses pirates. Le fort fut aussi-tôt investi par l'Empereur. Comme ce Prince étoit maître de la mer , son camp étoit pourvu de toutes les denrées nécessaires , & même de toutes les commodités de la vie , en si grande abondance , que Muley-Affan qui n'étoit pas accoutumé à voir faire la guerre avec tant d'ordre & de luxe , ne pouvoit se lasser d'admirer la puissance de l'Empereur. Ses troupes animées par sa présence , & se faisant un mérite de verser leur sang pour une cause si sainte , se disputoient à l'envi tous les postes où il y avoit de l'honneur & du péril. Il ordonna trois attaques.

Siege de
la Goulette.

1535.

distinctes, & en chargea séparément les Allemands, les Espagnols & les Italiens, qui les poufferent avec toute l'ardeur qu'inspire l'émulation nationale. Sinan déploya de son côté une fermeté & une habileté qui justifient la confiance dont son maître l'avoit honoré : la garnison supporta, avec le plus grand courage, la fatigue d'un service pénible & continu ; mais malgré les fréquentes sorties qui interrompoient les travaux des assiégeants, malgré les allarmes que les Maures & les Arabes donnoient au camp de l'Empereur par leurs incursions continuelles, les brèches devinrent si considérables du côté de la terre, tandis que la flotte battoit avec la même vigueur & le même succès les fortifications construites du côté de la mer, que la place fut emportée dans un assaut général. Sinan, après la résistance la plus opiniâtre, se retira avec les débris de sa garnison vers la ville, en traversant les bas-fonds de la baye. La prise du fort de la Goulette rendit l'Empereur maître de la flotte de Barberousse, composée de dix-huit galeres & galiotes,

Le fort est
pris d'as-
saut le 25
Juillet.

ainsi que de son arsenal , & de trois cents canons , la plupart de fonte , qui étoient placés sur les remparts ; un tel nombre de canons étoit étonnant pour ce temps-là , & prouve également l'importance de ce fort & la puissance de Barberouffe. L'Empereur entra dans la Goulette par la brèche ; & se tournant vers Muley-Affan : *Voici , lui dit-il , une porte ouverte par laquelle vous rentrerez dans vos Etats.*

Barberouffe sentit toute l'étendue de la perte qu'il venoit de faire ; mais loin de se décourager , il n'en fut pas moins déterminé à bien défendre Tunis. L'enceinte de cette ville étoit trop vaste & les murs étoient en trop mauvais état pour qu'il pût espérer de la défendre avec avantage ; comme d'ailleurs il ne pouvoit compter sur la fidélité des habitants , ni espérer que les Maures & les Arabes soutinssent les travaux & les fatigues d'un siège , il prit (a) la résolution hardie de s'avancer vers le camp des

(a) Ruscelli , *lettere di principi* , p. 119 , &c.

1535.

ennemis à la tête de son armée , qui montoit à cinquante mille hommes , & d'abandonner la destinée de son Royaume au sort d'une bataille. Il fit part de son dessein à ses principaux officiers : en leur représentant le danger de laisser dans la citadelle dix mille esclaves Chrétiens qu'il y avoit enfermés , & qui pourroient fort bien se révolter pendant l'absence de ses troupes , il leur proposa , comme une précaution nécessaire à la sûreté commune , de massacrer sans pitié ces esclaves avant de se mettre en marche. Les Officiers applaudirent avec joie au dessein qu'il avoit de hasarder une bataille ; mais quoique leur métier de pirates les eût familiarisés avec toutes les scènes de carnage & de barbarie , l'affreuse proposition d'égorger dix mille hommes à la fois , leur fit horreur ; & Barberousse , plutôt par la crainte de les irriter , que par aucun sentiment d'humanité , consentit à laisser la vie aux esclaves.

Il défait

l'armée de
Barberousse.

Pendant ce temps-là , l'Empereur commençoit à s'avancer vers Tunis ; & quoique ses troupes souffrissent des

fatigues incroyables, en marchant sur les sables brûlants qu'il leur falloit traverser, sans trouver d'eau, & sous le poids d'un soleil ardent, elles se trouverent bientôt à portée de l'ennemi. Les Maures & les Arabes enhardis par la supériorité de leur nombre, attaquèrent les troupes impériales dès qu'elles parurent, & se précipiterent sur elles avec de grands cris; mais leur impétuosité sans discipline ne put tenir un seul instant contre le choc soutenu de ces troupes réglées; & malgré la présence d'esprit de Barberouffe & tous les efforts qu'il fit pour les rallier; malgré l'exemple qu'il leur donnoit en s'exposant aux plus grands périls, la déroute fut si générale, qu'il se trouva entraîné lui-même dans la fuite de ses soldats vers la ville. Il la trouva dans la plus grande confusion: une partie des habitants en sortoient avec leurs familles & leurs effets, d'autres étoient prêts à en ouvrir les portes au vainqueur; les soldats Turcs se dispoient à la retraite, & les esclaves Chrétiens étoient déjà maîtres de la citadelle, qui, dans ce désastre,

1535.

eût pu lui servir d'asyle. Ces malheureux captifs, animés par le désespoir, avoient profité de l'absence de Barberousse, comme il l'avoit bien prévu : dès qu'ils sentirent que son armée étoit éloignée de la ville, ils corrompirent deux de leurs gardes, briserent leurs fers ; & forçant leurs prisons, ils repoussèrent la garnison Turque, & tournerent l'artillerie du fort contre leurs tyrans. Barberousse, furieux & désespéré, s'enfuit avec précipitation à Bona, reprochant à ses officiers leur fausse compassion, & se reprochant à lui-même la foiblesse qu'il avoit eue de céder à leur avis.

Tunis se
rend.

Cependant Charles, satisfait d'une victoire aisée, qui ne lui avoit presque pas coûté de sang, s'avançoit vers Tunis lentement & avec toutes les précautions nécessaires dans un pays ennemi. Il ne connoissoit pas encore toute sa bonne fortune. Un courier député par les esclaves révoltés, vint lui apprendre le succès de leurs nobles efforts & la nouvelle de leur liberté ; en même-temps arriverent des députés de la ville qui

lui en présenterent les clefs, & implorerent sa protection pour les préserver des insultes de son armée. Tandis qu'il s'occupoit des moyens de prévenir le désordre & le pillage, ses soldats qui craignoient d'être frustrés du butin qu'ils s'étoient promis, fondirent soudain & sans aucun ordre dans la ville, & commencèrent à tuer & à piller sans aucun ménagement. Il étoit trop tard alors pour songer à réprimer leur cruauté, leur avarice & leur licence. Tunis fut en proie à tous les outrages que le soldat est capable de commettre dans une ville prise d'assaut, & à tous les excès où peuvent porter les passions, quand elles sont irritées par le mépris & la haine qu'inspire la différence de mœurs & de religion. Plus de trente mille habitants innocents périrent dans ce jour funeste, & dix mille furent emmenés en esclavage. Muley-Affan remonta sur son trône au milieu du sang & du carnage, en exécration à ses sujets sur lesquels il avoit fait tomber tant de calamités; il fut un objet de pitié pour ceux même dont la fureur étoit la cause de

1535.

tous ces maux. L'Empereur gémit de l'accident fatal qui avoit souillé l'éclat de sa victoire; cependant au milieu de cette scène d'horreur, un spectacle intéressant lui fit éprouver un sentiment consolant & agréable; dix mille esclaves Chrétiens, parmi lesquels se trouvoient plusieurs personnes de distinction, vinrent au-devant de lui lorsqu'il entra dans la ville, & tombant à ses pieds, le remercièrent & le bénirent comme leur libérateur.

Il rétablit
Muley-Af-
san sur son
trône.

Charles, en accomplissant la promesse qu'il avoit faite au Roi Maure de le rétablir dans ses Etats, ne négligea pas de prendre les précautions nécessaires pour réprimer le pouvoir des corsaires Africains, & pour assurer la tranquillité de ses sujets & les intérêts de la Couronne d'Espagne; il conclut un traité avec Muley-Afsan, aux conditions suivantes; que le Roi Maure tiendrait le Royaume de Tunis en fief de la Couronne d'Espagne, & en feroit hommage à l'Empereur comme à son Seigneur suzerain; que tous les esclaves Chrétiens qui se trouvoient alors dans ses Etats, de quelque nation qu'ils fussent, se-

roient remis en liberté sans rançon ; que les sujets de l'Empereur auroient dans son Royaume la liberté de faire le commerce, & de professer publiquement la religion Chrétienne ; qu'outre le fort de la Goulette, dont l'Empereur resteroit en possession, tous les ports du Royaume qui étoient fortifiés, lui seroient encore remis ; que Muley-Affan payeroit tous les ans douze mille écus pour l'entretien de la garnison Espagnole qui resteroit dans le fort de la Goulette ; qu'il ne feroit aucune alliance avec les ennemis de l'Empereur, & qu'il lui feroit présent tous les ans, en reconnaissance de sa vassalité, de six chevaux Maures, & d'autant de faucons (a). Après avoir ainsi réglé les affaires d'Afrique, châtié l'insolence des corsaires, assuré à ses sujets une retraite, & à ses flottes une rade favorable, sur les côtes même d'où tant de pirates étoient venus ravager ses Etats, Charles se rembarqua pour re-

17 Août

(a) Dumont, *Corps diplom.* 2, 128. Summonte, *Hist. di Napoli*, 4, 89.

1535.

Gloire
qu'acquît
l'Empereur.

tourner en Europe, la saison orageuse & les maladies de son armée ne lui permettant pas de poursuivre Barberousse (a).

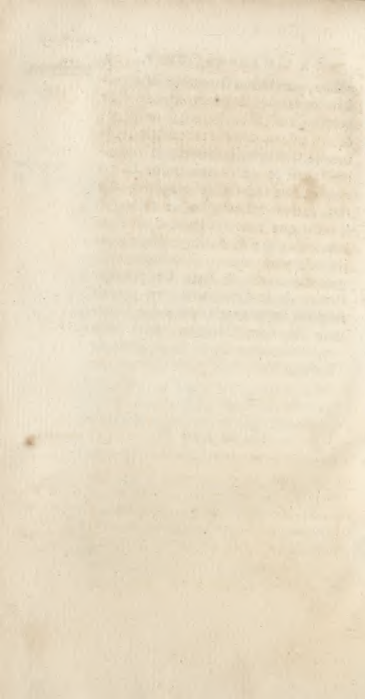
Cette expédition, dont il paroît que les contemporains mesurèrent plutôt le mérite sur la générosité apparente de l'entreprise, sur la magnificence avec laquelle elle fut conduite, & sur le succès qui la couronna, que sur l'importance des suites qu'elle eut, éleva l'Empereur au comble de la gloire, & fit de cette époque la plus éclatante de toutes celles de son regne. Vingt mille esclaves qu'il arracha à la captivité, tant par ses armes que par son traité avec Muley-Affan (b), & à qui il fournit des habits & de l'argent pour les mettre en état de retourner chacun dans leur

(a) Joh. Etropii *diarum expedition. Tunetanæ*, ap. Scard. V, 2, p. 320, &c. Jovii, *hist. l. 34*, 153, &c. Sandov. 2, 154, &c. Vertot, *Hist. des Cheval. de Malthe. Epîtres des Princes*, par Ruscelli, traduites par Belleforest, p. 129, 120, &c.

(b) Summonte, *hist. di Nap.* vol. 4, p. 103.

patrie , publièrent dans toute l'Europe les éloges de la générosité de leur bienfaicteur , & exalterent sa puissance & ses talents avec l'exagération naturelle aux sentimens de la reconnaissance & de l'admiration. La renommée de Charles éclipsa alors celle des autres Monarques de l'Europe. Tandis que tous ces Princes ne s'occupoient que d'eux-mêmes & de leurs intérêts particuliers , il se montra digne d'occuper le rang de premier Prince de la Chrétienté , en paroissant ne songer qu'à défendre l'honneur du nom Chrétien , & à assurer le bien-être & la tranquillité de l'Europe.

Fin du Livre V.





L'HISTOIRE

D U R E G N E

DE L'EMPEREUR CHARLES - QUINT.



L I V R E V I.

MALHEUREUSEMENT pour la réputation de François premier, la conduite qu'il tint alors parut à ses contemporains former un contraste frappant avec celle de son rival. Ils ne lui pardonnoient pas de profiter du moment où l'Empereur avoit tourné toutes ses forces contre l'ennemi commun, pour faire revivre ses préten-

1535.
Causes
d'une nou-
velle guer-
re entre
l'Empereur
& Fran-
çois.

1535.

tentions sur l'Italie, & replonger l'Europe dans une nouvelle guerre. J'ai déjà observé que le traité de Cambray n'avoit pas étouffé les germes de l'inimitié qui animoit les deux Princes l'un contre l'autre, & qu'il avoit tout au plus couvert, mais non éteint les feux de la discorde. François, sur-tout, qui n'aspiroit qu'au moment favorable de recouvrer la réputation & les territoires qu'il avoit perdus, continuoît de négocier avec les Cours étrangères; il faisoit tous ses efforts pour irriter la jalousie que la plupart des Princes avoient conçue de la puissance & des desseins de l'Empereur, & pour faire naître dans le cœur des autres les soupçons & les allarmes dont le sien étoit dévoré. Il s'adressa sur-tout à François Sforce, qui étoit, il est vrai, redevable à Charles de la possession du Duché de Milan, mais qui le tenoit à des conditions si dures, qu'elles le rendoient non-seulement vassal de l'Empire, mais encore tributaire & dépendant de l'Empereur. L'honneur d'avoir épousé la niece du plus grand Souverain de l'Europe, ne pouvoit

lui faire oublier la honteuse servitude à laquelle il se trouvoit abaissé, & cet état lui parut si insupportable, que tout foible & timide qu'il étoit, il prêta avidement l'oreille aux premières propositions que lui fit François, de l'affranchir du joug. Les ouvertures lui furent portées par Merveille, Gentilhomme Milanois, résident à Paris; & quelque temps après, afin d'avancer la négociation, Merveille fut envoyé à Milan sous prétexte de visiter ses parents, mais avec des lettres de créance secrètes, qui lui donnoient le titre d'Ambassadeur de François. Ce fut en cette qualité que Sforce le reçut; mais malgré tous les soins qu'on prit pour empêcher ce secret de transpirer, Charles le pénétra, soit qu'il en eût des avis positifs, soit qu'il n'eût que des soupçons. Il fit au Duc des réprimandes & des menaces si sévères, que ses ministres & lui-même également intimidés, donnerent à l'Europe la preuve la plus ignominieuse pour eux de la crainte servile qu'ils avoient d'offenser l'Empereur. Ils vinrent à bout d'engager Merveille dans

1535.

une querelle avec un des domestiques du Duc; l'Ambassadeur qui n'avoit ni la prudence ni la modération qu'auroit exigé l'emploi qui lui étoit confié, tua son adversaire; on l'arrêta sur le champ, on lui fit son procès, il fut condamné à perdre la tête, & la sentence fut exécutée au mois de Décembre 1533. François, étonné qu'on eût ainsi violé un caractère qui étoit sacré parmi les nations les plus barbares, & indigné de l'affront fait à la majesté de sa Couronne, menaça Sforce des effets de son ressentiment, & porta ses plaintes à l'Empereur, qu'il regardoit comme le véritable auteur de cet outrage inoui. Mais n'ayant pu obtenir aucune satisfaction de l'un ni de l'autre, il en appella à tous les Princes de l'Europe, & se crut alors en droit de tirer vengeance d'une insulte, qu'il ne pouvoit laisser impunie sans avilir son caractère, & sans déshonorer son rang.

François ne trouve point d'alliés.

Armé de ce prétexte pour commencer une guerre, à laquelle il étoit résolu, il redoubla d'efforts pour engager les autres Princes à prendre part dans

dans sa querelle ; mais des événements imprévus rendirent toutes ses mesures inutiles. Après avoir sacrifié l'honneur de sa maison en mariant son fils à Catherine de Médicis, dans la vue de s'attacher Clément, la mort de ce Pontife le priva de tous les avantages qu'il attendoit de cette alliance. Paul III, successeur de Clément, quoique disposé par inclination à servir les intérêts de l'Empereur, parut déterminé à garder la neutralité qui convenoit à son caractère de pere commun des Princes divisés. Le Roi d'Angleterre occupé de projets & de soins domestiques, évita, pour cette fois, de s'engager dans les affaires du continent, & refusa de secourir François, à moins qu'il ne voulût suivre son exemple, & secouer le joug de l'autorité des Papes.

Ces refus inattendus obligerent François à solliciter plus vivement le secours des Princes Protestants qui formoient la ligue de Smalkalde. Pour gagner plus aisément leur confiance, il chercha à flatter le zèle qu'ils avoient pour leurs nouvelles doctrines, & qui étoit leur passion dominante. Il affecta une modération particulière sur

1535

Ses négociations avec les Protestants d'Allemagne.

1535.

tous les points contestés. Il permit à du Bellay, son envoyé en Allemagne, d'exposer ses sentiments sur les articles les plus importants, dans des termes qui ne différoient pas beaucoup de ceux qu'employoient les Protestants (a) : il poussa même la condescendance jusqu'à inviter Melancthon, que la douceur de ses mœurs & son caractère pacifique distinguoient parmi les réformateurs, à se rendre à Paris, sous prétexte de vouloir prendre avec lui les mesures les plus propres à réconcilier les sectes opposées, qui divisoient si malheureusement l'Eglise (b). Toutes ces complaisances étoient plutôt des artifices de la politique de ce Prince, que l'effet de sa conviction : car quelque impression que les nouvelles opinions eussent faite sur l'esprit de ses sœurs, la Reine de Navarre, & la Duchesse de Ferrara, la gaieté & l'amour du plaisir, qui formoient le caractère de François,

(a) Freheri, *script. rer. German.* 3, 255, &c. Sleid. *hist.* 178, 183. Seckend. l. 3, 103.

(b) Camerarii, *vita Ph. Melancthon*, 12^e. Hag. 1655. p. 12.

ne lui laissoient guere le temps d'approfondir des disputes théologiques.

 1535.

Il perdit bientôt tous les fruits de ces artifices peu honorables , par une démarche qui ne s'accordoit guere avec les déclarations qu'il avoit faites aux Princes Allemands. Il ne faut cependant pas oublier qu'il fut forcé à cette démarche par les préjugés de son siecle , & par les idées superstitieuses de ses propres sujets. Son étroite liaison avec le Roi d'Angleterre , hérétique excommunié , ses fréquentes négociations avec les Protestants d'Allemagne , & l'audience publique qu'il donna à un envoyé du Sultan Soliman , avoient fait naître de violents soupçons sur la sincérité de son attachement à la religion ; & ces soupçons s'étoient encore singulièrement fortifiés par la résolution qu'il avoit prise d'attaquer l'Empereur , qui , dans toutes les occasions , avoit montré le plus grand zele pour la défense de la religion , & dans le moment même où il se préparoit à une expédition contre le corsaire Barberousse , expédition qu'on regardoit alors comme une sainte entreprise. Le Roi de France

1535.

avoit donc besoin de justifier ses sentimens par quelque preuve éclatante de son respect pour la doctrine reçue dans l'Eglise. Le zele indiscret de quelques-uns de ses sujets, qui avoient adopté les opinions du protestantisme, lui présenta l'occasion qu'il cherchoit. Ils avoient affiché aux portes du Louvre, & dans toutes les places publiques, des placards qui contenoient des satyres indécentes sur les dogmes & les cérémonies de l'Eglise Romaine. Six des auteurs ou complices de ces placards téméraires, furent découverts & arrêtés. Le Roi, pour conjurer les malheurs qu'on supposoit que ces blasphêmes pourroient attirer sur la nation, ordonna une procession solennelle : le saint Sacrement fut porté en grande pompe dans les principales rues de la ville. François marchoit devant, la tête nue, une torche à la main : les Princes du sang portoient le dais, & toute la Noblesse marchoit en ordre à la suite. En présence de cette nombreuse assemblée, le Roi, qui s'exprimoit ordinairement dans un langage énergique & animé, déclara que si une de ses mains étoit

infectée d'hérésie, il la couperoit avec l'autre, & qu'il n'épargneroit pas même ses propres enfants s'il les trouvoit coupables de ce crime; & pour prouver que cette protestation étoit sincère, il condamna les six malheureux qu'on avoit pris, à être brûlés publiquement avant la fin de la procession, & leur exécution fut accompagnée des traitements les plus barbares & les plus révoltants (a).

Les Princes de la ligue de Smalkalde, pleins du ressentiment & de l'indignation que leur avoit inspiré la cruauté avec laquelle on avoit traité leurs freres, ne pouvoient plus ajouter de foi aux déclarations du Roi de France, lorsqu'il offroit de protéger en Allemagne les mêmes opinions qu'il persécutoit avec tant de rigueur dans ses propres Etats; en sorte que tout l'art & toute l'éloquence qu'employa du Bellay pour justifier son maître, & faire l'apologie de sa conduite, ne firent aucune impres-

Ils refuse-
rent de se
joindre à
lui.

(a) Belcarii, *comment. rer. gallic.* 646.
Sleid. *hist.* 175, &c.

1535.

sion sur leurs esprits. D'ailleurs, l'Empereur n'avoit jusqu'alors usé d'aucune violence contre les réformés; il ne s'étoit jamais opposé aux progrès de leur doctrine, & il s'étoit même engagé, dans la diete de Ratisbonne, à ne pas inquiéter ceux qui l'avoient embrassée. Ils eurent la prudence de compter beaucoup plus sur la certitude de cet engagement subsistant, que sur les espérances précaires & éloignées dont François vouloit les amuser. La foiblesse sur-tout avec laquelle il avoit abandonné ses alliés à la paix de Cambray, étoit trop récente pour être oubliée, & n'encourageoit personne à se fier à son amitié & à compter sur sa générosité. Déterminés par tous ces motifs, les Protestants refuserent de fournir à François aucun secours contre l'Empereur. L'Electeur de Saxe, le plus zélé d'entr'eux, craignant de donner de l'ombrage à l'Empereur, ne voulut jamais permettre à Mélancthon de se rendre à la Cour de François, malgré l'extrême desir qu'avoit Mélancthon d'entreprendre ce voyage, soit qu'il fût flatté de l'invitation d'un

grand Monarque, ou qu'il crût que sa présence pourroit y être utile au parti Protestant.

Quoique parmi le grand nombre des Princes à qui la puissance toujours croissante de Charles inspiroit de la crainte ou de la jalousie, il ne s'en trouvât aucun qui voulût seconder François dans les efforts qu'il méditoit pour balancer ou limiter cette puissance, il n'en donna pas moins ordre à son armée de s'avancer vers les frontieres de l'Italie. Comme il n'avoit pris les armes que sous le prétexte de châtier l'insolence du Duc de Milan, qui avoit osé violer d'une maniere atroce le droit des gens, il sembloit que tout le poids de sa vengeance n'eût dû tomber que sur les Etats du coupable. Mais tout-à-coup & dès le commencement même de la campagne, les opérations de la guerre prirent une autre direction. Charles, Duc de Savoie, le moins actif & le moins habile des Princes de la branche dont il descendoit, avoit épousé Béatrix de Portugal, sœur de l'Empereur. Cette femme par ses grands talents se rendit bientôt

1535.

L'armée
Françoise
marche
vers l'Italie.

1535.

maîtresse absolue des volontés de son époux : fiere d'être la sœur de l'Empereur, ou séduite par les grandes promesses dont il flattoit son ambition, elle forma, entre la Cour Impériale & le Duc son mari, une union peu compatible avec cette neutralité qu'une sage politique & la situation de ses Etats lui avoient fait garder jusqu'alors entre les deux Monarques rivaux. François sentoît vivement à quels périls il pouvoit se trouver exposé, si en entrant en Italie il laissoit derriere lui les Etats d'un Prince tellement dévoué aux intérêts de l'Empereur, qu'il avoit envoyé son fils aîné à la Cour de Madrid pour y être élevé & pour y servir d'otage de la fidélité du pere. Clément VII, dans l'entrevue qu'il avoit eue avec François à Marseille, lui avoit peint ce danger avec les couleurs les plus fortes, & lui avoit en même-temps suggéré le moyen de s'en garantir, en lui conseillant de commencer son expédition contre le Milanès, par la prise de la Savoie & du Piémont, comme la seule ressource pour s'assurer une communication avec son

Royaume. François, qui avoit plusieurs raisons de haïr le Duc, ne pouvoit lui pardonner sur-tout d'avoir fourni à Bourbon l'argent avec lequel ce rebelle avoit levé les troupes qui défirent les François à la funeste bataille de Pavie; il faisoit avec ardeur une occasion de faire connoître combien il avoit été sensible à ces outrages, & comment il savoit les punir. Il ne manqua pas de prétextes qui pouvoient donner quelque apparence de justice à la violence qu'il méditoit. Les Etats de France & de Savoie se touchoient & se trouvoient même en plusieurs endroits engagés l'un dans l'autre, d'où naissoient des disputes inévitables & toujours subsistantes sur les limites des propriétés respectives des deux Princes. François avoit encore, par sa mere Louise de Savoie, de grandes prétentions sur le partage qu'elle devoit faire avec le Duc son frere, de la succession paternelle. Il ne vouloit pas cependant commencer les hostilités sans quelque raison plus spécieuse que ne pouvoient l'être des prétentions équivoques & pour la plupart surannées;

O v.

1535.

Il s'empare
des Etats
du Duc de
Savoie.

1535.

il demanda la permission de passer par le Piémont pour entrer dans le Milanès, ne doutant pas que le Duc, par un excès d'attachement pour l'Empereur, ne le refusât, & ne donnât par-là une plus grande apparence de justice à l'invasion qu'il projettoit. Mais s'il faut en croire les historiens de Savoie, qui doivent être mieux instruits de ce fait que ceux de France, le Duc lui accorda sans hésiter & de la meilleure grace du monde, ce qu'il n'étoit pas en son pouvoir de refuser sans danger, & promit de donner un libre passage à l'armée Françoisé. Il ne resta plus alors à François d'autre expédient pour rompre entièrement & justifier son projet, que de demander une entière satisfaction sur toutes les demandes que la Couronne de France pouvoit faire à la Maison de Savoie, en vertu des droits de Louise (a). Il ne reçut sur cet article qu'une réponse vague, & il s'y attendoit sans doute; aussi-tôt

(a) Hist. généalog. de Savoie, par Gulchenon, *folio* 3, 1660, 1, 639.

l'armée Francoise , sous les ordres de l'Amiral de Brion , fondit par différens endroits à la fois sur les Etats du Duc. Les pays de Bresse & du Bugey , qui dans ce temps-là étoient annexés à la Savoie , furent envahis en un moment. La plupart des villes du Duché ouvrirent leurs portes à l'approche de l'ennemi ; le petit nombre de celles qui restoit & qui voulurent faire résistance , fut bientôt emporté ; & avant la fin de la campagne , le Duc se vit dépouillé de tous ses Etats , à la réserve du Piémont , où il ne lui restoit que quelques places fortes en état de se défendre.

1535.

Pour comble d'infortune , la ville de Geneve , dont le Duc prétendoit avoir la souveraineté qu'il exerçoit déjà en partie , secona le joug , & sa révolte entraîna la perte de toutes les terres adjacentes. Geneve étoit alors une ville impériale , quoique soumise au domaine direct de ses propres Evêques , & ayant les Ducs de Savoie pour Souverains éloignés. La forme de sa constitution intérieure étoit purement républicaine ; elle étoit

La ville de Geneve recouvre sa liberté.

1535.

gouvernée par des syndics & un conseil, dont les membres étoient choisis par le peuple. De ces juridictions diverses, souvent opposées l'une à l'autre, naquirent deux partis qui subsisterent long-temps dans cet Etat; le premier étoit composé de ceux qui se donnoient pour défenseurs des privilèges de la République; ils prenoient le nom d'*Eignotz* ou de confédérés pour la défense de la liberté commune, & avoient flétri du nom de *Mammelus* ou esclaves, le parti de ceux qui soutenoient les prérogatives des Evêques & du Duc de Savoie. A la fin, quand le protestantisme commença à s'introduire dans cette ville, il inspira à ceux qui l'embrasserent, cet esprit d'audace & d'entreprise qui passoit ordinairement avec ses opinions dans l'ame des profélites, ou ne tarδοit pas à y naître. Comme le Duc & l'Evêque étoient par intérêt, par préjugé, & par des vues politiques, ennemis jurés de la réformation, tous les nouveaux Protestants s'unirent avec ardeur au parti des *Eignotz*; & le zèle de la Religion se joignant à l'amour de la liber-

1532.

té, cette passion généreuse prit de nouvelles forces. La fureur, l'animosité de deux factions renfermées dans la même enceinte, occasionna de fréquentes séditions, & elles se terminèrent presque toujours à l'avantage des partisans de la liberté, lesquels gagnoient tous les jours du terrain.

Le Duc & l'Evêque, oubliant leurs anciennes contestations sur les limites de leur pouvoir, se réunirent contre leurs communs ennemis, & les attaquèrent, chacun avec les armes qui lui étoient propres. L'Evêque excommunia le peuple de Geneve, comme coupable du double crime d'apostasie, en abandonnant la religion établie, & de sacrilege, en usurpant les droits de son siege épiscopal. Le Duc les attaqua comme des rebelles à leur Prince légitime, & tenta de se rendre maître de la ville, d'abord par surprise, ensuite à force ouverte. Les Genevois méprisèrent les foudres ecclésiastiques de l'Evêque, & défendirent hardiment leur indépendance contre le Duc; soutenus autant par leur propre valeur que par

1535.

les secours puissants qu'ils reçurent du canton de Berne leur allié, & du Roi de France, qui leur fit passer secrètement quelques soldats & quelque argent, ils firent échouer toutes les tentatives du Duc. Non contents de l'avoir repoussé, & ne voulant plus eux-mêmes se borner à se défendre, ils profitèrent de l'impuissance où étoit alors le Duc de leur résister; & tandis qu'il étoit accablé par l'armée Françoisé, ils s'emparèrent de plusieurs châteaux & places fortes qu'il possédoit dans le voisinage de Geneve; ils se délivrèrent ainsi de la vue de ces odieux monuments de leur ancienne dépendance, & assurèrent pour l'avenir un appui de plus à leur liberté. En même-temps le canton de Berne envahit & conquit le pays de Vaux, sur lequel il avoit quelques prétentions. Le canton de Fribourg, quoique passionnément attaché à la religion Catholique, & sans avoir aucun sujet particulier de querelle avec le Duc, voulut aussi partager les dépouilles de ce Prince infortuné. Une grande partie de ces conquêtes ou usurpa-

tions, conservées depuis par ces deux cantons, ont considérablement augmenté leurs forces, & sont devenus la plus belle portion de leur territoire. Malgré tous les projets & toutes les entreprises des Ducs de Savoie pour rétablir dans la suite leur domination dans Geneve, cette ville a toujours conservé son indépendance; & cet avantage lui a procuré un degré de considération, d'opulence & de politesse, qu'elle n'eût jamais atteint sans la liberté (a).

Au milieu de cet enchaînement de malheurs & de pertes, le Duc de Savoie ne voyant de ressource que dans la protection de l'Empereur, le sollicita avec la plus grande importunité, dès que ce Prince fut revenu vainqueur de son expédition de Tunis; & il avoit bien le droit d'en attendre du secours, puisque son attachement pour les intérêts de Char-

1535.

L'Empereur hors d'état de secourir le Duc de Savoie.

(a) *Hist de la ville de Geneve*, par Spon, 12^e. Utr. 1685, p. 99. *Hist. de la réformation de Suisse*, par Ruchat, Gen. 3728, tom. 4, 294, &c. tom. 5, p. 216, &c. *Mémoires de du Bellay*, 181.

1535.

les avoit été la cause principale de ses malheurs. Cependant Charles n'étoit pas en état de le secourir avec la vigueur & la diligence que demandoit sa situation. La plus grande partie des troupes qui avoient été employées à l'expédition d'Afrique, n'ayant été engagées que pour ce service seul, furent licenciées à la fin de la campagne. Les vieux corps que commandoit Antoine de Leve suffisoient à peine pour la défense du Milanès, & le trésor de l'Empereur étoit entièrement épuisé par les fraix immenses qu'avoit coûté la campagne d'Afrique.

24 Octo-
bre.Mort de
Sforce,
Duc de Mi-
lan.

Mais la mort de François Sforce, occasionnée, suivant quelques historiens, par la terreur que jetta dans son esprit l'invasion des François, dont les deux précédentes avoient été si fatales à sa famille, donna à l'Empereur tout le loisir de se préparer à la guerre. Cet événement inattendu changea totalement les sujets de querelle & la nature de la guerre. François n'avoit d'abord eu d'autre prétexte pour prendre les armes, que celui de punir Sforce de l'affront qu'a-

voit reçu la Couronne de France , & ce prétexte se trouva éteint par sa mort ; mais comme ce Prince ne laissoit point de postérité , tous les droits qu'avoit François sur le Duché de Milan , & qu'il n'avoit cédés qu'à Sforce & à ses enfants , revenoient en entier au Roi de France. L'objet favori de ce Monarque étoit de recouvrer le Milanès ; aussi le réclama-t-il sur le champ ; & s'il avoit appuyé son droit en faisant avancer sans perdre de temps vers Milan la forte armée qui étoit cantonnée dans la Savoie , il s'en seroit aisément assuré la possession , ce qui étoit l'objet le plus important. Mais François , à mesure qu'il avançoit en âge , devenoit de jour en jour moins entreprenant ; & le souvenir de ses infortunes passées , qui ne s'effaçoit point de son ame , le jettoit quelquefois dans une excessive timidité. Au-lieu de se servir de ses forces , il se borna aux négociations ; & par une modération qui venoit de la crainte , & qui est ordinairement fatale dans toutes les grandes affaires , il négligea de saisir l'occasion favorable qui s'offroit à

Prétentions
de Fran-
çois sur ce
Duché.

1535.

lui. Cependant Charles, en qualité de Souverain, prit possession du Duché, comme d'un fief de l'Empire qui se trouvoit vacant; & tandis que François perdoit le temps à expliquer & à défendre ses droits par des arguments & des mémoires, tandis qu'il employoit tout son art à familiariser les Puissances Italiennes avec l'idée de le revoir s'établir en Italie, Charles prenoit en silence toutes les mesures propres à faire échouer ce projet. Il eut grand soin de ne pas laisser voir trop tôt ses intentions secrètes; il affectoit de reconnoître la justice de la réclamation de François, & paroissoit n'être inquiet que des moyens de lui laisser prendre possession du Milanès, sans troubler la paix de l'Europe, & sans détruire l'équilibre des Puissances d'Italie, que les politiques de ce siècle étoient si jaloux de maintenir. Il trompa François par cette conduite artificieuse, & gagna tellement la confiance du reste de l'Europe, que sans presque donner lieu à aucun soupçon, il fut embarrasser l'affaire de difficultés nouvelles, & prolonger à

son gré, les négociations. Il proposa de donner l'investiture du Milanès, tantôt au Duc d'Orléans, second fils de François, tantôt au Duc d'Angoulême, son troisième fils ; & comme les vues & les inclinations de la Cour de France se balançoient entre ces deux Princes, il transporta alternativement son choix de l'un à l'autre avec tant d'adresse & avec une dissimulation si profonde, qu'il ne paroît pas que François ni ses ministres aient jamais pénétré ses véritables intentions, & que toutes les opérations de la guerre demeurerent entièrement suspendues, comme s'il n'eût resté au Roi de France, qu'à prendre paisiblement possession du Duché qu'il réclamoit.

1535.

Charles mit à profit tout le temps qu'il avoit su gagner, & vint à bout de déterminer les Etats de Sicile & de Naples, à lui accorder des subsides plus considérables qu'il n'étoit d'usage d'en accorder alors. Mais se trouvant très-honorés de la présence de leur Souverain à son retour de Tunis ; charmés d'ailleurs du désintéressement qu'il avoit montré dans

1536.

Préparatifs
de Charles
pour la
guerre.

1536.

son expédition d'Afrique, & éblouis du succès qui avoit suivi ses armes, ils voulurent se montrer généreux. Ce secours le mit en état de recrûter les vieux corps, d'en lever un en Allemagne, & de prendre toutes les précautions convenables pour exécuter les projets qu'il avoit formés. Du Bellay, envoyé de France en Allemagne, découvrit, malgré tous les prétextes qu'on employa pour lui donner le change, l'intention où l'on étoit de lever des troupes, & instruisit son maître d'une disposition qui prouvoit évidemment le peu de sincérité (a) de l'Empereur. Cet avis eût dû réveiller François de l'indolence où il s'étoit plongé; mais il étoit alors si passionné pour les négociations, dont son rival connoissoit bien mieux que lui les finesse & les artifices, qu'au-lieu de faire agir ses forces, & de pousser avec vigueur ses opérations militaires, ou de s'emparer du Milanès avant que l'armée impériale fût rassemblée, il se

(a) *Mém. de du Bellay*, 192.

contenta de faire de nouvelles offres à l'Empereur, pour obtenir de sa libre volonté l'investiture de ce Duché. Les offres étoient si avantageuses, que Charles n'eût pu les refuser, s'il eût eu l'intention d'accorder ce qu'on lui demandoit; mais il les éluda adroitement, en déclarant qu'il ne pouvoit prendre de résolution définitive sur un article qui intéressoit de si près l'Italie, avant d'en avoir conféré avec le Pape. Par ce subterfuge, il gagna encore du temps; ce qui lui servit à laisser mûrir les projets qu'il avoit en vue.

A la fin, l'Empereur vint à Rome, & y fit son entrée publique avec la plus grande magnificence. Il est une circonstance frivole dont les historiens font mention, & qu'ils ont la manie de regarder comme un présage de la guerre sanglante qui suivit: c'est que pour élargir les rues & donner un passage plus libre au cortège de l'Empereur, on eut besoin d'enlever les ruines d'un temple ancien de la paix. Ce qu'il y a de certain, c'est que Charles avoit alors banni de son ame toute idée de paix; &

 1536.

6 Avril.

 L'Empe-
 reur entre
 dans Rome.

1536.

Sa déclama-
tion publi-
que contre
François.

à la fin, il leva le masque sous lequel il avoit si long-temps dérobé ses desseins à la vue de la Cour de France, en déclarant ses sentiments d'une maniere aussi positive qu'extraordinaire. Les Ambassadeurs de France avoient au nom de leur maître demandé une réponse décisive sur les offres qu'il faisoit pour obtenir l'investiture du Milanès : Charles promit de la donner le lendemain en présence du Pape & des Cardinaux assemblés en plein consistoire. Le Pape & les Cardinaux s'y trouverent, & tous les Ambassadeurs étrangers furent invités à y assister : l'Empereur se leva, & s'adressant au Pape, il s'étendit assez au long sur la sincérité de ses vœux pour la paix de la Chrétienté, & sur son aversion pour la guerre & pour les malheurs qu'elle produit; & il en fit une longue énumération dans un discours étudié & préparé d'avance : il déclara que tous ses efforts pour maintenir la tranquillité de l'Europe, avoient jusqu'alors été traversés par l'insatiable & injuste ambition du Roi de France ; que dès sa minorité même, ce

Prince lui avoit donné des preuves de son inimitié & de ses pernicioeux desseins ; que dans la suite il n'avoit plus caché ses intentions ; qu'il avoit essayé de lui ravir à force ouverte la couronne impériale qui lui appartenoit par des droits aussi justes que naturels ; qu'il venoit tout récemment d'envahir son Royaume de Navarre ; que non content de ces injustices , il avoit attaqué ses domaines & ceux de ses alliés dans l'Italie & dans les Pays-Bas ; qu'après que la valeur de ses troupes , rendues invincibles par la protection du Tout-Puissant , eut arrêté les progrès , & ruiné les armées de François , qu'il eut été fait prisonnier lui-même , il n'avoit pas encore renoncé à son injuste entreprise , & qu'il avoit continué d'employer la fraude au défaut de la force ; qu'il avoit violé tous les articles du traité de Madrid , auquel il devoit sa liberté ; & qu'à peine étoit-il rentré dans ses Etats , qu'il avoit pris des mesures pour rallumer une guerre que ce traité devoit éteindre ; que forcé par de nouvelles disgraces d'implorer encore la paix à Cambray , il

1536.

ne l'avoit conclue & exécutée qu'avec beaucoup de mauvaife foi; qu'il avoit bientôt formé des liaifons dangereufes avec les Princes hérétiques d'Allemagne, & les avoit excités à troubler la tranquillité de l'Empire; qu'il venoit de chaffer tout nouvellement le Duc de Savoie, fon beau-frere & fon allié, de la plus grande partie de fes Etats; qu'après tant d'outrages multipliés, & au milieu de tant de fujets de difcorde, il n'y avoit plus ni amitié ni réconciliation à ef-pérer. Charles ajouta que tout dif-pofé qu'il étoit à accorder l'investi-ture de Milan à un des Princes de France, il n'étoit pas probable qu'il pût le faire, parce que François, d'un côté, n'accepteroit pas les conditions qu'il jugeoit indifpenfables d'y at-tacher pour maintenir la tranquilli-té de l'Europe, & que de fon côté il ne trouvoit ni raifonnable ni pru-dent de lui donner fans précaution ni conditions la poffeffion pure & fimple du Duché. Cependant, ajou-ta-t-il, ne prodiguons pas le fang de nos fujets innocents; décidons notre querelle d'homme à homme, avec les
armes

armes qu'il jugera à propos de choisir & à nos risques & périls, dans une isle, sur un pont, ou à bord d'une galere amarrée sur une riviere; que le Duché de Bourgogne soit mis en dépôt de sa part, & celui de Milan de la mienne, & qu'ils soient le prix du vainqueur; unissons ensuite les forces de l'Allemagne, de l'Espagne & de la France pour abaisser la puissance Ottomane, & pour extirper l'hérésie du sein de la Chrétienté. Mais si François refuse de terminer par cette voie tous nos différends, s'il rend la guerre inévitable, rien alors ne pourra m'empêcher de la pousser jusqu'à ce que l'un de nous deux soit réduit à n'être que le plus pauvre Gentilhomme de ses propres Etats: & je ne crains pas que ce soit à moi que ce malheur arrive; j'entre en lice avec les plus belles espérances de succès: la justice de ma cause, l'union de mes sujets, le nombre & la valeur des mes troupes, l'expérience & la fidélité de mes Généraux, tout se réunit pour m'assurer la victoire. Le Roi de France n'a aucun de ces avantages; & si mes ressources n'étoient

1536.

Il le défie
en combat
singulier.

1536.

pas plus solides , & mes espérances de vaincre plus fondées que les siennes , j'irois dans l'instant , les bras liés , la corde au col , me jeter à ses pieds , & implorer sa pitié (a).

L'Empereur prononça cette longue harangue à haute voix , d'un ton impérieux , dans les termes les plus véhéments. Les Ambassadeurs François , qui n'en concevoient pas bien le sens , parce qu'il la fit en langue Espagnole , furent totalement déconcertés , & ils ne savoient que répondre à cette invective inattendue : l'un d'eux ayant voulu parler pour justifier la conduite de son maître , Charles l'interrompit brusquement , & ne voulut pas lui permettre de continuer. Le Pape , sans entrer dans aucun détail , se contenta de recommander la paix en peu de mots , mais d'une manière pathétique , & offroit en même-temps de faire sérieusement tous ses efforts pour procurer ce bonheur à la Chrétienté. L'assemblée se sépara , encore péné-

(a) Du Bellay , 199. Sandov. *histi dell Imper* , 2 , 226.

trée de la surprise qu'avoit excitée cette scène singulière. Il faut avouer que dans toute sa conduite, Charles ne s'écarta jamais tant de son caractère. Au-lieu de cette prudence réfléchie, de cette conduite modérée & toujours régulière, de cette attention scrupuleuse à observer les bien-séances qui cachotent avec tant d'art ses passions secrètes, & qu'on admira dans tant d'autres occasions, on le voit ici se vanter avec arrogance de son pouvoir & de ses exploits, en face de la plus auguste assemblée de l'Europe, déclamer contre son ennemi avec autant d'emportement que d'indécence, & le défier en combat singulier avec un air de bravade, qui convenoit mieux à un champion de la chevalerie romanesque qu'au premier Monarque de la Chrétienté; mais il est aisé d'expliquer cette inconséquence apparente dans sa conduite, par les effets puissants & bien connus que font sur les âmes les plus fortes la continuité des succès & les louanges exagérées des flatteurs. Après avoir forcé Soliman de se retirer devant lui, & avoir dépouillé Barbe-

1536.

Causes de
cet éclat de
sa vanité.

1536.

rouffe d'un Royaume , il commença à se croire invincible. Depuis son retour d'Afrique , les fêtes multipliées & les réjouissances publiques , où l'on ne cessoit de célébrer ses triomphes , l'entretenoient continuellement de sa puissance. Les Orateurs & les Poètes d'Italie , le pays de l'Europe où les beaux-arts étoient alors le plus florissans , avoient épuisé leur génie à faire son panégyrique ; & les astrologues ajoutaient à ces flatteries la promesse d'une destinée plus brillante encore qui l'attendoit. Enivré de tout cet encens , il oublia sa réserve & sa modération ordinaire , & ne put retenir cet élan insensé de sa vanité , qui fut d'autant plus remarqué , qu'il parut plus extraordinaire & qu'il fut plus solennel.

Charles parut avoir bientôt sentit lui-même l'excès où il s'étoit porté ; & lorsque les Ambassadeurs François vinrent le lendemain lui demander une explication plus claire de ce qu'il avoit dit au sujet du duel , il leur répondit qu'il ne falloit pas regarder cette proposition comme un défi en forme fait à leur maître , mais seulement comme un moyen qu'il indi-

quoit pour épargner du sang. Il tâcha aussi d'adoucir les autres expressions de son discours, & leur parla de leur maître en termes pleins de respect ; mais quoique cette apologie tardive fût loin d'être suffisante pour effacer l'insulte qu'il avoit faite à François, ce Prince, par un esprit d'aveuglement inconcevable, continua encore de négocier, comme s'il eût été possible alors de terminer à l'amiable de tels différends. Charles voyant qu'il vouloit absolument se précipiter dans le piège, entretenoit son erreur ; & en paroissant écouter ses propositions, il gagna encore du temps pour se mieux préparer à l'exécution de ses desseins (a).

A la fin, l'armée impériale composée de quarante mille hommes d'infanterie, & de dix mille chevaux, s'assembla sur les frontières du Milanès ; celle de France, bien inférieure en nombre, étoit campée près de Vercell, dans le Piémont ; elle venoit d'être encore affoiblie par la retraite d'un corps de Suisses, que sur les adroites insinuations de Charles,

Charles entre en France.

(a) *Mém. de du Bellay*, 285, &c.
P iii

1536.

6 Mai.

les cantons catholiques avoient rappellé , sous le prétexte qu'il ne convenoit pas qu'ils servissent contre le Duc de Savoie , leur ancien allié. Le Général François , n'osant risquer une bataille , se retiroit à mesure que les Impériaux avançoient. L'Empereur se mit à la tête de ses troupes , que commandoient sous lui le Marquis du Guast , le Duc d'Albe & Ferdinand de Gonzague ; mais c'étoit Antoine de Leve qui en étoit généralissime , & ses talents & son expérience le rendoient digne de cette distinction. Charles fit bientôt voir que son dessein n'étoit pas de se bonner à reconquérir le Piémont & la Savoie , mais d'aller plus loin , & d'envahir les Provinces méridionales de la France. Il y avoit long-temps qu'il méditoit cette entreprise , & qu'il s'appliquoit à prendre toutes les mesures nécessaires pour l'exécuter avec une vigueur qui pût en assurer le succès. Il avoit fait passer des fonds considérables à sa sœur , Gouvernante des Pays-Bas , & au Roi des Romains son frere , avec ordre de lever autant de troupes qu'ils pourroient , afin de

former deux corps séparés , dont l'un marcheroit en France du côté de la Picardie , l'autre du côté de la Champagne , tandis qu'avec l'armée impériale , il entreroit dans ce Royaume par les frontieres opposées.

Ses Ministres & ses Généraux , loin de concevoir de si hautes espérances , lui représenterent dans les termes les plus pressants le danger auquel il s'exposoit en conduisant ses troupes si loin de ses Etats & de ses magasins , & dans des Provinces qui pouvoient à peine nourrir leurs habitants. Ils le prièrent de considérer d'une part les ressources inépuisables de la France toutes les fois qu'elle n'avoit à soutenir qu'une guerre défensive , de l'autre , l'activité & le zele d'une Noblesse brave & guerriere armée pour servir un Prince qu'elle aimoit & pour repousser les ennemis de l'Etat ; ils lui rappellerent les mauvais succès de Bourbon & de Pescaire , lorsqu'ils hasardèrent la même entreprise dans des circonstances non moins favorables. Le Marquis du Guast , en particulier , tomba à ses genoux , & le conjura d'abandonner un projet

 1536.

téméraire. Mais les raisons multipliées qui avoient déterminé l'Empereur à former ce projet, ne lui permettoient pas d'avoir aucun égard aux remontrances de ses officiers. En toute occasion, il étoit rare qu'il se départît d'une résolution qu'il avoit une fois arrêtée; dans celle-ci il étoit trop porté à rabaisser & à mépriser les talents du Roi de France son rival, talents en effet bien différents des siens; la présomption qui accompagne la prospérité, l'aveugloit aussi; & peut-être avoit-il la foiblesse de compter un peu sur les prédictions qui lui avoient promis l'accroissement de sa grandeur. Non-seulement il persista opiniâtrément dans son dessein; mais il se détermina à marcher vers la France sans attendre même la réduction du Piémont, si ce n'est de quelques villes absolument nécessaires pour entretenir la communication de son armée avec le Milanès.

Il reprend
une partie
des Etats du
Duc de Sa-
voie.

Le Marquis de Saluces, à qui François avoit confié le commandement d'un petit corps de troupes destinées à défendre le Piémont, lui rendit ce passage plus aisé qu'il n'avoit lieu de

l'attendre. Ce Gentilhomme, élevé à la Cour de France, que le Roi n'avoit cessé de combler de faveurs, & qu'il venoit d'honorer encore en lui confiant un poste de cette importance, abandonna tout-à-coup son bienfaicteur, & le trahit sans aucune raison, sans même aucun prétexte de mécontentement. Les motifs qui le portèrent à cette perfidie étoient aussi puérils que l'action elle-même étoit lâche. Il avoit une foi superstitieuse à la divination & à l'astrologie judiciaire; il se persuada que la fin de la nation Françoisse étoit venue; que, sur ses ruines l'Empereur alloit établir une monarchie universelle; que c'étoit donc suivre les conseils de la prudence, que de s'attacher à la fortune naissante de l'Empereur, & qu'il ne méritoit aucun blâme en abandonnant un Prince que le Ciel avoit dévoué à la destruction (a). Sa trahison fut d'autant plus odieuse, que pour ouvrir aux ennemis l'entrée de la France, il employa l'autorité mê-

(a) Du Bellay, 222. B. 246, 6.

1536.

me qu'il avoit reçue de son Roi. Tout ce que les Officiers qui lui étoient subordonnés purent proposer ou entreprendre pour la défense de leurs conquêtes, il le rejetta ou le rendit inutile. Il négligea entièrement les précautions & tous les devoirs que lui imposoit son titre de commandant en chef; & par cette indigne conduite, il mit les places les plus fortes hors d'état de résister, en les laissant manquer, soit de vivres, de munitions, d'artillerie, ou de garnison; il n'eût fallu aux Impériaux, pour réduire le Piémont, que le temps de le traverser, si Monpezat, Gouverneur de Fossano, par un effort extraordinaire de courage & d'habileté, ne les eût arrêtés presque un mois entier devant cette petite place.

Plan de
François
pour défendre son
Royaume.

Cet important service, rendu si à propos, donna à François le temps de rassembler ses forces, & de combiner un plan de défense contre des dangers qui lui parurent alors inévitables. Ce Prince s'arrêta au seul plan qui pouvoit le mettre en état de résister à l'invasion d'un ennemi puissant; sa prudence dans le choix

des moyens & sa persévérance dans l'exécution , méritent d'autant plus d'éloges , que ce plan n'étoit pas plus conforme à son caractère qu'au génie de sa nation. Il résolut de rester sur la défensive ; de ne hasarder aucune bataille , ni même aucune escarmouche un peu considérable , à moins que le succès n'en fût assuré ; d'environner son camp de fortifications régulières ; de ne jeter des garnisons que dans les plus fortes places ; d'affamer l'ennemi , en ravageant tout le pays des environs , & de sauver ainsi le Royaume , en sacrifiant une de ses Provinces. Il abandonna l'exécution de ce projet au Maréchal de Montmorency , qui en étoit l'auteur , & que la nature sembloit avoir fait naître exprès pour l'exécuter. Hautain , sévère , inexorable , plein de confiance en ses talents & de dédain pour ceux des autres , également insensible à l'amour & à la pitié , jamais Montmorency n'abandonna la résolution qu'il avoit une fois embrassée.

Montmorency est chargé de son exécution.

Le Maréchal établit un camp bien fortifié sous les murs d'Avignon , au

Il campé près d'Avignon.

confluent du Rhône & de la Durance; l'une de ces rivières apportoit à ses troupes, du sein des Provinces intérieures, toutes leurs subsistances; l'autre couvroit son camp du côté par lequel il étoit le plus probable que l'ennemi approcheroit. Il travailla sans relâche à fortifier ce camp & à le rendre inexpugnable, & il y rassembla une armée considérable, quoique fort inférieure à celle de l'ennemi. Le Roi avec un autre corps de troupes, alla camper près de Valence, plus haut en remontant le Rhône. Marseille & Arles furent les seules villes qu'il jugea à propos de défendre; la première, pour rester maître de la mer; la seconde, pour servir de barrière à la Province du Languedoc; & il mit dans ces deux villes deux garnisons nombreuses composées de ses meilleures troupes, avec des Officiers dont la fidélité & la valeur lui étoient connues. On força les habitants des autres villes ainsi que ceux des campagnes, à abandonner leurs maisons, & on les distribua en partie dans les montagnes, en partie dans le camp, ou dans l'intérieur du

Royaume. Les fortifications de toutes les places qui auroient pu servir de retraite, ou de défense à l'ennemi, furent démolies. Les grains, les fourrages & les provisions de toute espèce furent enlevées ou détruites sur les lieux; tous les moulins, tous les fours furent ruinés, & les puits comblés ou mis hors d'état de servir. La dévastation s'étendoit depuis les Alpes jusqu'à Marseille, & du rivage de la mer jusqu'aux confins du Dauphiné. L'histoire ne fournit point d'exemple, où des nations civilisées aient employé avec tant de rigueur cet expédient terrible pour assurer la défense d'un Royaume.

Cependant l'Empereur arriva avec l'avant-garde de son armée sur les frontières de la Provence; il étoit encore tellement enivré de l'espérance du succès, que pendant quelques jours qu'il fut obligé de faire halte pour attendre le reste de son armée, il commença à distribuer à ses Officiers les conquêtes qu'il alloit faire, leur promettant libéralement, afin d'encourager leur zèle, les offices, les ter-

 1536.

Charles entre dans la Provence.

1536.

res & les dignités de la France (a). Mais à l'aspect de la dévastation qui s'offrit à ses yeux en entrant dans le pays, ces brillantes espérances commencerent à s'évanouir; il conçut bientôt qu'un Roi qui, pour affamer ses ennemis, avoit pu se résoudre à faire un désert d'une de ses plus riches Provinces, étoit bien déterminé à défendre les autres jusqu'à la dernière extrémité. La flotte, de laquelle Charles attendoit ses principales ressources pour se procurer des subsistances, retenues par les vents contraires & par d'autres accidens auxquels les opérations maritimes sont exposées, resta long-temps sans pouvoir approcher des côtes de France; & lorsqu'elle aborda, elle n'avoit pas assez de vivres pour une armée si nombreuse (b); il n'y en avoit point à espérer dans la Provence, & l'on ne pouvoit tirer de grands secours des Etats du Duc de Savoie, déjà épuisés par l'entretien de deux

(a) Du Bellay, 226. A.

(b) Sandov. 2, 231.

grandes armées. L'Empereur se trouvoit également embarrassé & sur l'emploi qu'il devoit faire de ses troupes, & sur les moyens de les faire subsister; car quoiqu'il fût alors en possession d'une Province presque entière, il ne pouvoit pas s'en regarder comme le maître, n'ayant que les villes qui étoient sans défense, tandis que les François, retranchés dans leur camp d'Avignon, étoient toujours maîtres de Marseille & d'Arles. Charles voulut d'abord attaquer le camp, & tenter de finir la guerre par un coup décisif; mais d'habiles Officiers, qui avoient été chargés d'aller reconnoître le terrain, déclarèrent que l'entreprise étoit impraticable. Il commanda donc alors qu'on investît Arles & Marseille, espérant que pour venir au secours de ces deux villes, les François quitteroient le poste avantageux où ils étoient retranchés; mais Montmorency, attaché à son plan, resta immobile dans le camp; & les Impériaux furent reçus avec tant de vigueur par les garnisons des deux villes, qu'ils abandonnerent leur entreprise, non sans

Il assiége
Marseille.

1536.

perte & sans honte. Enfin, l'Empereur fit un dernier effort & s'avança encore plus près d'Avignon; mais son armée continuellement harcelée par les incursions successives de petits détachements des troupes légères, & affoiblie par les maladies, perdit tout espoir de surmonter tant d'obstacles, d'autant plus décourageants qu'ils étoient moins attendus.

Fermeté
de Mont-
morency à
suivre son
plan de dé-
fense.

Pendant les opérations, Montmorency eut plus à se défendre de ses propres troupes que de l'ennemi même; leur valeur inconsidérée faillit à précipiter la France dans tous les malheurs dont il cherchoit à la garantir par ses soins & sa prudence. Les François ne pouvoient s'accoutumer à voir un ennemi ravager sans résistance leur patrie sous leurs yeux; impatient de la longue inaction où ils avoient été retenus, & ne prévoyant pas les avantages certains, mais lents & éloignés, que Montmorency devoit retirer du système de défense qu'il avoit adopté, ils demandoient la bataille avec autant d'ardeur que les Impériaux eux-mêmes. Ils regardoient la conduite de leur Général

comme l'opprobre de la nation ; ils traitoient sa prudence de timidité , sa circonspection de foiblesse , & la constance avec laquelle il suivoit son plan , d'entêtement & d'orgueil. Ces réflexions qui , d'abord , se répandirent sourdement parmi les soldats & les subalternes , furent adoptées par degrés par les officiers d'un rang plus élevé ; & comme la plupart d'entr'eux étoient ou jaloux de la faveur dont Montmorency jouissoit auprès du Roi , ou dégoûtés de ses hauteurs & révoltés par son caractère impérieux , le mécontentement devint bientôt général dans tout le camp ; officiers , soldats , tous commencerent à murmurer & à se plaindre hautement de sa conduite. Montmorency ne fut pas plus ébranlé par les opinions & l'injustice de ses troupes , que par les insultes des ennemis , & n'en demeura pas moins ferme dans son plan ; mais pour réconcilier les esprits avec des principes qui n'étoient pas moins contraires au génie de la nation , qu'aux idées que des troupes mal disciplinées se font de l'art de la guerre , il mit dans ses manieres une affabi-

1536.

lité qui ne lui étoit pas ordinaire ; il eut souvent la condescendance d'expliquer à ses officiers les motifs de sa conduite , de leur faire voir les avantages qui en étoient déjà résultés , & le succès assuré qui en seroit la suite. A la fin , François vint se joindre au camp d'Avignon , où l'armée reçut encore plusieurs renforts ; & il la crut alors assez nombreuse pour être en état de faire face à celle des ennemis. Comme il avoit eu besoin lui-même de faire violence à son caractère , pour consentir à ce que ses troupes restassent si long-temps sur la défensive , il est probable que sa passion pour toutes les entreprises d'éclat , & qui demandoient de la hardiesse , excitée encore par l'impatience de ses officiers & de ses soldats , l'auroit emporté sur la sage conduite de Montmorency , & en auroit détruit les salutaires effets (a).

Retraite de l'armée Impériale : état malheureux où elle étoit réduite.

Heureusement la retraite de l'ennemi délivra le Royaume du danger où pouvoit l'exposer quelque réso-

(a) *Mém. de du Bellay* , 269 , &c. 312 , &c.

lution téméraire. L'Empereur , après avoir perdu deux mois dans la Provence , où il étoit déjà resté trop long-temps pour sa gloire , fut obligé d'en fortir , sans avoir rien fait qui fût digne des vastes préparatifs de cette campagne , ni qui pût justifier la présomption avec laquelle il s'étoit vanté de son pouvoir. Outre la perte d'Antoine de Leve & de plusieurs autres Officiers de distinction , il vit que la moitié de ses troupes avoit été détruite par les maladies ou par la famine , & que le reste n'étoit pas en état de lutter long-temps contre les maux qui avoient fait périr un si grand nombre d'hommes. Il obéit malgré lui à la nécessité , & donna enfin des ordres pour la retraite. Les François ne démêlerent pas d'abord le but des mouvements de son armée , & ne songerent pas à la poursuivre ; mais un corps de troupes légères , aidé de plusieurs troupes de paysans impatientes de se venger de la dévastation de leur pays , s'attachèrent à l'arrière-garde des ennemis ; & saisissant tous les moments favorables pour les attaquer , jetterent

1536.

plusieurs fois parmi eux le trouble & la confusion. Cette retraite ou plutôt cette fuite des Impériaux, se fit avec tant de désordre & de précipitation, que toute leur route se trouva jonchée d'armes & de bagages abandonnés, & couverte de malades, de blessés & de morts; enfin, Martin du Bellay qui vit de ses propres yeux toutes leurs misères, ne peut en donner une idée à ses Lecteurs, qu'en comparant leurs désastres à ceux des Juifs accablés sous les armes victorieuses (a) & destructives des Romains. Si dans ce moment critique Montmorency se fût avancé avec ses troupes, rien n'auroit pu sauver l'armée Impériale d'une entière destruction; mais ce Général, en restant si long-temps & avec tant d'opiniâtreté sur la défensive, étoit devenu circonspect à l'excès. Son ame accoutumée à garder long-temps l'impulsion qu'elle avoit reçue, ne pouvoit changer de direction aussi promp-

(a) *Mém. de du Bellay*, 316. *Sandov. hist. del Emper.* 2, 232.

tement que les circonstances changeoient. Il continuoit encore de répéter ses maximes favorites, qu'il est plus prudent de laisser échapper le lion, que de le pousser au désespoir, & qu'il faut faire un pont d'or à un ennemi qui se retire.

Lorsque l'Empereur eut conduit les débris épars de ses troupes jusqu'aux frontières de Milan, & nommé le Marquis du Guast pour succéder à Leve dans le gouvernement de ce Duché, il partit pour Gênes. Après ce revers humiliant, il ne voulut pas s'exposer au mépris des Italiens, & repasser par les villes qu'il avoit traversées, il y avoit quelques mois, dans tout l'éclat d'un Monarque triomphant, & marchant à de nouvelles victoires : il prit donc le parti de s'embarquer directement pour l'Espagne (a).

Ses armes n'eurent pas sur les frontières opposées de la France des succès capables de le dédommager des pertes qu'il venoit d'essuyer en Pro-

Novembre.
Opérations
dans la Pi-
cardie.

(a) Jovii, *Hist.* l. 35, p. 174, &c.

1536.

vence. Du Bellay , à force d'adresse & d'intrigues , avoit déterminé tant de Princes Allemands à rappeler le contingent de troupes qu'ils avoient fourni au Roi des Romains , qu'il fut obligé de renoncer entièrement au projet de faire une irruption dans la Champagne. L'armée nombreuse des Pays-Bas étoit entrée dans la Picardie , & l'avoit trouvée assez mal gardée , parce que toutes les forces du Royaume s'étoient portées du côté du midi ; mais la Noblesse courut aux armes , suppléa par son courage & son activité ordinaires au défaut de préparatifs & à la négligence de son Roi ; elle défendit Péronne & les autres villes attaquées , avec tant de vigueur , que les ennemis furent obligés de se retirer , sans avoir pu faire aucune conquête importante (a).

Ce fut ainsi que François , par la prudence de ses mesures , par l'union & la valeur de ses sujets , fit échouer tous ces efforts extraordinaires , dans lesquels son rival épuisa ses forces.

(a) *Mem. de du Bellay* , 318 , &c.

Jamais l'Empereur, dans tout le cours de ses longues querelles avec le Roi de France, ne reçut de mortification plus sensible; cette disgrâce, en humiliant son orgueil, affoiblit réellement sa puissance.

Un événement imprévu vint empoisonner la joie que donnoit à François le succès de cette campagne. Ce fut la mort du Dauphin, son fils aîné, Prince qui donnoit les plus grandes espérances, & qui étoit singulièrement aimé du peuple à cause de sa ressemblance avec son pere. Cette mort presque subite fut attribuée au poison, non-seulement par le vulgaire qui aime à imputer à des causes extraordinaires la mort des personnes illustres, mais par le Roi même & par ses Ministres. Le Comte de Montecuculli, Gentilhomme Italien, Echançon du Dauphin, fut arrêté sur quelques soupçons, & appliqué à la torture. Il chargea publiquement les Généraux de l'Empereur, Gonzague & Leve, les accusa de l'avoir porté à cet attentat; il alla même jusqu'à jeter sur l'Empereur des imputations indirectes & équivoques. Dans un

 1536.

Mort du
Dauphin.

On l'attribue au poison.

1536.

temps où toute la France étoit animée d'une haine implacable contre Charles, il ne falloit pas d'autres indices pour convaincre toute la nation de la réalité de ce forfait, & l'on n'eut égard ni à l'assurance avec laquelle Charles & ses officiers protestoient de leur innocence, ni à l'indignation, ni à l'horreur qu'ils témoignèrent de ce qu'on pouvoit les supposer capables d'une action si exécrationnable. Il est évident cependant que l'Empereur n'avoit aucun motif qui pût l'intéresser à commettre un tel crime; outre le Dauphin, François avoit deux fils, tous deux en âge de lui succéder, & il étoit lui-même dans la vigueur de son âge. Sans parler même du caractère de l'Empereur, à qui l'on n'a jamais pu reprocher aucune action qui ressembloit à cette atrocité, cette seule considération est plus que suffisante pour contrebalancer le poids d'un témoignage équivoque arraché dans les tourments de la question (a) : les historiens

(a) Sandov. *Hist. dell Emper.* 2, 231.

toriens les moins prévenus disent que la mort du Dauphin fut occasionnée par de l'eau froide qu'il but imprudemment après s'être fort échauffé en jouant à la paume ; & cette cause , qui est des plus simples , est aussi la plus vraisemblable. Mais s'il est vrai qu'il ait été empoisonné , l'Empereur rencontra vraisemblablement assez juste dans ses conjectures , lorsqu'il assura que le poison lui avoit été donné par les ordres de Catherine de Médicis , dans la vue d'assurer la Couronne au Duc d'Orléans son mari (a). Il est évident qu'elle eût retiré les plus grands avantages de la mort du Dauphin ; & l'on fait que son ambition sans frein & sans mesure n'eut jamais aucun scrupule sur les moyens qui pouvoient la conduire à son but.

L'année suivante s'ouvrit par un événement fort extraordinaire , quoique peu important par lui-même , il ne mériterait pas qu'on en parlât ,

1536.

1537.
Décret du
Parlement
de Paris
contre
l'Empe-
reur.

(a) Vera y Zuniga , *vida de Carlo V* ,
p. 75.

1537.

s'il n'étoit pas une preuve frappante de cette animosité personnelle qui se mêla dans toutes les querelles de Charles & de François, & qui les porta l'un envers l'autre à des excès indécents & avilissans pour tous deux. François, accompagné des Pairs & des Princes du sang, ayant été prendre place au Parlement de Paris avec les formalités usitées, l'Avocat-général se leva; & après avoir accusé Charles d'Autriche (c'est le nom qu'il affecta de donner à l'Empereur) d'avoir violé le traité de Cambray, qui le dispensoit de l'hommage qu'il devoit à la Couronne de France pour les Comtés de Flandres & d'Artois, il soutint que ce traité n'ayant pas eu son effet, l'Empereur devoit toujours être regardé comme le vassal de la Couronne, & qu'il étoit coupable de rébellion pour avoir pris les armes contre son Souverain; il conclut en conséquence à ce que Charles fût ajourné à comparoître en personne ou par procureur, pour répondre sur cette accusation devant le Parlement de Paris, comme son juge légitime. Cette étrange requête

fat admise : un héraut se rendit sur les frontières de la Picardie : & somma Charles dans les formes accoutumées, de comparoître dans un délai prescrit. Ce terme étant expiré, & personne ne paroissant au nom de l'accusé, le Parlement rendit un arrêt par lequel il jugea que Charles d'Autriche avoit forfait & perdu ses fiefs pour cause de rébellion & de contumace, déclara la Flandre & l'Artois réunis à la Couronne, & ordonna que l'arrêt seroit publié à son de trompe sur les frontières de ces deux Provinces (a).

François, presque aussitôt après ce vain étalage de ressentiment plutôt que de puissance, marcha vers les Pays-Bas, comme pour exécuter l'arrêt qu'avoit rendu son Parlement, & pour prendre possession des territoires qui lui étoient adjugés. Comme la Reine de Hongrie, à qui l'Empereur son frere avoit confié le gouvernement de cette partie de ses Etats,

1537.

La campagne s'ouvre dans les Pays-Bas.
Mars.

(a) *Lettres & mémoires d'Etat par Ribier*, 2 tom. Blois, 1666, tom. 1, p. 1.

137.

n'étoit pas préparée à cette invasion soudaine , François fit d'abord quelques progrès , & prit quelques villes importantes. Mais forcé bientôt de quitter son armée pour aller diriger les autres opérations de la guerre , les Flamands assemblèrent une armée nombreuse , reprirent la plupart des villes qu'ils avoient perdues , & commencèrent à faire à leur tour des conquêtes. A la fin ils investirent Terouenne ; le Duc d'Orléans , alors Dauphin par la mort de son frere , & Montmorency que François avoit honoré de l'épée de Connétable en récompense des grands services qu'il avoit rendus dans la campagne précédente , résolurent de hasarder une bataille pour faire lever le siege de la place. Tandis qu'ils s'avançoient dans ce dessein , ils furent arrêtés à quelques milles de l'ennemi , par l'arrivée d'un héraut qui venoit de la part de la Reine de Hongrie , leur apprendre la conclusion d'une suspension d'armes.

Suspension
d'armes
dans les
Pays-Bas.

On dut cette suspension imprévue au zele & aux efforts des deux sœurs,

la Reine de France & celle de Hongrie, qui ne cessoient de travailler à réconcilier les deux Monarques. La guerre des Pays-Bas avoit ravagé les Provinces frontieres des deux Etats, sans aucun avantage réel pour les deux partis; les François & les Flamands regrettoient également l'interruption de leur commerce, qui faisoit leur bien commun; & Charles & François qui avoient épuisé leurs sujets pour soutenir les opérations dispendieuses de la campagne précédente, virent qu'ils ne pouvoient alors entretenir dans ce pays des armées sur pied, sans affoiblir leurs opérations dans le Piémont, où ils vouloient tous deux faire les plus grands efforts. Toutes ces circonstances seconderent les négociations des deux Reines; on conclut une treve qui devoit durer dix mois, mais qui n'avoit lieu que pour les Pays-Bas (a).

1537.

30 Juillet.

La guerre se faisoit toujours avec beaucoup de vivacité dans le Pié- Et dans le Piémont.

(a) *Mémoires de Ribier*, 56.

1537.

mont. Charles & François n'étoient pas , il est vrai , en état de faire des efforts proportionnés à leur animosité mutuelle ; mais ils continuoient les hostilités comme deux combattants que la haine soutient encore , lorsque leurs forces sont épuisées. Les mêmes villes étoient alternativement prises & reprises , il ne se passoit pas de jours qu'il n'y eût quelques petits combats ; on verfoit beaucoup de sang , sans qu'il y eût aucune action qui donnât la supériorité à l'un ou à l'autre parti. A la fin les deux Reines ne voulant pas laisser imparfaite la négociation salutaire qu'elles avoient commencée , firent tant par leurs sollicitations & leurs importunités, l'une auprès de son frere , l'autre auprès de son mari , qu'elles les déterminèrent à consentir aussi à une treve de trois mois dans le Piémont. On convint que chacun des deux Rois garderoit tout le pays dont il se trouvoit en possession , & retireroit son armée de la Province , en laissant des garnisons dans les villes ; & qu'on nommeroit des plénipotentiaires pour terminer toutes les con-

testations par un traité définitif (a).

Les motifs qui déterminèrent les deux Rois à cet accommodement, sont les mêmes que ceux dont j'ai déjà fait mention plusieurs fois. Les dépenses de la guerre avoient excédé de beaucoup les fonds que pouvoient fournir leurs revenus, & ils n'osoient pas tenter d'ajouter de nouveaux impôts à ceux qui étoient déjà établis. Dans ce temps-là, les peuples n'étoient pas encore accoutumés à porter sans murmure les fardeaux immenses dont on les a chargés depuis. L'Empereur, sur-tout, quoiqu'il eût contracté des dettes qui paroissent énormes pour son siècle (b), ne pouvoit payer les sommes considérables qui étoient dues depuis tant de temps à son armée. Il ne lui restoit point d'espoir de tirer du Pape ou des Vénitiens aucun secours d'hommes ou d'argent, quoiqu'il n'eût épargné pour y réussir ni promesses, ni menaces. Le Pape, toujours ferme dans

1537.

Motifs de
cette treve.

(a) *Mémoires de Ribier*, 62.

(b) *Ribier*, 1, 194.

1537.

la résolution qu'il avoit prise de garder une parfaite neutralité, déclara que c'étoit le seul parti qui convînt à son caractère, & il ne s'occupa que des moyens de rétablir la paix. Les Vénitiens suivoient toujours leur ancien système, dont le but étoit de tenir la balance égale entre les deux rivaux, & d'éviter de mettre d'un côté un poids trop considérable qui rompît l'équilibre.

Le motif le plus fort fut l'alliance que François avoit faite avec l'Empereur Turc.

Mais ce qui fit sur Charles plus d'impression encore que tous ces motifs, ce fut la crainte des Turcs, que François avoit encore suscités contre lui, en faisant un traité avec Soliman. Quoique François eût une guerre à soutenir contre un ennemi beaucoup plus puissant que lui, sans être secondé d'aucun allié, il avoit longtemps balancé; les Chrétiens avoient alors tant d'horreur pour toute espèce d'union avec les infidèles, union qu'ils regardoient comme déshonorante & comme impie, qu'il hésita beaucoup à profiter des avantages évidents que lui offroit l'alliance du Sultan. A la fin cependant la nécessité fit taire ses scrupules, & surmonta sa

délicateſſe. Vers la fin de l'année précédente, La Forêt, qui étoit ſon agent ſecret à la Porte Ottomane, avoit conclu avec Soliman un traité par lequel le Sultan s'engageoit à envahir dans la campagne ſuivante le Royaume de Naples, & à attaquer le Roi des Romains en Hongrie avec une armée nombreuſe, tandis que François, de ſon côté, ſe chargeroit d'entrer en même-temps dans le Milanès avec un corps de troupes ſuffiſant pour s'en emparer. Soliman avoit ponctuellement rempli ſes engagements. Barberouſſe parut avec une flotte conſidérable devant les côtes de Naples, jetta la conſternation dans ce Royaume, d'où toutes les troupes impériales étoient ſorties pour paſſer dans le Piémont, débarqua ſans obſtacle près de Tarente, obligea Caſtres, ville aſſez forte, à ſe rendre, ravagea le pays adjacent, & ſe préparoit déjà à aſſurer & à étendre ſes conquêtes, lorſque l'arrivée ſoudaine de Doria, ſoutenu des galeres du Pape & d'un détachement de la flotte Vénitienne, força le Corſaire à ſe retirer. Les Turcs avoient

1537.

fait dans la Hongrie des progrès plus redoutables. Mahmet leur Général, après plusieurs légers avantages, défit les Allemands dans une grande bataille qui se donna à Essek sur la Drave (a).

Heureusement pour la Chrétienté, il ne fut pas au pouvoir de François d'exécuter avec la même exactitude la clause du traité, à laquelle il s'étoit engagé : il ne put assembler alors une armée assez forte pour pénétrer dans le Milanès, & il perdit par-là l'occasion de recouvrer la possession de ce Duché ; ainsi son impuissance sauva l'Italie des calamités d'une nouvelle guerre & du malheur de se voir en proie, après tous les maux qu'elle avoit déjà soufferts, à la fureur destructive des armées Turques (b). L'Empereur sentit qu'il ne résisteroit pas long-temps aux efforts réunis de deux alliés si puissants, & qu'il ne devoit pas espérer que des hasards

(a) Istnanhaffi , *Hist. Hung.* l. 13 , p. 139.

(b) Jov. *Hist.* l. 35 , p. 183.

heureux vinssent une seconde fois délivrer Naples & sauver le Milanès; il prévint que les Etats d'Italie l'accuseroient hautement d'une ambition insatiable, & peut-être même tourneroient leurs armes contre lui, s'il prenoit assez peu d'intérêt au danger dont ils étoient menacés, pour s'obstiner à prolonger la guerre. Toutes ces raisons lui firent sentir la nécessité de consentir à une treve, pour l'intérêt de sa gloire & de sa propre sûreté. François ne voulut pas non plus se charger de tout le blâme auquel il s'exposeroit en s'opposant seul au rétablissement de la paix, ni courir le danger d'être abandonné des Suisses & des autres troupes étrangères, qui étoient à son service, & que son refus pourroit dégoûter. Il commençoit même à craindre que ses sujets ne le servissent avec répugnance, si, en contribuant à l'agrandissement de la puissance des infideles, puissance que son propre devoir & l'exemple de ses ancêtres sembloient lui ordonner d'abaisser, il continuoît de se conduire d'une manière directement contraire à tous les principes

1537.

qui devoient guider un Monarque distingué par le nom de Roi très-Chrétien. Ces considérations le déterminèrent : il aima donc mieux courir le risque de désobliger son nouvel allié, que de s'exposer à des dangers bien plus graves, par une fidélité déplacée à remplir les conditions du traité qu'il avoit conclu avec ce Sultan.

Négocia-
tions de
paix entre
Charles &
François.

1538.

Quoique les deux parties consentissent à une treve, cependant lorsqu'il fut question de régler les articles d'un traité définitif, les plénipotentiaires trouverent des difficultés insurmontables. Chacun des deux Monarques vouloit prendre le ton de vainqueur, & dicter à l'autre des loix : ni l'un ni l'autre ne vouloit avouer son infériorité, en faisant le sacrifice de quelque point d'honneur ou d'intérêt. En sorte que les plénipotentiaires perdirent le temps en longues & inutiles négociations, & finirent par se séparer après avoir conclu seulement une prolongation de treve pour quelques mois.

Conduites
par le Pape
en person-
ne.

Cependant le Pape se flattant d'être plus heureux que les plénipotentiai-

res, prit sur lui tout le fardeau des négociations de la paix : ses deux grands objets étoient de former une ligue capable de défendre la Chrétienté contre les invasions formidables des Turcs, & de concerter des mesures efficaces pour l'extirpation de l'hérésie de Luther; & il regardoit l'union de l'Empereur avec le Roi de France, comme le premier pas nécessaire pour parvenir à ce but. D'ailleurs, en réconciliant par sa médiation ces deux Monarques rivaux, que ses prédécesseurs avoient si souvent brouillés par leurs intrigues indécentes & intéressées, cette démarche ne pouvoit manquer de jeter un grand éclat sur son caractère, & de faire honneur à son administration. Il pouvoit encore espérer qu'en suivant des vues si louables, il en retireroit des avantages pour sa propre famille dont il ne négligeoit pas l'agrandissement, quoiqu'il mît dans ce projet beaucoup moins d'audace & d'ambition que n'en ont mis ordinairement les Papes de ce siècle. Déterminé par tous ces motifs, il proposa une entrevue à Nice entre les deux Monarques, & offrit

1538.

de s'y rendre lui-même en personne ; afin d'agir comme médiateur , & d'accommoder leurs différends. En voyant un Pontife , vénérable par son caractère & par son âge , se résoudre par zele pour la paix , à effuyer les fatigues d'un si long voyage , Charles , ni François , ne purent décemment refuser l'entrevue. Ils se trouverent tous deux au lieu du rendez-vous ; mais il s'éleva tant de difficultés sur le cérémonial , & il restoit encore au fond de leur cœur tant de défiance & d'animosité , qu'ils refuserent de se voir , & que tout se négocia par l'entremise du Pape qui alloit les visiter tour-à-tour. Malgré tout son zele , malgré la droiture de ses intentions & de sa conduite , il ne put venir à bout de lever les obstacles qui s'opposoient à un accommodement définitif , sur-tout ceux qui regardoient la possession du Milanès ; & tout le poids de son autorité ne put vaincre l'obstination avec laquelle chacun des deux Rois insistoit sur ses prétentions. Enfin , pour ne pas paroître avoir travaillé sans succès , il les fit consentir à signer une treve de dix années , aux mêmes

Treuve de
dix années
conclue à
Nice.

18 Juin.

conditions que la première, & par laquelle on convint, que chacun garderoit ce qu'il avoit en sa possession, & que dans cet intervalle les deux Rois enverroient à Rome des Ambassadeurs pour y discuter à loisir leurs prétentions respectives (a).

Ainsi finit une guerre qui ne fut pas de longue durée, mais qui fut très-importante par la vaste étendue des opérations qu'elle embrassoit, & par les efforts qu'y firent les deux rivaux. Quoique François eût manqué l'objet qu'il avoit principalement en vue, & qui étoit de recouvrer le Milanès, il s'acquis néanmoins une grande réputation par le succès de ses armes & par la sagesse des mesures qu'il prit pour repousser une invasion formidable; & la moitié des Etats du Duc de Savoie, dont il s'assura la possession, ne laissa pas d'ajouter à son Royaume un domaine assez considérable. Charles, au contraire, repoussé, humilié, après s'être

1538.

(a) *Recueil des Traités*, 210. *Relatione del Nicolo Tiepolo dell'aboccamento di Niz-za*. Dumont, *corps diplom. part. 2*, p. 177.

1538.

tre flatté avec tant d'arrogance d'un triomphe assuré, se voyoit obligé d'acheter une treve peu honorable, en sacrifiant un allié qui s'étoit trop reposé sur son amitié & sur sa puissance. L'infortuné Duc de Savoie murmura, se plaignit, déclama contre un traité qui lui étoit si défavantageux, mais ce fut en vain; trop foible pour résister aux circonstances, il fallut s'y soumettre. De tous ses Etats, Nice avec ses dépendances fut la seule portion dont il resta possesseur: il vit le reste partagé entre un puissant agresseur, & ce même allié dont il avoit imploré la protection: c'est un triste exemple de l'imprudence des Princes foibles, qui ayant le malheur d'avoir des voisins puissants, & de se trouver engagés dans leurs querelles, sont nécessairement écrasés dans le choc.

Entrevue
entre Char-
les & Fran-
çois à Ai-
gues-Mor-
tes.

Quelques jours après la signature de la treve, l'Empereur s'embarqua pour Barcelone; mais les vents contraires le poussèrent vers l'isle de Sainte-Marguerite sur les côtes de Provence. François, qui ne s'en trouvoit pas fort éloigné, en ayant eu avis,

se fit un devoir de lui offrir un asyle dans ses Etats, & lui proposa une entrevue particuliere à Aigues-Mortes. L'Empereur ne voulut pas que son rival le surpassât en générosité, & il se rendit aussi-tôt au lieu indiqué. Dès qu'il eut jetté l'ancre dans la rade, François, oubliant tout cérémonial & se reposant aveuglément de sa sûreté sur les sentiments d'honneur de l'Empereur, lui rendit visite à bord de sa galere, où Charles le reçut avec toutes les démonstrations de l'estime & de l'affection la plus sincere. Le lendemain, l'Empereur donna à François la même marque de confiance : il débarqua à Aigues-Mortes avec aussi peu de précautions, & fut reçu avec la même cordialité. Les deux Monarques passerent la nuit sur le rivage; & dans leurs visites réciproques, ils sembloient se disputer à qui témoigneroit à l'autre le plus de respect & d'amitié (a).

(a) Sandov. *hist.* vol. 238. *Relation de l'entrevue de Charl. V & Franç. par M. de la Rivoire. Hist. de Languedoc, par D. D. de Vic & Vaissette, tom. 5, preuves, p. 63.*

1538.

Après vingt années de guerre déclarée ou d'inimitié secrète , après tant d'injures réciproques , après s'être donnés tour-à-tour un démenti formel & s'être proposé publiquement un cartel ; après que l'Empereur avoit déclamé à la face de l'Europe contre François , & l'avoit traité de Prince sans honneur & sans probité , & que François l'avoit accusé d'être complice de l'empoisonnement de son fils aîné , une telle entrevue dut paroître bien singulière & même assez peu naturelle ; mais l'histoire de ces deux Monarques est pleine de contrastes aussi frappants & aussi brusques. En un moment ils paroissoient passer d'une haine implacable , à la réconciliation la plus sincère ; de la défiance & des soupçons , à une confiance sans réserve ; & de toutes les manœuvres ténébreuses d'une politique perfide , à la franchise généreuse de deux braves Gentilshommes.

Le Pape joignit à la gloire d'avoir rendu la paix à l'Europe , la satisfaction de travailler avec succès à l'agrandissement de sa famille ; il vint à bout de déterminer l'Empereur à

fiancer Marguerite d'Autriche, sa fille naturelle, veuve d'Alexandre de Médicis, à Octave Farnese; & Charles, en considération de ce mariage, accorda en même-temps à son gendre futur des honneurs & des territoires considérables. Marguerite avoit perdu son mari vers la fin de l'année 1537, par un événement des plus tragiques. Ce jeune Prince, que la faveur de l'Empereur avoit élevé dans Florence au pouvoir suprême sur les ruines de la liberté publique, négligea absolument le soin du gouvernement, & s'abandonna à la débauche la plus effrénée. Laurent de Médicis, son plus proche parent, ne se contentoit pas d'être le compagnon de ses plaisirs, il en étoit encore le ministre; & faisant servir à cet infâme emploi toutes les ressources d'un génie cultivé & inventif, il savoit répandre sur ce libertinage tant de recherche & de variété, qu'il prit sur l'esprit d'Alexandre l'ascendant le plus absolu. Mais tandis que Laurent paroïssoit s'abymer avec lui dans le vice, & affectoit en apparence tant d'indolence & de mollesse, qu'il ne vou-

1538.

Assassinat
d'Alexan-
dre de Médicis.

loit pas porter une épée , & qu'il feignoit de frissonner à la vue du sang , il cachoit sous ces dehors hypocrites une ame dévorée d'une ambition audacieuse & profonde. Soit amour de la liberté , soit espérance d'atteindre au rang suprême , il résolu d'assassiner Alexandre , son bienfaiteur & son ami. Quoiqu'il eût long-temps roulé dans son sein cet horrible projet , son caractère soupçonneux & circonspect l'empêcha d'en faire part à personne ; il continua de vivre avec Alexandre dans la même familiarité ; enfin , une nuit , sous prétexte de lui avoir obtenu un rendez-vous avec une Dame du premier rang , dont Alexandre avoit souvent sollicité les faveurs , il attira ce Prince inconsideré dans un appartement secret de sa maison , & l'y poignarda , au moment où couché nonchalamment sur un lit , il se préparoit à recevoir la Dame dont on lui avoit promis la jouissance : mais Laurent n'eut pas plutôt commis ce forfait , que demeurant immobile & confondu , frémissant d'horreur à la vue de son atrocité , il oublia en un mo-

ment tous les motifs qui l'y avoient porté. Au-lieu d'exciter le peuple à reprendre sa liberté, en lui annonçant la mort du tyran; au-lieu de prendre quelque mesure pour se frayer la route à la dignité qu'il venoit de rendre vacante, il ferma la porte de l'appartement; & comme un homme qui a perdu la tête, il s'enfuit avec la plus grande précipitation hors du territoire de Florence. Ce ne fut que fort tard dans la matinée du lendemain, que l'on fut instruit du sort du malheureux Alexandre; car ses gens accoutumés à l'irrégularité de sa vie, n'entroient jamais de bonne heure dans son appartement. Les premiers de l'Etat s'assemblerent aussitôt. Le Cardinal Cibo, animé par son zèle pour la Maison de Médicis, à laquelle il tenoit de fort près, & secondé par François Guichardin, qui retraça à la mémoire des Florentins, avec les couleurs les plus vives, les caprices & les troubles de leur ancien gouvernement populaire, les déterminà à mettre à la tête du gouvernement, Côme de Médicis, jeune homme de 18 ans, le seul héritier

1538.

Côme de
Médicis
placé à la

1538.
tête de l'E-
tat de Flo-
rence.

Les bannis
de Floren-
ce s'oppo-
sent à son
élévation.

mâle de cette famille célèbre. En même-temps, l'amour que ces peuples conservoient pour la liberté, leur fit faire plusieurs réglemens qui modéroient & limitoient son pouvoir.

Cependant Laurent ayant gagné un lieu de sûreté, raconta ce qu'il avoit fait à Philippe Strozzi & aux autres Florentins qui avoient été exilés, ou qui s'étoient bannis volontairement, lorsqu'on avoit aboli la forme républicaine pour établir la domination des Médicis. Des républicains donnerent à son forfait des éloges extravagants; ils comparèrent la vertu de Laurent à celle des deux Brutus, qui sacrifièrent à la liberté de leur patrie, l'un, les droits de la nature & du sang, l'autre, les devoirs de la reconnoissance & de l'amitié (a). Ils ne se bornerent pas à ces vains panégyriques; ils sortirent de leurs différentes retraites, assemblèrent des troupes, animèrent leurs vassaux & leurs partisans à prendre les armes, & à profiter d'une occa-

(a) *Lettere de principi*, tom. 3, p. 52.

sion si favorable pour rétablir la liberté publique sur ses anciens fondements. Protégés ouvertement par l'Ambassadeur que la France avoit à la Cour de Rome , & secrettement encouragés par le Pape , qui n'aimoit pas la famille de Médicis , ils entre-
rent dans le territoire de Florence avec un corps de troupes assez considérable. Mais ceux qui avoient élu Côme , étoient pourvus de toutes les ressources nécessaires pour soutenir leur choix , & doués de tous les talents qu'il falloit pour employer à propos ces ressources. Ils leverent avec la plus grande diligence un assez grand nombre de troupes , & mirent toute leur adresse à gagner les citoyens les plus considérables , & à faire goûter au peuple l'administration du jeune Prince. Sur-tout , ils firent leur cour à l'Empereur , & rechercherent sa protection comme la seule base solide qui pût soutenir l'élévation & le pouvoir de Côme. Charles savoit combien les Florentins avoient de goût pour l'alliance de la France , & il n'ignoroit pas combien il étoit détesté de tous

1538.

les partisans du gouvernement républicain , qui le regardoient comme l'oppresséur de leur liberté. Il avoit donc le plus grand intérêt à empêcher le rétablissement de l'ancienne constitution. Il le sentit , & ne se contenta pas de reconnoître Côme pour le chef de l'Etat Florentin , & de lui prodiguer tous les titres d'honneur dont Alexandre avoit été décoré ; il s'engagea encore à le défendre avec zèle ; & pour gage de sa promesse , il envoya aux commandans des troupes impériales qui se trouvoient cantonnées sur les frontières de la Toscane , ordre de le soutenir contre ses ennemis. Côme , aidé de ces secours , triompha aisément des bannis ; il surprit leurs troupes dans une nuit , & prit la plupart de leurs chefs. Cet événement rompit toutes les mesures du parti , & son autorité demeura solidement établie. Il auroit désiré d'ajouter à tous les honneurs dont il étoit comblé , celui d'épouser la veuve de son prédécesseur Alexandre , fille de Charles : mais l'Empereur , se croyant déjà sûr de l'attachement de Côme , aimamieux

mieux satisfaire le Pape en la donnant à son neveu (a).

Pendant que l'Empereur & François se faisoient la guerre, il se passa un événement qui refroidit beaucoup l'amitié & la confiance réciproque, établie depuis long-temps entre le Roi d'Angleterre & le Roi de France. Jacques V, Roi d'Ecosse, jeune Prince entreprenant, ayant appris que l'Empereur avoit formé le projet d'envahir la Provence, voulut faire voir qu'il ne le cédoit point à ses ancêtres dans son attachement pour la France : jaloux en même-temps de se distinguer par quelque exploit militaire, il leva un corps de troupes, avec le projet de le conduire lui-même au secours de François. Plusieurs accidens malheureux ne lui ayant pas permis de mener sa petite armée en France, il ne renonça pas pour cela au dessein d'y passer lui-même. Dès

1538.

L'amitié
qui subsis-
toit entre
François &
Henri VIII
s'affoiblit.

(a) Jov. *hist.* l. 98, p. 218, &c. Belcar. *comment.* l. 22, p. 696. *Istoria de sui tempi di Giov. bat. Adriani*, Venet. 1587, p. 10.

1538.

qu'il fut débarqué, il se hâta de se rendre en Provence ; mais il étoit trop tard ; il avoit été arrêté si long-temps dans son voyage , qu'il ne put se trouver à aucune action , & il ne joignit le Roi de France , qu'après la retraite des Impériaux. Un zele si vif, joint à des manieres & à une conversation aimable , plurent si fort à François , qu'il ne put lui refuser sa fille Magdelaine en mariage. Cette nouvelle affligea sensiblement Henri ; il étoit devenu jaloux de Jacques , qu'il avoit traité long-temps , ainsi que ses sujets , avec beaucoup de mépris, & il ne pouvoit voir avec indifférence un mariage qui devoit infailliblement augmenter les forces & la réputation du jeune Prince qu'il haïssoit (a). Il ne pouvoit pourtant avec bienséance empêcher François de marier sa fille avec un Souverain , descendu d'une famille de Princes , anciens & fideles alliés de la Couronne de France ; mais Magdelaine étant morte presque aussi-tôt , & Jac-

Premier
Janvier
1537.

(a) *Hist. of Scotland*, vol. 1, p. 77.

ques demandant en secondes nocces Marie de Guise, Henri sollicita vivement François de refuser son consentement à ce mariage; & pour faire échouer plus sûrement la proposition de Jacques, il demanda cette Princesse pour lui-même. François donna la préférence au Roi d'Ecosse, dont la recherche étoit sincere, & n'écouta point les propositions artificieuses & mal intentionnées de Henri, qui en fut vivement blessé. D'un autre côté, la pacification conclue à Nice & l'entrevue familiere des deux Monarques à Aigues-Mortes, avoient jeté dans l'ame de Henri de nouveaux soupçons; il s'imagina que François avoit entièrement renoncé à son amitié, pour former de nouvelles liaisons avec l'Empereur. Charles, qui connoissoit à fond le caractère du Roi d'Angleterre, observoit avec attention tous les changements & les caprices de ses passions, & il jugea que le moment étoit venu de renouveler avec lui ses anciennes négociations, depuis si long-temps interrompues. La mort de la Reine Catherine, dont l'Empereur n'avoit pu déceimment

1538.

abandonner les intérêts , avoit éteint la principale cause de leurs divisions ; ainsi , sans toucher à la question délicate du divorce , il fut employer auprès de Henri les moyens qu'il crut les plus propres à regagner son amitié. Dans cette vue , il lui proposa plusieurs mariages ; il lui offrit même sa niece , fille du Roi de Danemarck ; il demanda la Princesse Marie pour un des Princes du Portugal , & consentit même à la recevoir comme fille légitime de Henri (a). Aucune de ces alliances ne s'accomplit ; peut-être même qu'aucune ne fut proposée sérieusement ; mais elles n'en donnerent pas moins lieu à un commerce si suivi entre les deux Cours , & à tant de protestations réciproques d'égards & d'estime ; qu'elles affoiblirent beaucoup le ressentiment de Henri contre l'Empereur , & préparèrent de loin cette union , qui devint dans la suite si fatale au Roi de France.

Progrès de
la réforma-
tion.

Les vastes entreprises ou l'ambition avoit engagé l'Empereur , & les

(a) *Mém. de Ribier* , t. 1 , p. 496.

guerres qu'il avoit soutenues pendant plusieurs années, avoient continué de favoriser & d'accélérer les progrès de la réformation en Allemagne. Pendant son expédition d'Afrique, & dans le temps qu'il étoit occupé de ses grands projets contre la France, son principal objet en Allemagne, fut d'empêcher que les querelles de religion ne troublassent la tranquillité publique; & pour cela, il traita toujours les Princes Protestants avec une indulgence propre à les rendre favorables à ses desseins, ou du moins à les empêcher de se joindre à son rival. Ce fut par les mêmes motifs qu'il prit grand soin d'assurer aux Protestants la jouissance de tous les avantages qui leur avoient été accordés par les articles de la pacification conclue à Nuremberg en 1532 (a); à l'exception de quelques procédures de la Chambre impériale, ils ne furent aucunement troublés dans l'exercice de leur religion, & rien ne tra-

(a) Dumont, *corps diplomat.* tom. 4, 3^e part. 2, p. 138.

1538.

Négocia-
tions & in-
trigues
pour le con-
cile géné-
ral.

versa leur zele & leurs succès dans la propagation de leur doctrine. Cependant le Pape continuoit de négocier pour la convocation d'un concile général; & malgré le mécontentement qu'avoient marqué les Protestants sur le choix de Mantoue, il persista dans sa résolution, & donna le 2 Juin 1536, une bulle qui indiquoit le jour de l'assemblée dans cette ville, au 23 Mai de l'année suivante; il nommoit trois Cardinaux pour y présider en son nom, enjoignoit à tous les Princes Chrétiens d'appuyer le concile de leur autorité, & invitoit les Prélats de toutes les nations à s'y trouver. Cette convocation d'une assemblée qui, par sa nature, demande des temps paisibles & des esprits disposés à la concorde, parut très-déplacée dans une conjoncture où l'Empereur marchoit contre la France, & étoit près de replonger une grande partie de l'Europe dans les troubles de la guerre. La bulle n'en fut pas moins signifiée à toutes les Cours par des Nonces extraordinaires. L'Empereur, pour gagner les Allemands, avoit pendant son séjour

à Rome vivement pressé le Pape d'assembler un concile ; mais en même-temps afin d'engager Paul à renoncer à la neutralité qu'il avoit toujours gardée entre François & lui , il envoya , avec le Nonce que le Pape députoit en Allemagne , son vice-Chancelier Heldo , chargé de seconder toutes les représentations du Nonce , & de les appuyer de tout le poids de l'autorité Impériale. Les Protestants leur donnerent audience à Smalkalde , où ils s'étoient assemblés en corps pour les recevoir ; mais après avoir bien pesé leurs raisons , ils refuserent , d'une voix unanime , de reconnoître un concile qui étoit convoqué au nom & de l'autorité du Pape , & où il s'arrogeoit le droit de présider ; qui devoit se tenir dans une ville si éloignée de l'Allemagne , soumise à un Prince étranger pour eux & étroitement lié avec la Cour de Rome ; où leurs théologiens ne pourroient se rendre en sûreté , sur-tout après que leurs opinions avoient été flétries du nom d'hérésie dans la bulle même de convocation. Ces objections contre le concile , jointes à beaucoup

1538.

25 Février.
1537.

1538.

d'autres qui leur paroïssent sans réplique , furent détaillées dans un long manifeste , qu'ils publièrent pour justifier leur conduite.

La Cour de Rome s'emporta contre le refus des Protestants , & le donna comme une preuve incontestable de leur présomption & de leur entêtement ; & le Pape persista toujours dans sa résolution de tenir le concile dans le lieu & au temps qu'il avoit fixés. Mais il survint quelques difficultés de la part du Duc de Mantoue , tant sur son droit de juridiction à l'égard de ceux qui se rendroient au concile , que sur la sûreté de sa capitale au milieu d'un si nombreux concours d'étrangers : le Pape n'ayant pu les lever d'abord , il différa le concile de quelques mois : il transporta ensuite le lieu de l'assemblée à Vicence dans les Etats de Venise , & l'indiqua pour le premier Mai de l'année suivante. Comme ni l'Empereur , ni le Roi de France , qui n'avoient encore fait ensemble aucun accommodement , ne voulurent permettre à leurs sujets de s'y rendre , & qu'il ne s'y trouva pas un seul Pré-

8 Octob.
1538.

lat au jour marqué, le Pape, pour éviter de compromettre son autorité par tant de convocations inutiles, remit l'assemblée à un temps indéfini.

Cependant Paul qui ne vouloit pas paroître avoir tourné toute son attention sur une réforme qu'il ne dépendoit pas de lui d'accomplir, tandis qu'il négligeoit celle qui étoit en son pouvoir, députa un certain nombre de Cardinaux & d'Evêques, avec plein pouvoir d'examiner les abus & les désordres de la Cour de Rome, & de proposer, pour les corriger, les moyens les plus efficaces. Cette commission fut acceptée avec répugnance, & exécutée avec lenteur & avec mollesse. On ne porta sur tous les désordres qu'une main timide, qui trembloit de sonder trop avant la profondeur de la plaie, ou d'en dévoiler toute l'étendue. Malgré toute la partialité de cet examen, on ne laissa pas de découvrir plusieurs irrégularités, & de mettre au jour des abus monstrueux; mais les remèdes qu'on indiquoit, ou étoient insuffisants, ou ne furent jamais appliqués. On étoit bien résolu de te-

R ▼

1538.

Le Pape ré-
forme quel-
ques abus.

1538.

nir dans le secret le rapport & l'avis des Commissaires ; mais il arriva par quelque accident, qu'ils transpirerent en Allemagne, où ils devinrent bientôt publics, & fournirent une ample matière aux réflexions & au triomphe des Protestants (a). D'un côté, ils démontroient la nécessité de faire une réforme dans le corps entier de l'Eglise, & faisoient voir que plusieurs des abus dont on convenoit, étoient ceux mêmes contre lesquels Luther & ses sectateurs s'étoient élevés avec le plus de chaleur ; de l'autre côté, ils prouvoient qu'il étoit inutile d'attendre des Ecclésiastiques assez de courage pour faire eux-mêmes cette réforme, eux qui, suivant l'expression de Luther, *s'amusoient à guérir des verrues, tandis qu'ils négligeoient des ulcères, ou les envenimoient encore* (b).

Ligue formée en opposition de Smalkalde.

L'activité avec laquelle l'Empereur parut d'abord solliciter les Princes Protestants d'acquiescer à la con-

(a) Sleidan, 233.

(b) Seck, l. 3, 164.

vocation d'un concile en Italie, les allarma si fort, qu'ils crurent qu'il étoit prudent de donner encore à leur confédération une nouvelle force, en y recevant plusieurs membre nouveaux qui demandoient à y être admis, particulièrement le Roi de Danemarck. Heldo, qui, pendant sa résidence en Allemagne, avoit observé les grands avantages qu'ils retiroient de cette union, essaya d'en contrebalancer la force, en formant une semblable union entre les Puissances catholiques de l'Empire. Cette ligue, décorée du nom de sainte Ligue, étoit purement défensive; & quoique Heldo l'eût formée au nom de l'Empereur, Charles la désavoua ensuite, & il n'y entra qu'un très-petit nombre de Princes (a).

Les Protestants furent bientôt instruits de cette association, malgré toutes les précautions qu'on avoit prises pour la cacher. Leur zele, toujours porté à soupçonner & à craindre jusqu'à l'excès tout ce qui pouvoit

1538.

1539.

Allarmes
des Protestants.

(a) Seck. l. 3, 171. *Recueil de traites.*

1539.

menacer la religion, prit aussi-tôt l'alarme, comme si l'Empereur eût été sur le point d'exécuter quelque plan terrible pour l'extirpation de leurs doctrines. Sérieusement occupés de cette idée, & voulant se mettre à l'abri de ce prétendu danger, ils tinrent de fréquentes assemblées, firent assiduement leur cour aux Rois de France & d'Angleterre, & commencerent même à parler de lever le contingent de troupes & d'argent, que chaque membre étoit obligé de fournir par le traité de Smalkalde. Mais ils ne tarderent pas à s'appercevoir que leurs craintes étoient chimériques, & que l'Empereur, qui avoit le plus grand besoin de la paix & du repos, après l'épuisement où l'avoient jetté les efforts extraordinaires qu'il avoit faits dans la guerre contre la France, ne songeoit nullement à troubler la tranquillité de l'Allemagne. Les Princes Protestants en furent convaincus dans une entrevue qu'ils eurent à Francfort avec ses Ambassadeurs; il y fut arrêté que toutes les concessions qui leur avoient été faites, particulièrement celles qui

19 Avril.

étoient contenues dans la pacification conclue à Nuremberg, continueroient de subsister dans toute leur force durant l'espace de quinze mois; que pendant cet intervalle, la chambre Impériale suspendroit toutes procédures contre eux; qu'il se tiendroît une conférence entre un petit nombre de théologiens des deux partis, afin de disputer les points de controverse & de préparer les articles d'accommodement, qui seroient proposés à la prochaine diete. L'Empereur ne ratifia jamais cette convention dans les formes, afin de ne pas irriter le Pape qui soutenoit que le premier article étoit contraire aux véritables intérêts de l'Empereur, & que le second étoit un attentat impie sur les droits du saint Siege; mais elle n'en fut pas moins observée avec la plus grande exactitude, & elle fortifia la base de cette liberté religieuse, que les Protestants réclamoient (a).

Quelques jours après la conven-

(a) Fra-Paolo, 82. Sleid. 147. Seck. p. 3, 200.

1539.

tion de Francfort, on apprit la mort de Georges, Duc de Saxe, événement très-avantageux à la réforme. Ce Prince, chef de la branche Albertine ou cadette des Princes de Saxe, possédoit, comme Marquis de Misnie & de Thuringe, des territoires très-étendus, où étoient enclavés Dresde, Leipzick & d'autres villes des plus considérables de l'Electorat. Dès que la réformation s'étoit déclarée, ce Prince s'en étoit montré l'ennemi avec autant de chaleur, que les Princes Electeurs en avoient mis à la défendre. Il s'étoit opposé sans relâche à ses progrès avec tout le zèle qu'inspirent les préjugés de religion, avec toute l'aigreur que lui donnoit son antipathie personnelle pour Luther, & avec tout le fiel de l'animosité domestique, qui régnoit entre lui & l'autre branche de sa famille. Comme il mourut sans laisser de postérité, sa succession échut à son frere Henri, dont l'attachement pour la religion Protestante, surpassoit, s'il est possible, celui de son prédécesseur pour la Catholique. Henri n'eut pas plutôt pris possession de ses nouveaux

domaines , que , sans avoir égard à une clause du testament de Georges , que lui avoit dictée son zele superstitieux , & par laquelle il léguoit tous ses territoires à l'Empereur & au Roi des Romains , dans le cas où son frere tenteroit de faire des innovations dans la religion , il invita quelques Docteurs Protestants & Luther avec eux à se rendre à Leipfick. Aidé de leurs avis & de leur crédit , il renversa dans l'espace de quelques semaines l'ancien culte , & rétablit le plein exercice de la religion réformée avec l'applaudissement général de ses sujets , qui soupiroient depuis long-temps après ce changement , que l'autorité seule de leur Duc avoit retardé jusqu'alors. Cette révolution délivra les Protestants du danger dont ils étoient à chaque instant menacés par la haine invétérée d'un ennemi , qui se trouvoit placé au milieu de leurs territoires ; ils virent alors leurs domaines s'étendre & former une ligue suivie presque sans interruption , depuis les bords de la mer Baltique , jusqu'aux rives du Rhin.

Peu de temps après la conclusion

Révolte
des troupes
Impériales.

1539.

de la treve de Nice, il arriva un événement qui fit connoître à toute l'Europe que l'Empereur avoit poussé la guerre aussi loin que le lui avoit permis la situation de ses affaires. Il devoit depuis long-temps des sommes immenses à ses troupes, qu'il avoit toujours amusées d'espérances & de vaines promesses. Comme elles prévirent qu'on auroit encore moins d'égard à leurs demandes, depuis que le rétablissement de la paix rendoit leurs services moins nécessaires, elles perdirent patience, se révolterent ouvertement, & déclarerent qu'elles se croyoient autorisées à ravir par la force ce qu'on leur retenoit injustement. Cet esprit de sédition ne se renferma pas dans une partie des Etats de l'Empereur; la révolte devint presque aussi générale, que l'étoit la cause qui la fit naître. Les soldats, qui étoient dans le Milanès, pillerent à discrétion le plat pays, & jetterent la consternation dans la capitale. La garnison du fort de la Goulette, menaça de livrer à Barberousse cette importante forteresse. Dans la suite, les troupes Impériales se porterent encore à

de plus grands excès : après avoir chassé leurs officiers, & en avoir élu d'autres à leur place, ils défirent un détachement que le vice-Roi avoit envoyé contre eux, prirent & pillèrent plusieurs villes, & se conduisirent avec tant d'unanimité, que leurs opérations ressembloient plus à la conduite régulière d'une révolte concertée, qu'à la violence passagère & défordonnée de soldats mutinés. Cependant les Généraux de l'Empereur, à force d'adresse & de prudence, soit en empruntant de l'argent en leur nom ou au nom de Charles, soit en forçant les villes de leurs Provinces respectives à payer de fortes contributions, leverent l'argent nécessaire pour acquitter la solde des troupes, & appaisèrent les émeutes : ensuite ils licencierent la plus grande partie des soldats, & n'en gardèrent qu'autant qu'il en falloit pour les garnisons des places principales, & pour protéger les côtes de la mer, contre les insultes des Turcs (a).

(a) Jov. *hist.* l. 37, 203. c. Sandov. Ferreras, 9, 209.

1539.
Les Etats
de Castille
s'assem-
blent à To-
lede.

Il fut heureux pour l'Empereur, que l'habileté de ses Généraux le tirât de cette situation embarrassante, d'où il n'auroit pu sortir seul. Toutes ses espérances & ses ressources pour s'acquitter avec ses soldats, se bornoient aux subsides qu'il attendoit de ses sujets de Castille. En conséquence, il assembla les Etats de ce Royaume à Toledé; il leur exposa les grandes dépenses où l'avoient jetté ses opérations militaires, & les dettes immenses qu'il n'avoit pu s'empêcher de contracter, & leur proposa de lui fournir les secours qu'exigeoit la situation actuelle de ses affaires, en mettant un impôt général sur toutes les marchandises. Mais les Espagnols qui se sentoient déjà chargés de taxes inconnues à leurs ancêtres, & qui s'étoient souvent plaints de voir leur patrie épuisée d'hommes & d'argent pour des querelles qui ne les intéressoient point, & pour des guerres dont le succès ne leur rapporteroit aucun avantage, étoient bien résolus de ne pas s'imposer de nouveaux fardeaux, & de ne pas fournir à l'Empereur les moyens de

s'engager dans de nouvelles entreprises , aussi ruineuses pour l'Espagne , que l'avoient été la plupart de celles qu'il avoit formées jusqu'alors. Les Nobles en particulier s'éleverent avec force contre l'impôt proposé , & soutinrent qu'il portoit atteinte au premier & au plus précieux privilege de leur ordre , celui d'être exempt de payer aucune sorte de taxe. Ils demanderent de conférer avec les représentants des villes sur l'état de la nation ; ils représentèrent à Charles , que si , à l'exemple de ses prédécesseurs , il résidoit constamment en Espagne , & qu'il évitât de se mêler d'une multitude d'affaires étrangères à ses Etats Espagnols , les revenus fixes de la couronne seroient plus que suffisants pour subvenir à toutes les dépenses nécessaires du gouvernement ; ils ajouterent que , tandis qu'il négligeoit ce moyen sage & toujours efficace de rétablir le crédit public & d'enrichir la nation (a) , il seroit souverainement injuste de mettre en-

1539.

Plaintes &
mécontentement de
cette assemblée.

(a) Sandov. *hist.* vol. 2 , 269.

1539.

L'ancienne
constitution des
Cortès est
détruite.

core de nouveaux impôts sur le peuple. Charles, après avoir inutilement employé les raisons, les prières, les promesses pour vaincre l'entêtement des Etats, les congédia, le cœur plein d'indignation. Depuis cette époque, ni les Nobles, ni les Prélats n'ont plus été appelés à ces assemblées, sous prétexte que, lorsqu'il s'agissoit d'imposer des taxes publiques, des sujets qui n'en payoient point leur part, n'avoient pas droit de donner leur voix. On n'admit aux Etats que les procureurs ou représentants des dix-huit villes. Ceux-ci sont au nombre de trente-fix, parce que chaque communauté en nomme deux; ils forment une assemblée qui n'a plus rien du pouvoir, de la dignité & de l'indépendance des anciens *Cortès*, & ils sont entièrement dévoués à la Cour dans toutes leurs délibérations (a). Ce fut ainsi que le zèle inconsidéré avec lequel les nobles Castillans avoient défendu les prérogatives du Monar-

(a) Sandov. *ibid.* *La science du gouvernement*, par M. de Réal, tom. 2, p. 102.

que contre les prétentions des Communes dans les émeutes de l'année 1521, devint fatale à tout leur corps. En aidant Charles à abaisser un des ordres de l'Etat, ils détruisirent cette balance qui faisoit la sûreté de la constitution, & mirent ce Prince & ses successeurs en état d'abaisser ensuite l'ordre de la Noblesse, & de la dépouiller de ses plus beaux privilèges.

Cependant dans ce temps-là même, il restoit aux Grands d'Espagne un pouvoir & des privilèges extraordinaires, qu'ils exerçoient & qu'ils défendoient avec la hauteur qui leur étoit propres. L'Empereur lui-même en fit une épreuve mortifiante pendant la tenue des Etats à Toledé. Un jour qu'il revenoit d'un tournoi, accompagné de la plus grande partie de la Noblesse, un des sergents de la Cour, animé par un zèle trop officieux, pour faire ouvrir le passage à l'Empereur, frappa de son bâton le cheval du Duc d'Infantado; le Duc hautain s'en offensa, tira son épée & blessa l'officier. Charles, indigné de cette violence commise sous ses yeux

 1539.

Les Grands d'Espagne possédoient encore de grands privilèges.

1539.

& fans respect pour sa présence, ordonna à Ronquillo, page de la Cour, d'arrêter le Duc sur le champ; Ronquillo s'avançoit pour exécuter cet ordre, lorsque le Connétable de la ville s'y opposa, l'arrêta lui-même, réclama, comme un privilege de sa charge, le droit de juridiction qu'il avoit sur un Grand d'Espagne, & conduisit Infantado dans son propre appartement. Ceux des Nobles qui étoient présents, furent si satisfaits de ce zele courageux pour les privileges de leur ordre, qu'ils abandonnerent l'Empereur, & accompagnerent le Connétable jusqu'à son palais avec des acclamations réitérées; Charles fut obligé de s'en retourner, n'ayant avec lui que le seul Cardinal Tavera. Quelque sensible que fût l'Empereur à cet affront, il sentit tout le danger qu'il y auroit à pousser à bout un corps si jaloux & si fier, que l'offense la plus légère pourroit porter aux plus grandes extrêmités. Au-lieu de faire valoir ses droits avec une rigueur hors de saison, il ferma prudemment les yeux sur l'arrogance de ce corps trop puissant, qu'il ne pouvoit ré-

primer fans danger , & envoya le lendemain matin chez le Duc d'Infantado , à qui il fit offrir de faire punir à son gré , le sergent qui l'avoit insulté. Le Duc regarda cette démarche comme une pleine réparation , faite à son honneur , pardonna sur le champ à l'officier , & lui fit même un présent considérable , en indemnité de sa blessure. Cette affaire fut bientôt entièrement oubliée , (a) ; elle ne mériteroit pas d'être citée , si ce n'étoit un exemple frappant de l'esprit de hauteur & d'indépendance qu'affectoit alors la Noblesse Espagnole , & en même-temps une preuve de la dextérité avec laquelle l'Empereur savoit se plier aux circonstances où il se trouvoit placé.

Charles fut bien loin de montrer la même condescendance & la même douceur pour les bourgeois de Gand , lorsque , quelque-temps après , ils se révolterent contre son gouvernement. Une affaire , arrivée en l'année 1536 ,

1539.

Soulevement de la ville de Gand.

(a) Sandov. *hist.* 2 , 274. Ferreras , 93
212. Miniana , 113.

1539.

Prétentions
des Gan-
tois.

occasionna cette émeute téméraire qui fut si fatale à cette ville florissante. La Reine douairière de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas, ayant reçu de son frère l'ordre d'envahir la France avec les troupes qu'elle pourroit lever, assembla les Etats des Provinces-Unies, & obtint d'eux un subside de douze mille florins pour les fraix de cette entreprise. Le Comté de Flandres devoit en payer un tiers pour son contingent; mais les habitants de Gand, la ville la plus considérable de ce Comté, étoient intéressés à éviter toute guerre contre la France, avec laquelle ils faisoient un commerce très-étendu & très-lucratif; ils refuserent de payer leur part, & soutinrent que d'après les conventions faites entr'eux & les ancêtres de l'Empereur, leur Souverain actuel, on ne pouvoit imposer aucune taxe sur leur ville, qu'ils n'y eussent expressément donné leur consentement. La Reine de Hongrie soutenoit de son côté que le subside de douze cents mille florins ayant été accordé par les Etats de Flandres, dont les représentants de Gand étoient membres,

membres, cette ville étoit liée par les délibérations de ces Etats, & qu'un des premiers principes de toute société, celui d'où dépendent essentiellement le bon ordre & la tranquillité de tout gouvernement, c'est que la volonté du plus petit nombre doit céder au jugement & aux décisions de la pluralité.

Ces raisons ne persuadoient point les Gantois, & ils n'étoient pas disposés à laisser échapper de leurs mains un privilege si important. Accoutumés, sous le gouvernement de la Maison de Bourgogne, à jouir d'immunités très-étendues, & à être traités avec une grande indulgence, ils refusèrent de sacrifier à l'autorité subalterne d'une Régente, des droits & des privileges qu'ils avoient tant de fois défendus avec succès contre leurs plus grands Princes & leurs Souverains immédiats. La Reine chercha d'abord à les gagner par la douceur, & essaya de les ramener à leur devoir par plusieurs marques de condescendance; mais n'ayant pu réussir à vaincre leur obstination, elle en fut tellement irritée, qu'elle donna

1539.

des ordres pour arrêter tous les Gantois qu'on pourroit saisir dans l'étendue des Pays-Bas. Cette violence n'étoit pas propre à en imposer à des hommes agités par toutes les passions fougueuses qu'inspirent le ressentiment de l'oppression & l'amour de la liberté. Moins touchés du danger que pouvoient courir leurs compatriotes & leurs amis, qu'irrités contre la Gouvernante, ils méprisèrent son autorité, & envoyèrent des députés aux autres villes de Flandres, pour les conjurer de ne pas abandonner la cause commune dans cette circonstance critique, & de se joindre à eux pour soutenir leurs droits contre les entreprises d'une femme, qui ne connoissoit pas l'étendue de leurs immunités, ou qui affectoit de les dédaigner. A l'exception de quelques petites villes, toutes les autres refusèrent de se liguier contre la Gouvernante ; elles s'unirent cependant pour la prier de suspendre la perception de la taxe, jusqu'à ce que les Gantois eussent pu envoyer quelques députés en Espagne, afin de mettre sous les yeux du Souverain leur titre

d'exemption. Après quelques difficultés, la Reine accorda cette permission ; mais Charles reçut leurs députés avec une hauteur qu'ils n'étoient pas accoutumés à trouver dans leurs anciens maîtres ; il leur enjoignit d'obéir à sa sœur comme à lui-même, & renvoya l'examen de leur prétention au conseil de Malines. Ce tribunal, qui étoit proprement une commission fédentaire du Parlement ou des Etats du Comté, avec une juridiction suprême dans toutes les matières civiles & criminelles (a), jugea que la prétention des Gantois étoit mal fondée, & leur enjoignit de payer sans délai leur portion de la taxe.

Indignés de cette décision, qu'ils regarderent comme une injustice criante, & désespérés de voir leurs droits trahis par la Cour même qui s'étoit engagée à les protéger, les Gantois courent de toutes parts aux armes, chassent de la ville tous les Nobles

1539-1

Ils prennent les armes, & offrent à la France de se donner à elle.

(a) *Descriptione di tutti paësi bassi di Lud. Guicciardini, Ant. 1571. fol. p. 53.*

1539.

qui y demeurent , s'affurent de la personne de plusieurs Officiers de l'Empereur , & appliquent à la question un de ces Officiers , accusé d'avoir soustrait ou déchiré le registre qui contenoit les titres de l'exemption qu'ils réclamoient ; ils nomment en même-temps un conseil à qui ils remettent la conduite de leurs affaires , donnent des ordres pour réparer les fortifications & en faire de nouvelles , & levent ouvertement l'étendard de la révolte contre leur Souverain (a). Cependant comme ils sentoient bien qu'ils étoient trop foibles pour soutenir seuls la démarche où leur zele venoit de les porter , ils songerent à s'assurer un protecteur contre les forces redoutables qu'ils s'attendoient à voir bientôt rassemblées contre eux. Ils prirent donc le parti de députer quelques-uns d'entr'eux à François , pour lui offrir non-seule-

(a) *Mémoires sur la révolte des Gantois en 1539 par Jean d'Hollander, écrits en 1547. A la Haye, 1747. P. Heuter. rer. austr. l. 2, p. 262. Sandov. hist. tom. 2, p. 282.*

ment de le reconnoître pour leur Souverain , mais même de l'aider de toutes leurs forces à reconquérir dans les Pays-Bas les Provinces qui avoient anciennement appartenu à la Couronne de France , & qui venoient encore d'y être réunies de nouveau par un Arrêt du Parlement de Paris. Une proposition si inattendue , faite par un peuple qui pouvoit en exécuter sur le champ une partie , & influencer si puissamment sur le succès du reste , devoit flatter l'ambition de François , & présenter à son imagination une perspective aussi vaste que séduisante. Les Comtés de Flandres & d'Artois étoient d'une beaucoup plus grande valeur que le Duché de Milan , dont l'acquisition si passionnément désirée lui coûtoit depuis si long-temps des travaux & des efforts inutiles ; la proximité où ces deux Comtés étoient de la France , en rendoit la conquête & la conservation beaucoup plus aisées ; & l'on pouvoit en former pour le Duc d'Orléans une Principauté séparée , aussi convenable à la dignité d'un Prince du sang que celle que son pere vouloit lui procurer. Il

3539.

étoit vraisemblable que les Flamands, qui connoissoient les mœurs & le gouvernement des François, ne feroient aucune difficulté de s'y soumettre, & que les François eux-mêmes, lassés des guerres sanglantes & ruineuses de l'Italie, porteroient plus volontiers leurs armes du côté des Pays-Bas, & y feroient la guerre avec plus de vigueur & de succès. Quoique cette occasion d'étendre ses Etats & d'humilier l'Empereur, fût en apparence la plus favorable qui se fût jamais offerte à François, plusieurs considérations l'empêchèrent cependant d'en profiter. Depuis l'entrevue des deux Monarques à Aigues-Mortes, Charles avoit continué de ménager le Roi de France avec une attention particuliere, & il lui faisoit souvent espérer qu'il satisferoit à la fin ses vœux sur le Milanès, en lui en accordant l'investiture, soit pour lui, soit pour l'un de ses fils. Toutes ces flatteuses promesses n'étoient rien moins que sinceres, & l'Empereur n'avoit d'autre objet que de détacher François de l'alliance du Grand-Seigneur, ou de faire naître

François refuse leurs offres.

des soupçons dans l'esprit de Soliman, par l'apparence d'un commerce très-intime & très-suívi entre les Cours de Madrid & de Paris; mais François avoit toujours la foiblesse de courir après le fantôme qui l'avoit déçu; & son ardeur à s'y attacher, lui fit négliger une acquisition bien plus avantageuse que celle à laquelle il aspirait. D'un autre côté, le Dauphin, jaloux à l'excès de son frere, dont il connoissoit le caractere audacieux & entreprenant, voyoit avec peine qu'on lui préparât un établissement, qui, par sa position, pouvoit être regardé comme placé dans l'intérieur du Royaume. Il se servit de Montmorency, qui, par un bonheur assez rare, étoit à la fois le favori du pere & celui du fils, pour détourner le Roi d'accepter l'offre des Flamands, & d'épouser leurs intérêts.

Dans cette vue, Montmorency vanta à François la réputation & la puissance qu'il alloit acquérir, en recouvrant les Etats qu'il avoit autrefois possédés en Italie, & lui représenta qu'une observation scrupuleuse

1539.

de la treve , & le refus qu'il alloit faire de prêter la main à des sujets révoltés , étoient des moyens infail-
libles de vaincre la répugnance qu'a-
voit l'Empereur pour le remettre en
possession du Milanès. François , porté
naturellement à s'exagérer l'import-
tance de ce Duché , dont il mesuroit
la valeur sur ce qu'il lui en avoit
coûté de temps & d'efforts pour le
reconquérir , amoureux d'ailleurs de
toute action qui avoit une apparence
de générosité , entra sans peine dans
des sentiments si conformes à ses vues
& à son caractère ; il rejetta aussitôt
les propositions des Gantois , &
renvoya leurs députés avec une ré-
ponse mortifiante (a).

Il instruit
l'Empereur
de leurs
desseins.

François ne s'en tint pas-là : par
un raffinement de générosité , il fit
part à l'Empereur de tout ce qui s'é-
toit passé entre lui & les rebelles , &
l'instruisit de tout ce qu'il favoit de
leurs projets & de leurs mesures (b).

(a) *Mém. de du Bellay* , p. 263. P. Heu-
ter. *rer. austr.* l. 2 , 263.

(b) *Sand. hist. rom.* 2 , 284.

Une preuve si convaincante du désintéressement de François dans cette révolte , délivra Charles de ses craintes les plus vives , & lui ouvrit une route pour sortir de tous ses embarras. Il avoit déjà été informé de tout ce qui se passoit dans les Pays-Bas , & de la fureur avec laquelle les habitants de Gand avoient pris les armes contre lui. Il connoissoit à fond le génie & les mœurs de cette portion de ses sujets, leur amour pour la liberté , leur attachement à leurs anciens privilèges & à leurs coutumes , l'obstination invincible de leur caractère , d'abord lent à se déterminer , mais ferme & constant dans les résolutions qu'il avoit une fois prises. Il sentit bien quel avantage & quel appui ils auroient trouvé dans la protection de la France ; & quoiqu'il n'eût plus rien à craindre de ce côté , il voyoit bien qu'il falloit nécessairement agir sans délai & avec vigueur , pour empêcher l'esprit de mécontentement & de révolte , de se répandre dans un pays que la multitude des villes , la grande population , & les richesses que le commerce

1539.

Délibération de Charles sur le voyage, qu'il veut faire dans les Pays-Bas.

y avoit accumulées, rendoient puissant & formidable, & mettoient en état de trouver des ressources inépuisables. Après y avoir long-temps réfléchi, il crut que le parti le plus sûr étoit de se transporter en personne dans les Pays-Bas; ce fut aussi l'avis de la Princesse sa sœur, qui le pressa vivement d'entreprendre ce voyage. Il n'y avoit que deux routes à choisir : l'une par terre, en traversant l'Italie & l'Allemagne; l'autre par mer, en partant d'un port d'Espagne pour arriver à un port des Pays-Bas. La première étoit trop longue pour les circonstances présentes qui demandoient de la célérité : en passant par l'Allemagne, sa dignité d'Empereur, la sûreté même de sa personne exigeoient qu'il menât avec lui un train & des troupes nombreuses, qui auroient encore prolongé le voyage & consumé un temps précieux. La saison ne permettoit pas de s'embarquer, sur tout dans un temps où il étoit brouillé avec le Roi d'Angleterre; il y auroit eu de l'imprudence à se mettre en mer sans être escorté d'une flotte puissante, Dans

cette alternative embarrassante, obligé de faire un choix, sans savoir quelle route préférer, il conçut l'idée singulière & en apparence insensée, de passer par la France, comme par le chemin le plus court, pour gagner les Pays-Bas. Il proposa à son conseil d'en demander la permission à François. Tous ses Conseillers désapprouverent d'une voix unanime cette idée, comme inouïe & téméraire; ils lui représentèrent que cette demande l'exposeroit infailliblement ou à un affront, si la proposition étoit refusée, comme il y avoit lieu de s'y attendre, ou à un danger imminent, si elle étoit accordée, parce qu'il se mettroit par-là entre les mains d'un ennemi qu'il avoit souvent offensé, qui avoit d'anciens outrages à venger & des sujets actuels de contestation & de querelle à examiner. Charles n'écouta rien; il avoit étudié le caractère de son rival avec plus de soin qu'aucun de ses ministres, & l'avoit bien mieux pénétré. Il persista dans son projet, & se flatta que non-seulement il ne courroit aucun risque en passant par la France, mais

1539.

Il propose
de passer
par la France.

1539.

Consente-
ment de
François.

qu'il obtiendrait même ce qu'il demandoit , sans qu'il lui en coûtât aucun sacrifice préjudiciable à sa Couronne.

Il communiqua son dessein à l'Ambassadeur de France qui résidoit à sa Cour , & envoya à Paris son principal ministre , pour demander à François la permission de passer par ses Etats , & lui promettre que l'affaire du Milanès se termineroit bientôt à sa satisfaction. Charles prioit en même-temps François de ne pas exiger d'autre promesse , & même de ne pas insister sur leurs anciens engagements , afin que les concessions qu'il étoit disposé à faire , ne parussent pas arrachées par la nécessité , plutôt que dictées par l'amitié & par l'amour de la justice. François , au lieu d'appercevoir l'appas mal déguisé que l'Empereur lui présentait sous un artifice si grossier , se laissa éblouir par l'idée séduisante d'accabler son ennemi d'actes de générosité , & fut si flatté de l'air de supériorité que sa droiture & le désintéressement de ses procédés lui donnoient dans cette occasion , qu'il con-

sentit à tout ce qu'on lui demandoit. Jugeant du cœur de l'Empereur par le sien, il s'imagina que les sentiments de reconnoissance qui naîtroient du souvenir des bons offices & des traitemens généreux que Charles auroit reçus de lui, le détermineroient à tenir enfin des promesses tant de fois réitérées beaucoup plus que les stipulations les plus précises d'un traité.

Charles, pour qui les moments étoient précieux, partit aussi-tôt, malgré les soupçons & les allarmes de ses sujets Espagnols, n'ayant qu'un cortège peu nombreux, mais très-brillant, composé d'environ cent personnes. Lorsqu'il arriva à Bayonne, sur les frontieres de France, il y fut reçu par le Dauphin & le Duc d'Orléans, accompagnés du Connétable de Montmorency. Les deux Princes lui offrirent d'aller en Espagne, & d'y demeurer jusqu'à son retour, comme des ôtages de la sûreté de sa personne. Charles rejetta leurs offres, déclarant qu'il ne vouloit point d'autre ôtage que l'honneur du Roi; qu'il n'avoit jamais demandé, & n'accepteroit jamais d'autre garant de sa

1539.

Réception
de Charles
en France.

1539.

sûreté. Toutes les villes par où il passa, déploierent à l'envi la plus grande magnificence : les Magistrats lui en présentoient les clefs ; les prisons étoient ouvertes ; en voyant tous les honneurs qu'on lui rendoit, on l'eût pris pour le Monarque de la France plutôt que pour un Souverain étranger. Le Roi alla au-devant de lui jusqu'à Châtelleraut : dans leur

1540.

entrevue, ils se prodiguerent mutuellement des marques de l'amitié la plus vive & de l'attachement le plus sincere. Ils s'avancerent ensemble vers Paris, & présentèrent à cette capitale lespectacle extraordinaire de deux Monarques rivaux dont l'inimitié avoit troublé & ravagé l'Europe pendant l'espace de vingt années, faisant alors ensemble leur entrée solennelle avec toutes les apparences de la confiance & de l'union la plus intime, comme s'ils eussent oublié pour jamais les injures passées, & qu'ils fussent déterminés à vivre désormais dans une paix éternelle (a).

(a) *Hist. de De Thou*, liv. 1, c. 15. Du Bellay, 264.

Charles demeura six jours à Paris; au milieu des caresses multipliées de la Cour de France, & des fêtes variées qu'on imagina pour l'amuser ou pour lui faire honneur, il marquoit une extrême impatience de continuer son voyage; & cette impatience venoit autant de la crainte dont il étoit intérieurement tourmenté, en considérant le danger auquel il se trouvoit exposé, que de la nécessité de sa présence dans les Pays-Bas. Le sentiment du peu de franchise qu'il mettoit lui-même dans ses propres intentions le faisoit trembler, en songeant que quelque accident fatal pouvoit les révéler à son rival, ou les lui faire soupçonner; & quoique tous ses artifices pour les cacher lui eussent bien réussi, il ne pouvoit s'empêcher de craindre que les motifs d'intérêt ne l'emportassent à la fin sur les scrupules de l'honneur, & que François ne fut tenté de saisir l'occasion favorable qu'il avoit entre les mains. Il est vrai aussi que parmi les Ministres de France, il s'en trouva qui étoient d'avis de tourner contre l'Empereur ses propres artifices, & de le

1540.

Inquiétude
de l'Empe-
reur.

1540.

punir de tant de traits de fausseté & de perfidie, en s'assurant de sa personne, (a) jusqu'à ce qu'il eût donné à François une entière satisfaction sur toutes les justes prétentions de la Couronne de France. Mais rien ne put engager François à violer sa parole; rien ne put le convaincre que Charles, après toutes les promesses qu'il avoit faites, & tous les bons offices qu'il auroit reçus, fût encore capable de le tromper. Plein de cette crédule confiance, il l'accompagna jusqu'à Saint-Quentin, & les deux Princes qui étoient allés le recevoir sur les frontières d'Espagne, ne prirent congé de lui que lorsqu'il entra dans les Pays-Bas.

Mauvaise
foi de Char-
les.

21 Janvier.

Dès que l'Empereur fut arrivé dans ses Etats, les Ambassadeurs de France le sommerent d'accomplir sa parole, & d'accorder l'investiture de Milan; mais Charles, sous le prétexte spécieux que toute son attention étoit alors trop occupée à chercher les moyens les plus prompts d'étouffer

(a) *Mémoires de Ribier*, 1, 504.

la révolte de la ville de Grand, demanda de nouveaux délais. En même-temps pour prévenir les soupçons que François pourroit former sur sa sincérité, il continua de parler de ses dispositions à cet égard du même ton dont il en parloit lorsqu'il entra dans le Royaume de France; il écrivit même au Roi une assez longue lettre à ce sujet, quoiqu'en termes vagues & avec des expressions équivoques, qu'il se réservoir de pouvoir interpréter dans la suite à son gré.

Cependant les malheureux Gantois, n'ayant point de chefs capables de diriger leurs conseils & de commander leurs troupes, abandonnés du Roi de France, & ne trouvant aucun appui dans leurs propres compatriotes, se virent hors d'état de résister à leur Souverain irrité, qui étoit prêt à marcher contre eux à la tête d'un corps de troupes levé dans les Pays-Bas, d'un autre corps tiré de l'Allemagne, & d'un troisieme venu d'Espagne par mer. A la fin l'approche du danger leur dessilla les yeux sur leur démence; ils furent si confternés, qu'ils envoyèrent des députés

1540.

Réduction
de Gand.

1540.

Punitions
des ci-
toyens.
20 Avril.

à l'Empereur pour implorer sa clémence, & lui offrir de lui ouvrir leurs portes. Charles, pour toute réponse, dit qu'il paroîtroit au milieu d'eux comme leur Souverain, avec le sceptre & le glaive dans ses mains; & il se mit en marche à la tête de ses troupes. Il ne voulut entrer dans la ville que le 24 Février, jour de sa naissance; mais il n'en éprouva pas davantage ces sentiments de tendresse & d'indulgence que l'on conserve naturellement pour les lieux où l'on a reçu la naissance. Vingt-six des principaux citoyens furent mis à mort; un plus grand nombre fut banni; la ville fut déclarée déchue de tous ses privilèges & immunités; ses revenus furent confisqués; l'ancienne forme de son gouvernement fut abolie; la nomination de ses magistrats fut réservée pour toujours à l'Empereur & à ses successeurs: un nouveau système de loix & d'administration fut établi (a); & pour contenir l'esprit

(a) *Les coutumes & loix du Comté de Flandres par Alex. le Grand, tom. 3, fol. Cambray 1717, tom. 1, p. 169.*

fédition des habitants, il fut arrêté qu'on bâtiroit une citadelle; on leva sur les habitants une amende de quinze mille florins pour les fraix de sa construction, & on leur imposa une taxe annuelle de fix mille florins pour l'entretien de la garnison (a). La rigueur avec laquelle Charles punit les Gantois, servit aussi d'exemple pour en imposer à ses autres sujets des Pays-Bas; il faisoit avec plaisir cette occasion de leur faire craindre & respecter son autorité: d'autant que l'étendue de leurs privileges & de leurs immunités, qui étoient en partie le fruit & en partie la cause de leur grand commerce, mais qui en même-temps resserroient l'autorité royale dans des bornes assez étroites, traversoit souvent les desseins de l'Empereur dans les entreprises qu'il vouloit faire, & lui donnoit des entraves qui retardoient ses opérations.

Dès que Charles eut vengé & rétabli son autorité dans les Pays-Bas,

Charles refuse de remplir ses engagements avec François.

(a) Hardi, *annales Brabantiae*, vol. 1, 616.

1540.

& qu'il n'eut plus besoin de cacher sa fausseté sous le masque qui lui servoit à tromper François, il commença à écarter par degrés le voile dont il avoit couvert ses secretes intentions sur le Milanès. D'abord il éluda les demandes des Ambassadeurs François lorsqu'ils lui rappellerent ses promesses : ensuite il proposa, par forme d'équivalent du Duché de Milan, d'accorder au Duc d'Orléans l'investiture du Comté de Flandres; mais en y ajoutant des conditions si déraisonnables, qu'il étoit bien sûr de les voir rejeter (a). Enfin, lorsqu'ils le presserent de leur donner une réponse définitive, & qu'il ne lui resta plus de subterfuges pour échapper à leurs instances, il refusa positivement de se dépouiller d'une possession si importante; & par une générosité si onéreuse, de diminuer son propre pouvoir pour accroître à ce point les forces de son ennemi (b). Il nia en même-temps qu'il eût jamais fait aucune

(a) *Mém. de Ribier*, 1, 509, 514.

(b) *Ribier*, 1, 519.

promesse qui pût l'obliger à un sacrifice si insensé & si contraire à ses intérêts (a).

1540.

De toutes les actions qu'on peut reprocher à Charles, ce trait de mauvaise foi est sans contredit le plus flétrissant pour sa gloire (b). Quoique ce Prince n'eût jamais été fort scrupuleux sur les moyens qu'il employoit pour arriver à son but, & qu'il ne se piquât pas d'observer toujours les principes exacts de l'honneur & de la franchise, cependant il n'avoit encore jamais violé ouvertement les maximes de cette morale relâchée que les Monarques se sont crus en droit d'adopter pour regle de leur conduite. Mais dans cette occasion, le dessein réfléchi qu'il forma de tromper un Prince généreux, franc & ouvert; la bassesse des artifices qu'il employa pour y réussir; l'insensibilité avec laquelle il reçut toutes les marques de son amitié, & l'ingratitude dont il les paya, étoient aussi indi-

(a) Du Bellay, 365, 6.

(b) Jovius, *hist. l. 39*, p. 238. A.

1540.

gnes de son caractère, qu'ils paroissent peu proportionnés à la grandeur de ses vues.

Si l'on blâma la perfidie de l'Empereur, la crédulité de François excita le mépris. Après l'expérience d'un long regne, après toutes les occasions qu'il avoit eues de se convaincre de la duplicité & des artifices de son rival, l'aveugle simplicité qu'il montra dans cette circonstance parut mériter le sort qu'elle rencontra. Cependant François se récria contre le procédé de Charles, comme si c'eût été la première fois que ce Prince l'eût trompé. Il fut, selon l'usage, plus sensible à un affront qui humilioit son esprit, qu'à ce qui blessait ses intérêts; & l'éclat qu'il donna à son ressentiment ne laissa pas douter qu'il feroit la première occasion de se venger, & qu'on verroit bientôt naître dans l'Europe une guerre aussi furieuse que celle qui ne faisoit que de s'éteindre.

Le Pape autorise l'infatuation de l'ordre des Jésuites.

Cette année est mémorable par l'établissement des Jésuites : cet ordre a eu tant d'influence sur les affaires ecclésiastiques & civiles, qu'un ta-

bleau du génie de ses loix & de son régime mérite de trouver place dans l'histoire. Quand on considère avec quelle rapidité cette société s'est enrichie & accréditée, la prudence admirable avec laquelle elle a été gouvernée, l'esprit de système & de persévérance avec lequel elle a conçu & suivi ses plans, on est tenté de faire honneur de cet institut singulier à la sagesse supérieur de son fondateur, & de croire que la combinaison & la rédaction du plan de cet établissement furent le fruit de la politique la plus profonde. Mais les Jésuites, comme les autres ordres monastiques, doivent moins leur existence à la sagesse de leur fondateur, qu'à son enthousiasme. Ignace de Loyola, dont j'ai déjà fait mention à l'occasion de la blessure qu'il reçut au siège de Pampelune (a), étoit un fanatique, fameux par l'extravagance de ses idées & de sa conduite, également contraires aux maximes de la saine raison & à l'esprit de la vraie religion.

(a) V. liv. 2, p. 132.

1540.

Les aventures romanesques & les projets chimériques où l'engagea son zele enthousiaste , égalent tout ce qu'on lit de plus absurde dans les légendes anciennes , mais elles sont indignes de la majesté de l'histoire.

Fanatisme
de Loyola
son fonda-
teur.

Emporté par le fanatisme , ou par l'amour du pouvoir & de la célébrité , dont ne sont pas exempts les hommes qui aspirent à une sainteté extraordinaire , Loyola eut l'ambition de devenir le fondateur d'un ordre religieux : le plan sur lequel il régla la constitution & les loix de cet ordre , lui fut suggéré , si l'on en croit ce qu'il en a écrit lui-même , ou ce qu'en disent ses disciples , par une inspiration immédiate du Ciel (a). Malgré cette prétention hardie , Loyola trouva d'abord les plus grands obstacles à l'exécution de son dessein : il s'adressa au Pape pour le prier de confirmer par le sceau de son autorité

(a) *Compte rendu des constitutions des Jésuites au Parlement de Provence , par M. de Monclar , p. 285.*

rité l'institution de l'ordre. Le Pape renvoya sa demande devant une assemblée de Cardinaux qu'il nomma pour l'examiner. Leur avis ayant été que cet établissement étoit inutile & dangereux, Paul refusa d'y donner son approbation. Loyola trouva cependant à la fin le moyen de lever tous les scrupules par une offre à laquelle il étoit impossible qu'un Pape pût résister. Il lui proposa d'ajouter aux trois vœux de pauvreté, de chasteté & d'obéissance, que faisoient tous les autres ordres monastiques, un quatrième vœu particulier d'obéissance au Pape, par lequel tous les membres de la société s'obligeroient d'aller par-tout où il voudroit les envoyer pour le service de la religion, sans rien demander au saint Siege pour les fraix de leur entretien. Dans un temps où l'autorité des Papes venoit de recevoir un si grand échec par la séparation de tant de nations révoltées contre l'Eglise de Rome, & où le systême politique de la puissance temporelle des Papes étoit attaquée avec tant de vigueur & de succès, un corps d'hommes, si particulière-

1540.

Motifs du
Pape pour
approuver
cet ordre.

1540.

27 Septem-
bre.

ment dévoués au siege de Rome, & qu'il pourroit opposer en toute occasion à ses ennemis, devenoit une acquisition de la plus grande importance. Paul le sentit; il confirma par une bulle l'institut des Jésuites, accorda à ses membres les privileges les plus étendus, & nomma Loyola le premier Général de l'ordre. L'événement a pleinement justifié le discernement de Paul, & son opinion sur les grands avantages que l'Eglise Romaine retireroit de cette institution. En moins d'un demi-siecle, la nouvelle société se fit des établissemens dans tous les pays attachés à l'Eglise Catholique; son crédit & ses richesses s'accrurent avec une rapidité surprenante; ses membres se multiplièrent & se distinguèrent par leur caractère & leurs talents, & les Jésuites furent bientôt vantés par les amis de l'Eglise Romaine, & redoutés par ses ennemis, comme les plus habiles & les plus entreprenants de tous les ordres religieux.

Sa constitution & son génie méritent une at-

La constitution & les loix de la société furent perfectionnées par Lainez & Aquaviva, les deux Généraux

qui succéderent à Loyola, & qui furent bien supérieurs à leur maître par leurs talents & par leur habileté dans l'art de gouverner. Ce furent eux qui formerent ce système d'intrigue & de politique profonde qui distingue cet ordre; mais il faut attribuer au fondateur l'empreinte de fanatisme qui se trouve mêlée à ses réglemens. Plusieurs circonstances concoururent à donner aux Jésuites un caractère qui n'est propre qu'à eux, & les mirent à portée de prendre aux affaires du siècle beaucoup plus de part qu'aucune communauté religieuse, & d'avoir sur la conduite de ces mêmes affaires beaucoup plus d'influence que les autres ordres monastiques.

L'objet principal de presque tous les ordres religieux, est de séparer leurs membres de la société, & de leur interdire toute espèce de participation aux affaires du monde. Un moine est appelé dans la solitude & le silence du cloître, pour y travailler uniquement à son salut par des pratiques extraordinaires de mortification & de piété. Il est mort au

T ij

1540.

tention particulière,

Objet de cet ordre, & qui n'est propre qu'à lui seul.

monde, & ne doit point se mêler de ce qui s'y passe. Il ne peut être d'aucune utilité au public, si ce n'est par ses prières & par son exemple. Chez les Jésuites au contraire, l'ordre apprend à ses membres à se regarder comme destinés à une vie active. Ce sont des soldats choisis, & enrôlés pour se dévouer continuellement au service de Dieu & du Pape, son Vicaire sur la terre. Tout ce qui tend à instruire l'ignorant, tout ce qui peut servir à rappeler les ennemis du saint Siege dans le sein de l'Eglise, ou à repousser leurs attaques, est leur objet particulier. C'est pour avoir le loisir de remplir ce service actif, qu'ils sont entièrement exempts de ces exercices de piété, dont la pratique fait la principale fonction des autres religieux. Ils ne paroissent point aux processions; ils ne pratiquent aucune austérité rigoureuse; ils ne consomment point la moitié de leurs journées à réciter des offices fastidieux (a); leur destination

(a) *Compte rendu par M. de Monclar, p. 13, 290. Sur la destruction des Jésuites, par M. d'Alembert, p. 42.*

est d'être attentifs à tout ce qui se passe dans le monde , & de profiter de l'influence que les événements de la société peuvent avoir sur la religion ; ils doivent étudier le caractère des premières personnes de l'Etat , & cultiver leur (a) amitié : ainsi le génie de l'ordre , aussi-bien que ses constitutions , tend à inspirer à tous ses membres l'esprit d'intrigue & d'activité.

L'institution des Jésuites ne pouvoit pas différer si fort , dans son objet , de celles des autres ordres monastiques , sans une grande différence dans la forme de leur gouvernement. Il faut regarder les autres ordres comme autant d'associations volontaires , où tout ce qui intéresse le corps est réglé par le suffrage commun de tous ses membres. La puissance exécutrice réside dans les personnes placées à la tête de chaque couvent ou de la société entière ; & l'autorité législative réside dans la communauté. Les

1540.

Forme particulière de son régime, sur-tout relativement au pouvoir du Général.

(a) *Compte rendu par M de Monclar ;*

affaires importantes qui intéressent les maisons particulières, sont réglées par des chapitres conventuels ; celles qui regardent l'ordre entier, se traitent dans des chapitres généraux. Mais Loyola, plein des idées d'une obéissance aveugle, idées qu'il avoit empruntées de l'état militaire, voulut que le gouvernement de son ordre fût une pure monarchie. Un Général, choisi pour la vie, par les députés des différentes Provinces, possédoit un pouvoir suprême & indépendant, qui s'étendoit à toutes les personnes & à tous les cas. Il nommoit de sa seule autorité les Provinciaux, les Recteurs & les autres Officiers employés au gouvernement de la société, & pouvoit les déposer à son gré. Lui seul avoit l'administration souveraine des revenus & des biens de l'ordre. Il pouvoit disposer à sa volonté de tous les membres ; imposer sur eux par un ordre absolu, les taxes qu'il jugeoit à propos, & en appliquer le revenu à ce qu'il vouloit. Tous ses religieux devoient non-seulement prêter à ses ordres une obéissance extérieure, mais

lui soumettre aveuglément tous les actes de leur volonté & toutes les pensées de leur entendement. Ils étoient obligés de recevoir ses commandemens, comme s'ils les eussent reçus de J. C. même. Ils étoient sous sa main des instruments purement passifs, comme l'argille dans les mains du potier, ou comme des corps morts incapables de résistance (a). Cette police singulière ne pouvoit manquer d'imprimer son caractère sur tous les membres de la société, & de donner une force particulière à toutes ses opérations. Il n'y a dans les annales du genre humain, aucun autre exemple d'un si parfait despotisme, exercé non-seulement sur des moines renfermés dans les cellules de leur couvent, mais sur des hommes dispersés parmi toutes les nations de la terre.

Les constitutions de cet ordre, en

(a) *Compte rendu au Parlement de Bretagne par M. de la Chalotais, p. 41, &c. Compte rendu par M. de Monclar, 83, 105, 343.*

1540.

Circonstances qui le mettent en état de l'exercer avec le plus grand avantage.

plaçant dans les mains du Général une domination absolue sur tous les membres, ont aussi pourvu avec soin aux moyens de l'informer exactement du caractère & des qualités de tous ses sujets. Tout Novice qui se présente & qui veut être admis dans la société, est obligé de *manifestar sa conscience* à son Supérieur ou à une personne nommée par lui, à qui il doit révéler non-seulement ses péchés & ses fautes, mais encore les inclinations, les passions & les penchans de son ame. Cette révélation doit se renouveler tous les six mois (a). La société ne s'est pas contentée de ce moyen de pénétrer dans les replis des cœurs; elle donne à chaque membre la commission d'observer les discours & les actions des Novices; ce sont des espions qui veillent sur leur conduite, & qui sont chargés d'instruire le Supérieur de tout ce qu'ils découvrent d'intéressant. Pour rendre cette inquisition la plus exacte qu'il est

(a) *Compte, par M. de Monclar, p. 121, &c.*

possible, ils sont assujettis à un long noviciat, pendant lequel on leur fait parcourir successivement les différents emplois de la société, & ce n'est qu'après avoir atteint l'âge de 33 ans accomplis, qu'ils peuvent être admis à faire leurs derniers vœux, les seuls qui les rendent membres profès (a) : tous ces moyens réunis donnent aux Supérieurs immédiats des Novices la facilité de prendre une connoissance parfaite de leurs dispositions & de leurs talents; de sorte que le Général est l'ame qui anime & qui meut toute la société, & qu'il peut avoir sous ses yeux toutes les connoissances nécessaires pour diriger ses opérations. Les Provinciaux & les Chefs des différentes maisons sont obligés de lui envoyer des mémoires fréquents & à des temps réglés sur les membres soumis à leur inspection; ils doivent dans ces mémoires entrer dans les plus petits détails sur le caractère de chaque sujet, les qua-

1540.

(a) *Ibid.* 215, 241. *Sur la destr. des Jés.* par M. d'Alemb. p. 39.

lités naturelles ou acquises, son expérience dans les affaires, & le genre d'occupations & d'emplois auxquels il est le plus propre. Ces comptes rédigés & disposés par ordre, sont transcrits sur des registres tenus de maniere (a) que le Général puisse

(a) M. de la Chalotais a calculé le nombre des mémoires que le Général doit recevoir chaque année suivant les réglemens de la société. Ils montent en tout à 6584. En divisant ce total par 27, nombre des Provinces de l'ordre, il paroît qu'on envoie à Rome 177 mémoires tous les ans sur l'état de chaque Province. *Compte, &c. p. 52.* Il faut encore y ajouter les lettres extraordinaires ou celles des moniteurs ou espions que le Général & les Provinciaux entretiennent dans chacune de leurs maisons. *Compte rend. par M. de Monclar, p. 431. Hist. des Jésuit. Amst. 1761, tom. 4, 56.* Les mémoires des Provinciaux & des chefs de chaque maison n'ont pas seulement pour objet les membres de la société : ils sont encore obligés de rendre compte au Général des affaires civiles du pays où ils sont établis, en tant que la connoissance de ces événemens peut intéresser la religion. Cette condition peut s'étendre à tous les cas particuliers, en sorte que le Général étoit pleinement inf-

d'un coup d'œil voir l'état de la société entière dans tous les coins de la terre; connoître les qualités & les talents de ses membres, & se mettre à portée de choisir avec sûreté les instruments que son autorité absolue peut employer aux fonctions qu'il croit convenir le mieux à chacun d'eux (a).

Comme l'objet essentiel de l'ordre des Jésuites étoit de travailler avec un zèle infatigable au salut des âmes, ils se sont trouvés en conséquence engagés dans beaucoup de fonctions de la vie active. Dès leur première institution, ils regarderent l'éducation de la jeunesse comme un de leurs

1540.

Progrès du pouvoir & de l'influence de l'ordre sur la société.

truit de tout ce qui se passoit dans toutes les cours & dans le monde. *Compte rend. par M. de Monclar, 443. Hist. des Jéf. ibid. p. 58.* Quand les Provinciaux & les Recteurs avoient à écrire sur quelque matière importante, ils devoient se servir d'un chiffre, & il y en avoit un pour chacun d'eux, donné par le Général. *Compte r. par M. de la Chalotais, p. 54.*

(a) *Compte rendu par M. de Monclar, p. 215, 439. C. de M. de la Chalotais, p. 52, 222.*

principaux ministres; ils aspirerent aux emplois de directeurs & de confesseurs; ils prêcherent fréquemment pour instruire le peuple; ils envoyèrent des missionnaires pour convertir les infidèles; la nouveauté de cet établissement & la singularité de son objet procurèrent à l'ordre beaucoup d'admirateurs & de protecteurs. Les chefs qui gouvernoient la société, eurent l'habileté de profiter de toutes les circonstances qui pouvoient lui être utiles; & en très-peu de temps, ses membres se multiplièrent prodigieusement, & acquirent un crédit étonnant. Avant la fin du seizième siècle, les Jésuites se trouvoient à la tête de l'éducation de la jeunesse dans presque tous les pays catholiques de l'Europe. Ils étoient devenus les confesseurs de presque tous les Rois, fonction très-importante sous toute espèce de règne, & supérieure à celle de Ministre sous celui d'un Prince foible. Ils étoient les directeurs spirituels de presque toutes les personnes distinguées par leur rang ou par leur puissance. Ils jouissoient du plus grand crédit & de la confiance la plus éten-

due auprès du Pape , qui les regardoit comme les plus zélés & les plus habiles défenseurs de son autorité. Les avantages qu'une telle société d'hommes actifs & entreprenants pouvoit tirer de toutes les circonstances , se présentent d'eux-mêmes. Ils formoient les esprits des hommes en élevant leur jeunesse , & conservoient sur eux de l'ascendant jusque dans leur vieillesse. Ils eurent en différentes époques la direction des Cours les plus considérables de l'Europe ; ils se mêlèrent de toutes les affaires ; ils prirent part à toutes les intrigues & à toutes les révolutions. Le Général , guidé par les instructions qu'il recevoit de toutes parts , pouvoit régler toutes les opérations de l'ordre avec le discernement le plus sûr ; & le pouvoir absolu dont il jouissoit , le mettoit en état de diriger ces opérations avec vigueur , & d'en assurer l'exécution & l'effet (a).

(a) Lorsque Loyola , en 1540 , demanda au Pape d'autoriser l'institution de son ordre , il n'avoit que dix disciples ; mais en

1540.

Accroissement de ses richesses.

Les richesses de l'ordre continuèrent d'augmenter en même-temps que son crédit; on imagina différents expédients pour éluder le vœu de pauvreté. L'ordre acquit de vastes domaines dans les pays catholiques : par le nombre & la magnificence de ses édifices publics , & par la valeur de ses biens tant meubles qu'immeubles , il étoit en état de le disputer aux plus riches communautés. Outre les sources d'opulence qui leur étoient communes avec tout le clergé régulier, les Jésuites en avoient une qui leur étoit particulière ; sous prétexte d'assurer les progrès de leurs missions & de faciliter l'entretien de leurs missionnaires, ils obtinrent de la Cour de Rome une permission particulière de commercer avec les nations, à la

1608 , soixante - huit ans après leur établissement , le nombre des Jésuites montoit à 10581. En 1710 , l'ordre possédoit 24 maisons professes , 59 maisons de noviciat , 340 résidences , 612 colleges , 200 missions , 150 séminaires & écoles publiques ; & le nombre des Jésuites alloit à 19998. *Hist. des Jéf. tom. 1 , p. 20.*

conversion desquelles ils travailloient. En conséquence, ils embrassèrent un commerce très-étendu & très-lucratif dans les Indes orientales & occidentales; ils établirent dans les différentes parties de l'Europe, des magasins pourvus de toutes sortes de marchandises qu'ils vendoient. Ils ne se bornerent pas à ce trafic; ils imitèrent encore l'exemple des autres sociétés commerçantes, & songèrent à former des établissemens: ils acquirent la possession d'une vaste & fertile Province dans le continent méridional de l'Amérique, & exercèrent une domination souveraine sur des milliers de sujets (a).

Malheureusement la grande influence que l'ordre des Jésuites acquit par tous ces moyens, a fait souvent au genre humain les plus grands maux. La discipline que l'ordre observoit pour former ses membres, & les maximes fondamentales de sa constitution tendoient à faire regarder à chaque Jésuite l'intérêt de la société comme

1540.

Effets funestes qui en résultent pour la société civile.

(a) *Hist. des Jéf.* 4, 168, 196.

1540.

l'objet capital , auquel toute autre considération devoit être sacrifiée. Cet attachement à leur ordre , le plus fort peut-être qui ait jamais animé aucune société , est le caractère distinctif des Jésuites (b) ; il sert à expliquer le génie de leur politique & la singularité remarquable de leurs principes & de leur conduite.

Comme c'étoit pour l'honneur & pour l'avantage de la société que les membres devoient chercher à prendre de l'ascendant sur l'esprit des personnes distinguées par leur rang ou leur pouvoir , le desir de gagner & de conserver plus aisément la confiance des hommes , avoit conduit les Jésuites à accréditer un système de morale relâchée & complaisante , qui pût s'accommoder aux passions , justifier les vices , tolérer les défauts , & autoriser presque toutes les actions auxquelles pouvoit se porter le politique le plus audacieux & le moins scrupuleux.

(a) *Compte rendu par M. de Monclar ;*
P. 285.

La prospérité de l'ordre étant étroitement attachée à la conservation de l'autorité des Papes, les Jésuites qui étoient liés aux intérêts de leur société par le même principe, ont dû être les plus zélés défenseurs de toutes les opinions qui tendoient à élever la puissance ecclésiastique sur les ruines de la puissance civile. Ils ont attribué à la Cour de Rome une étendue & une souveraineté de juridiction, à laquelle aspiroient à peine dans les siècles d'ignorance les prétentions des Pontifes les plus présomptueux. Ils ont soutenu que les Ecclésiastiques ne devoient nullement dépendre du Magistrat civil. Ils ont publié, sur l'obligation de résister aux Princes ennemis de la foi catholique, une doctrine qui favorisoit les crimes les plus atroces, & qui tendoit à rompre tous les liens qui unissent les sujets à leurs Souverains.

Comme l'ordre devoit sa réputation & son autorité au zèle avec lequel il défendoit l'Eglise Romaine contre les attaques des réformés, les Jésuites, fiers de cette distinction, se sont fait un devoir particulier de com-

1540.

battre les opinions , & d'arrêter les progrès des Protestants. Il n'est point d'artifice & de moyens qu'ils n'aient employés contre eux. Ils n'ont jamais manqué de s'opposer à toutes les voies de douceur & de tolérance , qu'on proposoit en leur faveur. Jamais ils ne cessèrent d'exciter contre eux toute la fureur des persécutions ecclésiastiques & séculières.

Les autres moines se sont hasardés , à la vérité , à enseigner aussi les mêmes pernicieuses doctrines , & ont soutenu des opinions également contraires au bon ordre & au bonheur de la société civile ; mais par des raisons que l'on devine aisément , ils ont débité ces opinions avec plus de réserve , ou les ont répandues avec moins de succès. Quiconque rassemblera les événements arrivés dans l'Europe depuis deux siècles , trouvera qu'on peut sans injustice , imputer aux Jésuites la plupart des maux enfantés par cette morale dangereuse & corrompue , par ces maximes extravagantes sur la puissance ecclésiastique , & par cet esprit d'intolérance , qui ont flétri la réputation de l'E-

glise Romaine pendant tout ce période, & qui ont attiré tant de calamités sur la société civile (a).

Mais au milieu de tous les effets déplorables de l'établissement de cet ordre, il faut avouer aussi que le genre humain en a retiré quelques avantages importants. Comme les Jésuites faisoient de l'éducation de la jeunesse un de leurs objets principaux, & que les premières tentatives qu'ils firent pour établir des collèges où ils pussent recevoir des étudiants, éprouverent la plus grande opposition de la part des universités en différentes parties de l'Europe, ce fut pour eux une nécessité de tâcher de surpasser leurs rivaux en science & en talents, afin de se concilier la faveur publique; en conséquence, ils s'appliquèrent avec la plus grande ardeur à l'étude de la littérature ancienne. Ils imaginèrent différentes méthodes pour faciliter l'instruction de la jeunesse; les succès de leurs efforts

1540.

Avantages
causés par
l'établisse-
ment de cet
ordre.

(a) *Dict. Encyclop. art. Jésuites, tom 2, p. 513.*

1540.

n'ont pas peu contribué à accélérer le progrès de la belle littérature; & à cet égard, la société leur a de grandes obligations. Ils n'ont pas seulement réussi à enseigner les éléments des lettres; leur ordre a produit encore d'habiles maîtres dans les différentes branches des sciences, & il peut se vanter d'avoir produit un plus grand nombre de bons écrivains, que toutes les autres communautés religieuses ensemble (a).

(a) M. d'Alembert a remarqué que quoique les Jésuites se soient exercés avec succès dans tous les genres d'érudition, quoiqu'ils aient produit des mathématiciens, des antiquaires, des critiques distingués; quoiqu'ils aient formé quelques orateurs de réputation, ils n'ont jamais produit un seul homme d'un esprit assez lumineux & d'un jugement assez sain pour avoir mérité le nom de philosophe. Il semble que ce soit un effet inévitable de l'éducation monastique, de retrécir l'esprit humain, & de donner des entraves au génie. L'attachement partial d'un moine à l'intérêt de son ordre, intérêt souvent en contradiction avec celui des autres citoyens; l'habitude d'une aveugle obéissance à la volonté d'un Supérieur, & le retour fréquent des devoirs

Mais c'est dans le nouveau monde que les Jésuites ont exercé leurs talents avec le plus d'éclat, & de la maniere la plus utile au bonheur de l'espece humaine. Les conquérants de cette malheureuse partie du globe, n'avoient eu d'autre objet que de dépouiller, d'enchaîner, d'exterminer ses habitants; les Jésuites seuls s'y sont établis dans des vues d'humanité. Vers le commencement du dernier siecle, ils obtinrent l'entrée de la Province du Paraguay, qui traverse le continent méridional de l'Amérique, depuis le fond des montagnes de Potosé, jusqu'aux confins des éta-

frivoles & ennuyeux du cloître, dégradent les facultés de l'esprit, éteignent cette énergie de sentiment & de courage qui donnent des idées & des sentiments justes sur tout ce qui a rapport à la morale & à la conduite de la vie. Fra-Paolo est peut-être le seul religieux qui se soit élevé au-dessus des préjugés monastiques, qui ait vu les actions des hommes, & jugé les intérêts de la société avec le coup d'œil étendu d'un philosophe, le discernement d'un homme versé dans les affaires, & la noblesse d'un homme bien né.

1540.

blissements Espagnols & Portugais, sur les bords de la riviere de la Plata. Ils trouverent les habitants de ces contrées à-peu-près dans l'état où sont des hommes qui commencent à s'unir ensemble ; ils n'avoient aucun art , ils cherchoient une subsistance précaire dans le produit de leur chasse ou de leur pêche , & connoissoient à peine les premiers principes de la subordination & de la police. Les Jésuites se chargerent d'instruire & de civiliser ces Sauvages. Ils leur apprirent à cultiver la terre , à élever des animaux domestiques , à bâtir des maisons.

Et plus particulièrement l'établissement des Jésuites dans le Paraguay.

Ils les engagerent à se réunir ensemble dans des villages : ils les formerent aux arts & aux manufactures ; ils leur firent goûter les douceurs de la société & les avantages qui résultent de la sûreté & du bon ordre. Ces peuples devinrent ainsi sujets de leurs bienfaiteurs , qui les gouvernerent avec la tendresse qu'un pere a pour ses enfants. Respectés , chéris , presque adorés , quelques Jésuites présidoient sur des milliers d'Indiens. Ils entretenoient une égalité parfaite en-

tre tous les membres de cette nombreuse communauté. Chacun étoit obligé de travailler, non pour un seul, mais pour le public. Le produit de leurs champs, tous les fruits de leur industrie étoient déposés dans les magasins communs, d'où l'on distribuoit à chaque individu ce qui étoit nécessaire à ses besoins. Cette forme d'institution détruisoit dans sa racine presque toutes les passions qui troublent la paix de la société, & rendent les hommes malheureux. Un petit nombre de Magistrats choisis par les Indiens eux-mêmes, veilloient sur la tranquillité publique, & assuroient l'obéissance aux loix. Les punitions sangui- naires, si fréquentes sous les autres gouvernements, y étoient inconnues: une réprimande faite par un Jésuite, une légère note d'infamie, ou dans des cas extraordinaires, quelques coups de fouet suffisoient pour maintenir le bon ordre parmi ce peuple innocent & heureux (a).

(a) *Hist. du Paraguay, par le Pere de Charlevoix, tom. 2, p. 42, &c. Voyage au Pé-*

1540.

L'ambition
& la politi-
que de l'or-
dre y per-
cent enco-
re.

Mais dans cet effort même que les Jésuites ont fait pour le bien du genre humain, & qui mérite sa reconnoissance, le génie de leur politique & l'esprit de leur ordre s'y mêlerent encore & s'y reconnoissent aisément. Ils tendoient ouvertement à établir dans le Paraguay un empire indépendant, soumis à la société seule, & qui, par l'excellence de sa constitution & de sa police, n'eût pas manqué d'étendre la domination de l'ordre sur toute la partie méridionale de l'Amérique. Dans cette vue, & afin d'empêcher que les Espagnols ou les Portugais, dont les établissemens étoient voisins, ne pussent prendre aucune sorte d'autorité sur les peuple qu'ils gouvernoient, les Jésuites tâcherent d'inspirer aux Indiens de la haine & du mépris pour ces deux nations, & ils avoient intercepté toute communication entr'elles & le Paraguay. Ils avoient défendu à tout négociant

rou, par D. G. Juan & D. Ant. de Ulloa; tom. 1, p. 540, &c. Paris, 4^e. 1752.

gociant particulier, Espagnol ou Portugais, d'entrer dans leur territoire. S'ils étoient obligés de recevoir chez eux de la part des gouvernements voisins, quelque personne revêtue d'un caractère public, ils ne lui permettoient d'avoir aucun entretien avec les Indiens, & ils ne laissoient entrer aucun de ceux-ci dans la maison où résidoient les étrangers, qu'en présence d'un Jésuite. Pour rendre toute communication avec eux plus difficile encore, ils évitoient avec soin de donner aux Indiens aucune connoissance de la langue Espagnole & des autres langues européennes: mais à mesure qu'ils civilisoient quelque tribu nouvelle, ils tâchoient d'y introduire un certain dialecte de la langue indienne, qu'ils cherchoient à rendre universel dans tous leurs domaines.

Comme toutes ces précautions, sans forces militaires, n'auroient pas été suffisantes pour rendre leur empire tranquille & durable, ils instruisirent leurs sujets dans l'art de faire la guerre à la maniere européenne. Ils formerent des corps de

1540.

cavalerie & d'infanterie , bien armés & bien disciplinés. Ils se munirent d'une grande quantité d'artillerie , & établirent des arsenaux fournis d'armes & de munitions de toute espèce. Ils vinrent à bout de former ainsi une armée assez nombreuse & assez bien entretenue pour être formidable dans un pays où toutes les forces militaires des Espagnols & des Portugais se réduisoient à quelques bataillons délabrés & mal disciplinés (a).

Raisons qui ont engagé l'auteur à s'étendre sur le gouvernement & les progrès de cet ordre.

La puissance des Jésuites ne fit aucun progrès considérable sous le règne de Charles V , qui , avec sa sagacité ordinaire , démêla l'objet & la tendance dangereuse de leur institution , & les empêcha de s'étendre (b). Mais comme sa fondation appartient au période dont j'écris l'histoire , & que le siècle pour lequel

(a) *Voyage de Juan & d'Ulloa* , tom. 1 ; 549. *Recueil de toutes les pièces qui ont paru sur les affaires des Jésuites en Portugal* , tom. 1 , p. 7 , &c.

(b) *Compte rendu par M. de Monclar* ; p. 312.

j'écris a vu sa chute, le tableau que je viens de donner des loix & du génie de ce corps formidable, ne peut déplaire à mes Lecteurs, d'autant plus qu'une circonstance particulière m'a mis à portée de traiter ces détails avec succès. L'Europe avoit bien observé pendant deux siècles l'ambition & le pouvoir de cet ordre; mais quoiqu'elle en eût éprouvé plusieurs effets funestes, elle n'en pouvoit pas démêler clairement les véritables causes. Elle n'avoit pas la connoissance des réglemens singuliers qui caractérisoient la constitution politique & le régime de cette société : c'étoient cependant ces réglemens qui formoient l'esprit d'intrigue & d'ambition qui distinguoit ses ministres, & qui tendoit à accroître sans cesse la puissance du corps. Dès l'institution même, une des maximes favorites des Jésuites fut de ne jamais rendre publiques les regles de leur ordre, & ils les tenoient cachées comme un mystere impénétrable. Jamais ils ne les communiquoient aux étrangers; la plupart de leurs membres mêmes n'étoient pas du secret

(a); & lorsque les tribunaux les requièrent de les produire, ils refusèrent toujours de le faire. Ainsi par une faute étrange de politique, la puissance civile autorisa ou toléra en différents pays l'établissement d'une société d'hommes qui affectoient de cacher avec le plus grand soin leurs constitutions & leurs loix, précaution qui seule étoit une raison suffisante pour les exclure. Pendant les poursuites faites récemment contr'eux en Portugal & en France, ils ont enfin eu l'imprudence de produire les livres mystérieux de leur institut : au moyen de ces pieces authentiques, on a reconnu les principes de leur gouvernement, & l'on a remonté aux sources de leur puissance, avec un degré de précision & de certitude, auquel il étoit impossible (b) d'atteindre avant cet événement.

Après avoir exposé la tendance dan-

(a) *Hist. des Jéf. tom. 3, 236, &c. Compte rendu par M. de la Chalotais, p. 38.*

(b) J'ai tiré la plus grande partie de ces lumieres sur le régime & les loix de l'ordre des Jésuites, des comptes rendus par

gereuse des constitutions & de l'esprit de l'ordre des Jésuites avec la liberté qui convient à un historien, la candeur & l'impartialité qu'impose ce caractère, m'obligent d'ajouter une observation en leur faveur ; c'est que dans l'Eglise Romaine, aucune classe du clergé régulier ne s'est plus distinguée par la pureté des mœurs, que cette société en général. Les maximes de sa politique intrigante, ambitieuse & intéressée(a), pouvoient bien influencer sur l'esprit de ceux qui gouvernoient la société, &

M. de la Chalotais & M. de Monclar. Je ne me suis cependant pas reposé sur l'autorité seule de ces Magistrats aussi respectables par leur caractère que par leurs talents ; je me suis fondé aussi sur les passages sans nombre, extraits des constitutions de l'ordre, lesquelles ont été déposées entre leurs mains. Hospinian, Docteur Protestant de Zurich, dans son *Historia Jesuitica*, imprimée en 1619, a publié une petite partie de leurs constitutions, dont le hasard lui avoit fait tomber une copie entre les mains, p. 13, 54.

(a) Sur la destruction des Jésuites, par M. d'Alembert, p. 55.

1540.

même corrompre le cœur & la conduite de quelques individus ; mais le plus grand nombre, occupé de l'étude des lettres, ou employé aux fonctions de la religion, suivoit pour guide les principes ordinaires qui écartent les hommes du vice & les portent à l'honnêteté & à la vertu. Rien n'est plus digne de l'attention de tout homme éclairé, curieux d'observer les révolutions du genre humain, que les causes qui ont occasionné la ruine de ce corps si puissant, avec les circonstances & les effets qui ont accompagné cet événement dans les différentes contrées de l'Europe ; mais elles appartiennent à une époque qui s'éloigne de celle dont j'ai entrepris l'histoire.

Affaires
d'Allema-
gne.

Charles n'eut pas plutôt rétabli l'ordre dans les Pays-Bas, qu'il fut obligé de porter son attention sur les affaires d'Allemagne. Les Protestants le pressoient vivement de faire tenir cette conférence qui devoit avoir lieu entre quelques théologiens choisis des deux partis, & qui avoit été expressément stipulée dans la convention de Francfort. Le projet de faire

examiner ainsi & même décider les points de la dispute, parut au Pape un attentat sur le droit qu'il s'arrogeoit d'en être le juge suprême ; persuadé que la conférence seroit inutile en ne décidant rien, ou qu'elle pourroit être dangereuse, en décidant trop, il mit tout en œuvre pour empêcher qu'elle n'eût lieu. Mais Charles, qui se croyoit plus intéressé à gagner le cœur des Allemands qu'à satisfaire le Pape, fit peu de cas de ses remontrances. Dans une diète tenue à Haguenau, on prépara les matieres qui devoient faire le sujet de la conférence. Dans une autre qui se tint à Worms, la conférence fut entamée ; & Mélancthon d'un côté, & Eckius de l'autre, y soutinrent le rôle principal ; ils avoient déjà fait quelques progrès, sans cependant avoir encore rien conclu, lorsqu'elle fut interrompue par l'ordre de l'Empereur, qui voulut qu'on la recommençât avec plus de solennité en sa présence, dans une diète qu'il convoqua pour cet effet à Ratisbonne. L'assemblée s'ouvrit en effet avec le plus grand appareil, & tout le monde

1540.

Conférence entre les théologiens Catholiques & Protestants.

25 Juin.
6 Décembre.

1541.

1541.

s'attendoit à une dispute des plus vives, & à un résultat décisif. Les deux partis consentirent à donner à l'Empereur le pouvoir de nommer ceux qui devoient soutenir la conférence; & au-lieu de lui donner la forme d'une dispute publique, on convint de faire à l'amiable l'examen & la recherche des articles qui avoient donné lieu aux contestations. L'Empereur nomma du côté des Catholiques, Eckius, Gropper & Pflug, & du côté des Protestants, Mélancthon, Bucer & Pistorius, tous fix jouissant de la plus grande réputation dans leur parti, & tous, à l'exception d'Eckius, distingués par leur modération & leur amour pour la paix. Lorsqu'ils étoient sur le point de commencer leurs conférences, l'Empereur leur remit un ouvrage, composé, disoit-il, par un savant théologien des Pays-Bas, avec une modération & une clarté si extraordinaire, qu'il pouvoit, à son avis, concilier & satisfaire les deux partis. Gropper, Chanoine de Cologne, un des Docteurs qu'il avoit nommés, & qui avoit autant d'adresse que d'é-

rudition , fut soupçonné dans la suite d'être l'auteur de ce petit traité. Cet ouvrage étoit composé de positions sur vingt-deux des articles principaux de la théologie , lesquels comprennoient la plupart des questions agitées alors entre les Luthériens & l'Eglise de Rome. Il avoit eu attention d'exposer ses sentiments dans un ordre naturel , de les exprimer avec simplicité , de n'employer que les termes mêmes de l'Ecriture-Sainte ou des anciens Peres de l'Eglise , d'adoucir la rigueur de quelques opinions , de modifier & d'expliquer ce qui paroissoit absurde dans les autres , de rapprocher les deux partis en accordant quelques points tantôt à l'un , tantôt à l'autre ; sur-tout il avoit eu soin d'éviter autant qu'il étoit possible les phrases de l'école , & tous ces termes de controverse qui sont comme autant de marques de séparation entre les différentes sectes , & qui ont souvent excité de plus violents combats entre les théologiens que le fonds même des opinions ; il avoit enfin composé son ouvrage de maniere à faire espérer

1541.

qu'il réussiroit mieux que tout ce qu'on avoit tenté jusqu'alors , à concilier & à terminer les disputes de religion (a).

Inutilité de
la conféren-
ce.

Mais les hommes de ce siècle portoient dans les disputes théologiques tant d'attention & de subtilité , qu'il n'étoit pas possible de leur en imposer par aucun subterfuge , quelque spécieux qu'il pût être. La chaleur & la longue durée de cette querelle avoient tellement aliéné l'un de l'autre les deux partis , & avoit mis une si grande opposition dans les esprits , qu'il étoit impossible de les réconcilier par des concessions partielles. Tous les Catholiques zélés , particulièrement les Ecclésiastiques qui avoient place à la diète , condamnerent unanimement le traité de Groppe comme trop favorable aux opinions de Luther , & prétendirent qu'il insinuoit le venin de son hérésie , d'une manière d'autant plus dangereuse , qu'elle le déguisoit en partie. Les Protestants rigides , spécialement

(a) Goldast. *constit. imper.* 2 , p , 182.

Luther & son protecteur l'Electeur de Saxe , vouloient , de leur côté , qu'on rejettât ce livre comme un mélange impie de l'erreur & de la vérité , frauduleusement préparé pour en imposer aux ames foibles , timides & simples. Mais les Docteurs qui étoient chargés de l'examiner , y procéderent avec plus de réflexion & de modération. Il étoit beaucoup plus aisé en foi , & moins contraire à la dignité de l'Eglise , d'accorder quelque chose , & de consentir même à des changements dans les opinions de pure spéculation , dont la discussion ne sort guere de l'intérieur des écoles , & qui ne présentent rien au peuple qui frappe son imagination ou affecte ses sens ; ils n'eurent pas de peine à s'accorder sur ce point , & à concilier même , à leur commune satisfaction , l'article important de la justification des hommes. Mais quand ils en vinrent aux objets de jurisdiction , qui touchoient aux intérêts & à l'autorité du siege de Rome ou aux rites & aux formes du culte extérieur , où tout changement devoit nécessairement être public & exposé

1541.

aux yeux du peuple , ce fut sur ce point que les Catholiques se montrèrent tout-à-fait intraitables. L'Eglise ne pouvoit, sans compromettre sa sûreté & son honneur, abolir les anciennes institutions. Tous les articles relatifs au pouvoir du Pape, à l'autorité des conciles, à l'administration des sacrements, au culte des Saints, & beaucoup d'autres, n'admettoient par leur nature aucun tempérament; en sorte qu'après bien des efforts pour en venir à un accommodement sur ces objets divers, l'Empereur fut convaincu que tous ses efforts seroient inutiles. Impatient cependant de terminer la diete, il vint à bout d'engager la pluralité de ses membres à approuver la résolution suivante : savoir, que les articles sur lesquels les docteurs s'étoient accordés dans cette conférence, seroient tenus pour décidés, & seroient inviolablement observés de part & d'autre; quant à ceux sur lesquels ils étoient divisés, qu'ils seroient renvoyés à la décision d'un concile général; & si le concile ne pouvoit avoir lieu, à un synode national qui se

28 Juillet.

Résolution
de la diete
de Ratif-
bonne en
faveur d'un
concile gé-
néral.

tiendrait en Allemagne ; ou enfin, si l'on ne pouvoit réussir à assembler le synode, que l'on convoqueroit dans dix-huit mois une diète générale de l'Empire, pour prononcer un jugement définitif sur toute la dispute ; que l'Empereur employeroit auprès du Pape tout son crédit & toute son autorité, pour faire convoquer un concile général ou un synode national ; qu'en attendant on ne feroit aucune innovation, aucune tentative pour multiplier les profélytes, & qu'on n'envahiroit ni les revenus de l'Eglise, ni ceux des monastères (a).

Toutes les opérations de cette diète & ses dernières conclusions offensèrent vivement le Pape. Le droit que les Allemands s'étoient attribué de nommer leurs propres théologiens pour examiner & décider des matières de controverse, lui parut un attentat dangereux sur ses droits ; il fut encore choqué, comme d'un acte de

1541.

Elle déplait également & aux Catholiques & aux Protestants.

(a) Sleidan, 267, &c. Pallav. l. 4, c. 2, p. 136. Fra-Paolo, p. 86. Seckend. l. 3, 256.

1541.

désobéissance, de ce qu'ils avoient renouvelé l'ancienne proposition d'assembler un synode national, proposition qui avoit été tant de fois rejetée par lui & par ses prédécesseurs; mais la seule mention d'une diete, qui seroit composée pour la plus grande partie de laïques, & qui auroit le droit de rendre un jugement définitif sur des articles de foi, parut aux Catholiques une profanation aussi criminelle que la plus grave de ces mêmes hérésies, qu'ils paroissent si jaloux d'étouffer. Les Protestants, de leur côté, ne furent pas plus contents d'une décision qui resserroit considérablement la liberté dont ils avoient joui jusqu'alors. Ils laisserent éclater hautement leurs murmures contre cette décision, & Charles, pour ne point laisser de semences de mécontentement dans l'Empire, leur accorda une déclaration particuliere, conçue dans les termes les plus positifs, qui les exemptoit de tout ce qu'ils trouvoient d'injurieux ou de tyrannique dans l'arrêté de la diete, & les maintenoit dans la pleine possession de tous les privileges qui leur avoient

Charles fait
sa cour aux
Protestants.

été accordés (a). Tant d'indulgence de la part de l'Empereur pourra paroître extraordinaire ; mais il y étoit forcé par la situation où étoient ses affaires dans cette conjoncture. Il prévoyoit qu'une rupture avec la France étoit inévitable , & ne pouvoit être éloignées ; & il n'osoit pas s'exposer à laisser dans l'ame des Protestants aucun sentiment de mécontentement ou d'inquiétude , qui pût les engager à rechercher de nouveau pour leur propre défense , l'appui du Roi de France , contre lequel ils étoient pour lors très-indisposés. La modération dont Charles en ufoit à leur égard , étoit appuyée sur un motif plus pressant encore ; c'étoient les progrès rapides que faisoient les Turcs en Hongrie. Il venoit de se faire dans ce Royaume une grande révolution. Jean Zapol Scæpus avoit , comme je l'ai déjà dit , préféré de posséder un Royaume tributaire , plutôt que de renoncer à la dignité royale dont il

1541.

Affaires de
Hongrie.

(a) Sleid. 283. Seckend. 366. Dumont, *corps diplom.* 4, p. 2, p. 210.

1541.

jouissoit ; & avec le secours de Soliman son puissant protecteur, il avoit enlevé à Ferdinand une grande partie de la Hongrie , & ne lui avoit laissé qu'une possession fort incertaine du reste. Mais Jean étoit ami de la paix ; & les tentatives fréquentes que Ferdinand & les partisans qu'il avoit en Hongrie , ne cessioient de faire pour reprendre ce qu'ils avoient perdu , lui donnoient de grands embarras ; d'un autre côté , il n'étoit pas moins affligé de la nécessité où il se trouvoit réduit d'appeller à son secours les Turcs , qu'il regardoit plutôt comme ses maîtres que comme ses alliés , & qui le lui faisoient bien sentir. Afin de se délivrer de cette pénible alternative , & de s'assurer le loisir & le repos nécessaire pour suivre en paix son goût pour les arts & les amusements qu'il aimoit , il fit

1535.

avec son compétiteur un accommodement secret , dont la condition fut , que Ferdinand le reconnoîtroit comme Roi de Hongrie , & le laisseroit jouir tranquillement pendant sa vie , de la partie du Royaume dont il se trouvoit en possession , à la charge

qu'après sa mort, le Royaume passeroit en entier à Ferdinand (a). Comme le Roi de Hongrie n'étoit pas marié, & qu'il étoit alors avancé en âge, les termes de cette convention paroissoient très-favorables à Ferdinand; mais peu de temps après, les Nobles de ce Royaume, jaloux d'empêcher un étranger de monter sur leur trône, déterminèrent Jean à mettre un terme à son long célibat, en épousant Isabelle, fille de Sigismond, Roi de Pologne. Jean, avant sa mort, qui arriva l'année même de son mariage, eut la satisfaction de voir naître un hériter de son nom & de son Royaume. Il lui légua sa couronne, sans aucun égard au traité qu'il avoit fait avec Ferdinand, & qu'il regarda sans doute comme annullé par un événement qui n'avoit pas été prévu lors de la conclusion du traité. Il laissa à la Reine & à Georges Martinuzzi, Evêque de Varadin, la tutelle de son fils & la régence du Royaume. La

1542

Mort du
Roi de
Hongrie,

(a) Istvanhaffi, *hist. Hung. lib. 21, p. 135.*

1547.

plus grande partie de la nation reconnu aussi tôt le jeune Roi , à qui elle donna le nom d'Etienne , en mémoire du fondateur de leur monarchie (a).

Efforts de Ferdinand pour obtenir la Couronne.

Ferdinand , quoique entrêmemment déconcerté par cet événement imprévu , résolut de ne pas abandonner un Royaume sur lequel il avoit des droits par l'accord qu'il avoit fait avec Jean. Il envoya des Ambassadeurs à la Reine pour en réclamer la possession , & lui offrir la Province de Transylvanie , comme un établissement pour son fils , & il se prépara en même-temps à appuyer ses droits par la force des armes. Mais les personnes à qui Jean avoit confié les soins de son fils , avoient trop de courage pour céder ainsi sa Couronne , & ils possédoient toutes les ressources nécessaires pour la bien défendre. La Reine joignoit à l'adresse particulière à son sexe , un courage mâle , de l'ambition & de la grandeur d'ame. Martinuzzi , qui s'étoit élevé par son propre mérite , du rang le plus bas à la dignité dont il

Caractere de Martinuzzi , & son pouvoir.

(a) Jovius , *hist. l. 39 , p. 239 , A. &c.*

étoit revêtu, étoit un de ces hommes extraordinaires, qui, par l'étendue & la variété de leurs talents, sont propres à jouer un grand rôle dans les temps de trouble & de faction. Il affectoit un extérieur d'humilité & de piété austère dans les fonctions de son office ecclésiastique. Dans les affaires du gouvernement, il montrait autant d'activité & de finesse que de fermeté. Pendant la guerre, il dépouilloit la soutane, & montoit à cheval, armé d'un cimeterre & d'un bouclier, aussi actif, aussi brave, & aussi fier qu'aucun de ses compatriotes. Au milieu de toutes les formes diverses & opposées qu'il savoit prendre, il laissoit voir un desir insatiable d'autorité & de domination. Il étoit aisé de prévoir la réponse que Ferdinand devoit recevoir. Il ne fut pas long-temps à se convaincre qu'il ne devoit compter que sur la force pour se remettre en possession de la Couronne de Hongrie. Il leva un corps nombreux d'Allemands, auxquels ses partisans joignirent leurs vassaux, & il fit marcher cette armée dans la partie du

1541.

Il appelle
les Turcs à
son secours.

Royaume qui s'étoit déclarée pour Etienne. Martinuzzi sentit bien qu'il n'étoit pas en état de tenir tête, en plaine, à une armée si puissante; il se contenta de s'assurer des villes, & sur-tout de Bude, qu'il eut soin de munir de toutes les provisions nécessaires pour sa défense. Il envoya en même-temps des Ambassadeurs à Soliman, pour le prier d'accorder au fils cette même protection qui avoit si long-temps maintenu le pere sur le trône. Ferdinand fit les plus grands efforts pour traverser cette négociation; il offrit même d'accepter la Couronne de Hongrie, aux mêmes conditions ignominieuses sous lesquelles Jean l'avoit tenue, & de se rendre tributaire de la Porte Ottomane: mais le Sultan vit tant d'avantages à épouser les intérêts du jeune Roi, qu'il promit de lui accorder sa protection; & en effet il fit marcher une armée vers la Hongrie, & la suivit aussi-tôt à la tête d'une seconde. Cependant les Allemands, dans l'espérance de terminer la guerre par la prise d'une ville où étoient renfermés le Roi & sa mere, forme-

rent le siege de Bude. Martinuzzi , qui y avoit rassemblé toutes les forces de la Noblesse Hongroise , défendit la ville avec tant de courage & d'habileté , qu'il donna le temps aux Turcs de venir à son secours. Dès qu'ils arriverent , ils attaquèrent les Allemands , affoiblis par la fatigue , les maladies & les désertions , les battirent , & en firent un grand carnage (a).

Soliman ne tarda pas à joindre ses troupes victorieuses : las de tant d'expéditions dispendieuses pour défendre des Etats qui ne lui appartenoient point , ou tenté peut-être par l'occasion séduisante & favorable de s'emparer d'un Royaume que possédoit un enfant sous la tutelle d'une femme & d'un Prêtre , il sacrifia trop facilement à ces motifs d'intérêt personnel , tous les principes de l'honneur & les sentiments de l'humanité. Le Sultan eut recours à la fraude pour exécuter un projet dont l'idée seule étoit une lâcheté ; il engagea la Reine

Conduite
lâche de
Soliman.

(a) Istuanhaffi , *hist. Hung.* l. 14 , p. 150.

à lui amener dans son camp le jeune Roi, qu'il avoit, disoit-il, un desir extrême de voir ; il invita en même-temps les principaux de la Noblesse de Hongrie à s'y rendre, & à assister à une fête qu'il vouloit y donner. Tandis qu'on se livroit sans soupçons à la gayeté & aux divertissements de la fête, un détachement de ses meilleures troupes s'empara d'une des portes de Bude. Maître de la capitale, de la personne du Roi, & des chefs de la Noblesse, il fit conduire la Reine avec son fils dans la Transylvanie, qu'il leur assigna pour leur partage, & nomma un Pacha pour résider à Bude avec un corps de troupes considérable ; il réunit ainsi la Hongrie à l'Empire Ottoman. Ni les larmes ni les plaintes de cette Reine infortunée, ne purent le toucher ; & Martinuzzi, trop foible pour s'opposer aux volontés absolues du Sultan, fit d'inutiles efforts pour lui faire changer de résolution (a).

(a) *Ibid.* p. 56. *Jov. hist.* l. 39, p. 24 ; 76, &c.

Avant que Ferdinand eût reçu la nouvelle de cette usurpation violente, il avoit malheureusement envoyé à Soliman de nouveaux Ambassadeurs pour lui exposer encore ses droits à la Couronne de Hongrie, & lui réitérer ses premières offres de tenir ce Royaume de la Porte Ottomane, & de lui payer un tribut annuel. Cette proposition faite dans des circonstances si peu favorables, fut rejetée avec dédain. Le Sultan, enflé de son succès, & se croyant en droit de faire la loi à un Prince qui lui offroit de son propre mouvement des conditions si peu convenables à son rang, déclara qu'il n'interromproit point le cours de ses opérations militaires, à moins que Ferdinand n'évacuât sur le champ toutes les villes qu'il tenoit encore en Hongrie, & qu'il ne consentit à l'imposition d'un tribut sur l'Autriche, afin de dédommager le Sultan des sommes immenses que l'invasion présumptueuse de Ferdinand en Hongrie, avoit coûté à la Porte Ottomane pour défendre ce Royaume (a).

1541.

Proposition
que Ferdi-
nand fait
à Soliman;

(a) Istuanhaffi, *hist. Hung.* l. 14, 9. 158.

1541.

Tel étoit l'état des affaires en Hongrie. Comme ces événements malheureux y avoient précédé la séparation de la diete de Ratisbonne, ou qu'on avoit alors lieu de les craindre, Charles sentit qu'il seroit dangereux d'irriter le ressentiment des Allemands, dans le moment où un ennemi si formidable étoit près de fondre sur l'Empire; & que ce n'étoit qu'en flattant les Protestants & en leur donnant satisfaction sur leurs demandes, qu'il pouvoit espérer d'en être vigoureusement secouru, soit pour conquérir la Hongrie, soit pour défendre les frontieres de l'Autriche. Ce fut par les concessions dont on a déjà parlé, qu'il parvint à son but; les Protestants convinrent de lui fournir, pour faire la guerre aux Turcs, des secours d'hommes & d'argent si abondants, qu'il ne lui resta presque plus d'inquiétudes sur la sûreté de l'Allemagne pour la campagne suivante.

L'Empe-
reur visite
l'Italie.

Aussi-tôt après la clôture de la diete, l'Empereur partit pour l'Italie. En passant par Lucques, il eut avec le Pape une courte entrevue, où il fut question

question des moyens les plus propres à terminer les disputes de religion qui désoloient l'Allemagne ; mais cette conciliation ne pouvoit se faire entre deux Princes dont les vues & les intérêts sur cette maniere étoient alors si opposés. Tous les efforts que fit le Pape pour étouffer les sujets de discorde qui divisoient Charles & François , & pour éteindre cette animosité mutuelle qui menaçoit d'éclater bientôt par une guerre ouverte , n'eurent pas un succès plus heureux.

L'Empereur avoit l'esprit si occupé de la grande entreprise qu'il avoit projetée contre Alger , qu'il fit assez peu d'attention aux propositions & aux arrangements du Pape , & se hâta de rejoindre sa flotte & son armée (a).

Alger étoit toujours dans cette dépendance de l'Empire Turc , où Barberousse l'avoit mise. Depuis qu'il commandoit la flotte Ottomane , en qualité de Capitan Pacha , Alger étoit

1541.

Son expédition contre Alger & ses motifs.

(a) Sandov. *hist.* tom. 2 , p. 298.
Tome IV. X

1541.

gouverné par Hassen Aga, eunuque renégat, qui, ayant passé au service des pirates par tous les grades, avoit acquis dans la guerre une grande expérience, & étoit bien capable d'occuper un poste qui demandoit un courage & des talents éprouvés. Hassen, pour se montrer digne de cet honneur, exerçoit ses déprédations contre tous les Etats de la Chrétienté, avec une activité si étonnante, qu'il surpassoit, s'il est possible, Barberousse lui-même, en audace & en cruauté. Ses Corsaires avoient presque interrompu le commerce de la Méditerranée. Il jettoit si fréquemment l'alarme sur les côtes d'Espagne, qu'on fut obligé d'élever de distance en distance des corps-de-garde, & d'y entretenir continuellement des sentinelles, pour veiller sur l'approche des Barbaresques, & garantir les habitants de leurs invasions (a). L'Empereur recevoit depuis longtemps des plaintes très-pressantes, de la part de ses sujets; on lui repré-

(a) Jovii, *hist. l. 30., p. 266.*

sentoit que son intérêt & l'humanité lui faisoient également un devoir de réduire Alger, devenu, depuis la conquête de Tunis, le réceptacle de tous les pirates, & d'exterminer cette race de brigands, ennemis implacables du nom Chrétien. Déterminé par leurs prières, séduit encore par l'espérance de donner un nouveau lustre à la gloire de sa dernière expédition d'Afrique, Charles, avant de quitter Madrid pour son voyage des Pays-Bas, avoit donné des ordres en Espagne & en Italie, pour équiper une flotte & lever une armée, destinées à cette entreprise. Les changements qui survinrent dans les circonstances, ne le firent point changer de résolution : ni les progrès que faisoient les Turcs dans le pays, ni les remontrances de ses plus fideles partisans en Allemagne, qui lui représentoient que son premier soin devoit être de défendre l'Empire; ni les railleries de ceux qui ne l'aimoient pas, & qui plaisantoient sur ce qu'il fuyoit un ennemi qu'il avoit près de lui, pour aller au loin en chercher un si peu digne de son courroux;

1541.

rien ne put l'engager à porter ses forces vers la Hongrie. C'étoit sans contredit une entreprise honorable, que d'aller attaquer le Sultan en Hongrie ; mais elle étoit au-dessus de ses forces , & ne s'accordoit pas avec ses intérêts. Il eût fallu faire venir des troupes d'Espagne & d'Italie , pour les conduire dans un pays très-éloigné ; pourvoir aux préparatifs immenses que demandoit le transport de l'artillerie , des munitions & des bagages d'une armée entière ; terminer dans une campagne une guerre qu'il étoit difficile de rendre un peu décisive , même dans l'espace de plusieurs campagnes ; un semblable projet eût entraîné des dépenses trop longues & trop fortes , pour que le trésor épuisé de l'Empereur pût y suffire.

D'ailleurs, en employant de ce côté ses principales forces, les domaines qu'il possédoit en Italie & dans les Pays-Bas , restoit exposés à l'invasion du Roi de France , qui ne manqueroit pas de profiter d'une occasion favorable d'y porter la guerre. D'un autre côté , son expédition d'A-

frique, dont les préparatifs étoient achevés & presque toutes les dépenses faites, ne demandoit qu'un seul effort, qui, outre la sûreté & la satisfaction que cette entreprise procureroit à ses sujets, demanderoit si peu de temps, que le Roi de France ne pourroit guere profiter de son absence pour envahir ses Etats d'Europe.

Toutes ces raisons déterminèrent Charles à persister dans son premier dessein, avec une résolution inflexible; il n'eut égard ni aux conseils du Pape, ni à ceux d'André Doria, qui le conjuroit de ne pas exposer une flotte entiere à une destruction presque inévitable, en risquant l'approche des côtes dangereuses d'Alger, dans une saison si avancée, où les vents d'automne étoient si violents. Après s'être embarqué sur les galeres de Doria, à Porto-Venere sur le territoire de Gênes, il ne tarda pas à reconnoître que cet habile homme de mer avoit jugé mieux que lui, d'un élément qu'il devoit en effet mieux connoître. Il s'éleva une tempête si violente, que ce ne fut

 1541.

Ses préparatifs.

qu'après les plus grands efforts & après avoir couru les plus grands périls , que Charles put aborder à l'isle de Sardaigne , où étoit fixé le rendez-vous général de la flotte. Mais comme l'Empereur étoit quelquefois d'un courage inébranlable & d'un caractère inflexible, les remontrances du Pape , celles de Doria , les dangers même qu'il venoit de courir, n'eurent d'autre effet sur lui que de l'affermir encore dans sa funeste résolution. Il est vrai que les forces qu'il avoit rassemblées étoient bien capables d'inspirer les plus grandes espérances de succès , même à un Prince moins hardi & moins présomptueux. Elles consistoient en vingt mille hommes d'infanterie & deux mille de cavalerie , tant Espagnols , qu'Italiens & Allemands, pour la plupart, vieux soldats ; & en trois mille volontaires, la fleur de la Noblesse Italienne & Espagnole , qui s'étoit empressée de faire sa cour à l'Empereur en le suivant dans cette expédition, & qui se montroit jalouse de partager la gloire dont elle croyoit qu'il alloit se couvrir. Il lui étoit d'ailleurs ar-

rivé de Malte, mille soldats envoyés par l'ordre de Saint-Jean, & conduits par cinq cents de ses plus braves Chevaliers.

 1541.

La navigation, depuis l'Isle Majorque jusqu'aux côtes d'Afrique, ne fut ni moins longue ni moins périlleuse que celle qu'il venoit de faire. Lorsqu'il approcha de terre, la fureur de la mer & la violence des vents ne permirent pas aux troupes de débarquer. A la fin, l'Empereur profitant d'un moment favorable, les mit à terre sans obstacles, assez près de la ville d'Alger, vers laquelle il marcha sans délai. Hassan n'avoit à opposer à cette puissante armée que huit cents Turcs & cinq mille Maures, moitié naturels du pays, moitié réfugiés de Grenade. Il ne laissa pas de faire une réponse fiere & hardie à la sommation qu'on lui fit de se rendre; mais malgré son courage & sa grande expérience dans l'art de la guerre, il n'auroit pu avec le peu de soldats qu'il avoit, tenir long-temps contre des forces supérieures à celles qui avoient battu Barberousse à la tête de soixante mille hommes, & réduit Tunis mal-

Il débarque
en Afrique.

1541.

Désastres
de son ar-
mée.

gré tous les efforts de ce fameux pirate.

Au moment où l'Empereur se croyoit le plus en sûreté contre ses ennemis, il se vit tout-à-coup exposé à une calamité bien plus terrible, & contre laquelle toute la force & la prudence humaine ne pouvoit rien. Deux jours après son débarquement, lorsqu'il n'avoit encore eu que le temps de disperfer quelques petits corps d'Arabes qui inquiétoient son armée dans les marches, des nuages s'amoncelèrent, & le ciel se couvrit d'une obscurité effrayante; vers le soir, la pluie chassée par un vent impétueux, commença à tomber avec violence; la tempête augmenta pendant la nuit; les Impériaux qui n'avoient débarqué que leurs armes, restèrent sans tentes & sans abri, exposés à toute la fureur de l'orage. En peu de temps la terre fut couverte d'eau au point qu'ils ne pouvoient se coucher; leur camp placé dans un terrain bas, étoit entièrement inondé; à chaque pas ils entroient jusqu'à la moitié de la jambe dans la boue; & le vent souffloit avec

tant d'impétuosité, que, pour se soutenir, ils étoient obligés d'enfoncer leurs lances dans la terre, & de s'en faire un point d'appui. Hassen étoit trop actif pour ne pas saisir une occasion si favorable d'attaquer ses ennemis. Dès le point du jour, il fit une sortie avec ses soldats, qui, ayant été sous leurs toits, à l'abri de la tempête, étoient frais & vigoureux. Quelques soldats Italiens qui avoient été postés le plus près de la ville, découragés & glacés de froid, s'enfuirent à l'approche de l'ennemi; ceux qui occupoient les postes moins avancés, montrèrent la plus grande valeur; mais la pluie ayant éteint leurs mèches & mouillé leur poudre, leurs mousquets étoient devenus inutiles; & pouvant à peine soutenir le poids de leurs armes, ils furent bientôt mis en désordre. Presque toute l'armée, ayant à sa tête l'Empereur, fut obligée de s'avancer pour repousser l'ennemi, qui, après avoir tué un grand nombre d'Impériaux, & jetté l'épouvante dans le reste, se retira en bon ordre.

Le sentiment de ce désastre & de

1541.
Désastres
de la flotte.

ce premier danger fut cependant bientôt effacé par un spectacle plus affreux encore & plus déplorable ; il faisoit grand jour , & l'ouragan continuoit dans toute sa force ; on voyoit la mer s'agiter avec toute la fureur dont cet élément terrible est capable : les navires d'où dépendoit la subsistance & le salut de l'armée , arrachés de leurs ancres , alloient ou se briser les uns contre les autres , ou se fracasser contre les rochers ; plusieurs furent poussés à terre ; d'autres furent abymés dans les flots. En moins d'une heure , quinze vaisseaux de guerre & cent soixante bâtimens de transport périrent ; huit cents hommes qui étoient à bord furent noyés ; ou si quelques - uns de ces malheureux échappoient à la rage des flots , & cherchoient à gagner la terre à la nage , ils étoient massacrés sans pitié par les Arabes. L'Empereur , immobile d'étonnement & de douleur , contemploit en silence cet affreux désastre ; il voyoit s'engloutir dans les flots & toutes ses munitions de guerre & les immenses provisions destinées à nourrir ses troupes ; il voyoit s'é-

vanouir toutes ses espérances. La seule ressource qui fût en son pouvoir, étoit d'envoyer quelques détachements pour chasser les Arabes postés sur le rivage, & pour recueillir le petit nombre de ceux qui avoient le bonheur de gagner la terre. A la fin cependant le vent commença à tomber, & l'on espéra qu'on pourroit conserver encore assez de vaisseaux pour sauver l'armée des horreurs de la famine, & la ramener en Europe. Mais ce n'étoient encore que des espérances. Vers le soir, la mer se couvrit d'épaisses ténèbres; les officiers des vaisseaux qui n'avoient pas péri, se trouvant dans l'impossibilité de faire parvenir aucun avis aux troupes qui étoient à terre, celles-ci passèrent toute la nuit dans les tourments de l'inquiétude la plus affreuse. Lorsque le jour reparut, une barque envoyée par Doria, vint à bout d'aborder à terre, & apprit au camp que l'Amiral avoit échappé à la tempête, la plus furieuse qu'il eût vue depuis cinquante ans de navigation, & qu'il avoit été obligé de se retirer sous le cap Metafuz avec ses vaisseaux déla-

1541.

brés. Comme le ciel étoit toujours orageux & menaçant, Doria conseilloit à l'Empereur de marcher avec la plus grande diligence vers ce cap, l'endroit le plus commode pour rembarquer les troupes.

Charles est
obligé de
se retirer.

C'étoit, dans ce malheur, une grande consolation pour Charles, que d'apprendre qu'une partie de sa flotte étoit sauvée; mais ce sentiment de plaisir étoit bien altéré par les embarras & les inquiétudes où le jettoit encore l'état de son armée. Metafuz étoit à quatre jours de marche du lieu où il étoit alors campé. Les provisions qu'il avoit débarquées à terre, étoient toutes consommées; les soldats, fatigués & abattus, auroient à peine été en état de faire cette route dans leur propre pays; découragés par une suite de souffrances, que la victoire même n'auroit peut-être pu leur rendre supportables, ils n'avoient pas la force de résister à de nouvelles fatigues. Cependant la situation de l'armée ne permettoit pas même de délibérer, & il n'y avoit pas deux partis à prendre. Charles ordonna donc à ses troupes de se mettre en

marche ; les bleffés & les malades furent placés au centre , & ceux qui paroiffoient les plus vigoureux , à la tête & à l'arriere-garde. Ce fut alors que l'effet cruel des maux qu'ils avoient effuyés , se fit mieux sentir , & que de nouvelles calamités vinrent aggraver les premieres. Les uns pouvoient à peine soutenir le poids de leurs armes ; les autres épuisés par une marche pénible dans des chemins profonds & presque impraticables , tomboient & mouroient sur la place ; plusieurs périrent de famine , car l'armée n'avoit guere d'autre subsistance que des racines , des graines sauvages , & la chair des chevaux que l'Empereur faisoit tuer & distribuer à ses troupes ; une partie se noya dans les torrents , tellement gonflés par les pluies , qu'en les passant à gué , on y entroit dans l'eau jusqu'au menton ; il y en eut un grand nombre de tués par l'ennemi , qui , pendant la plus grande partie de leur marche , ne cessa de les inquiéter & de les harceler jour & nuit. Enfin , ils arriverent à Metafuz ; & le temps devenant tout-à-coup assez calme

1541.

pour favoriser la communication de la flotte avec l'armée , ils retrouvèrent des vivres en abondance , & se livrerent à l'espérance de se voir bientôt en sûreté.

Son courage d'esprit.

Dans cet horrible enchaînement de malheurs , Charles déploya de grandes qualités , que le cours suivi de ses prospérités ne l'avoit pas mis jusqu'alors à portée de faire connoître. Il fit admirer sa fermeté , sa confiance , sa grandeur d'ame , son courage & son humanité ; il supportoit les plus grandes fatigues comme le dernier soldat de son armée ; il exposoit sa personne par-tout où le danger étoit plus menaçant ; il ranimoit le courage de ceux qui se laissoient abattre , il visitoit les malades & les blessés , & les encourageoit tous par ses discours & par son exemple. Quand l'armée se rembarqua , il resta des derniers sur le rivage , quoiqu'un corps d'Arabes qui n'étoit pas éloigné , menaçât de fondre à chaque instant sur l'arrière-garde. Charles répara en quelque sorte par tant de vertus , la présomption & l'entêtement qui lui avoient fait entreprendre une

expédition si funeste à ses sujets. Ce ne fut point-là le terme de leurs malheurs. A peine toutes les troupes furent rembarquées, qu'il s'éleva une nouvelle tempête, moins terrible à la vérité que la première, mais qui dispersa tous les vaisseaux, & les obligea de chercher chacun de leur côté des ports, soit en Espagne, soit en Italie, où ils pussent aborder. Ce fut par-là que se répandit le bruit de ces désastres, avec les exagérations que pouvoient y ajouter des imaginations encore frappées de terreur. L'Empereur lui-même, après mille périls, avoit été forcé de relâcher dans le port de Bregia en Afrique, où les vents contraires le retinrent pendant plusieurs semaines : enfin, il arriva en Espagne, dans un état bien différent de celui où il y étoit revenu, après sa première expédition contre les Barbaresques (a).

1541.
Son retour
en Europe.

1541.
2 Décembre.
bre.

(a) *Caroli V. expeditio ad Argyriam per Nicolaum Villagnonem Equitem Rhodium ap. Scardium*, 5, 2, 365. *Jovii*, hist. l. 14, p. 2696, *Vera y Zuniga*, *vida del Carl. V.*, p. 403. *Sandov.* hist. 2, 297, &c.





